

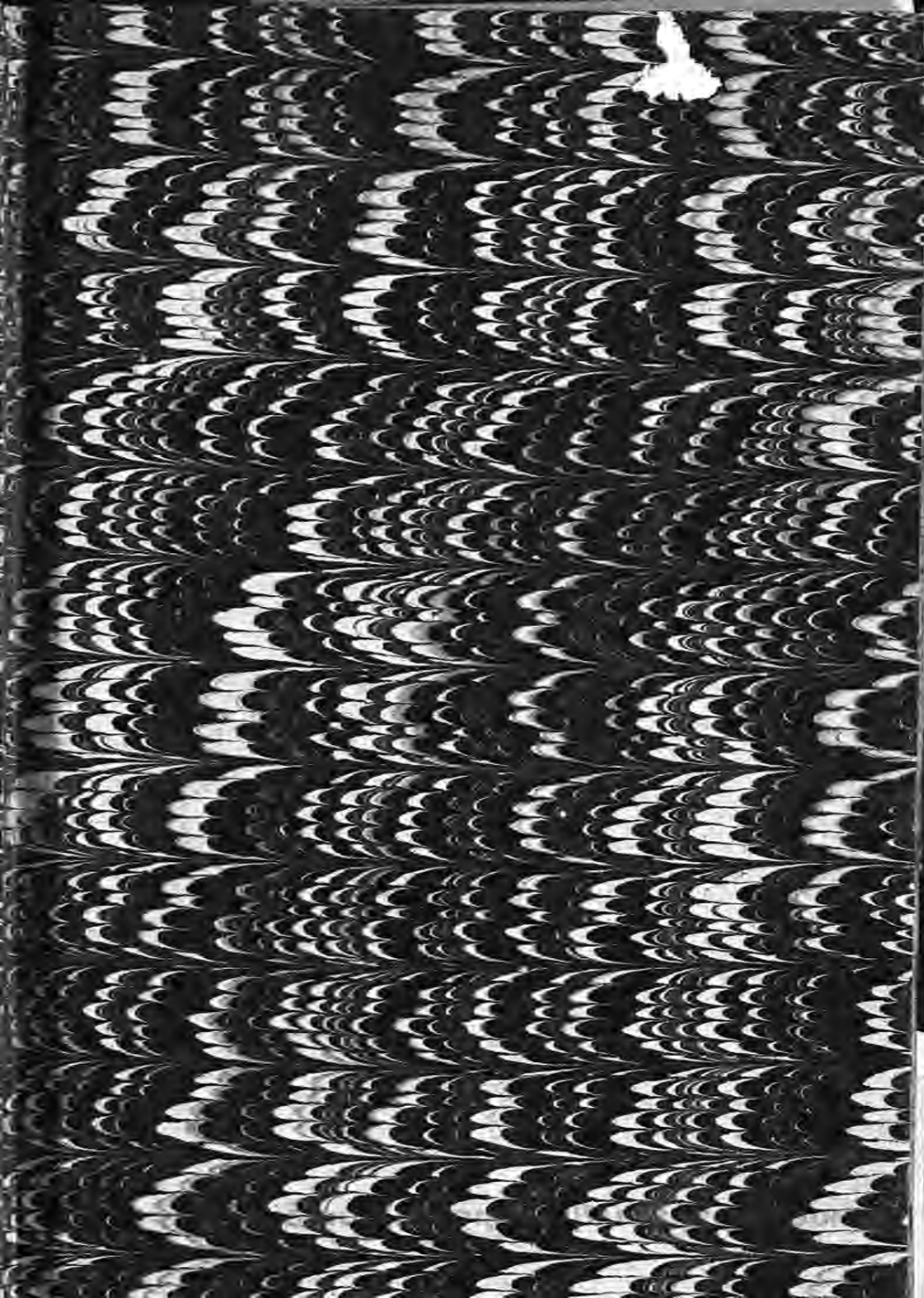


700 ΓΩ

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

32811

6418.00699



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

50

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

PIERRE DUFAY

UN CHAPITRE INÉDIT DE L'HISTOIRE DU COSTUME

Le Pantalon Féminin

Préface d'ARMAND SILVESTRE



PARIS

CHARLES CARRINGTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

1906



ΔΩΡΕΑ
ΝΙΚ. ΔΙΑΜΑΝΤΟΠΟΥΛΟΥ
1977

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛ

Αριθμός 110

Ημερ/νία

Ταξινόμηση

ΒΕΡΟΙΑΣ

32911

21-11-78

700 Γω

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Le Pantalon Féminin

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*10 exemplaires sur Japon impérial
numérotés de 1 à 10*

*et 20 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 11 à 30.*

PIERRE DUFAY

UN CHAPITRE INÉDIT DE L'HISTOIRE DU COSTUME

Le Pantalon Féminin

Préface d'ARMAND SILVESTRE



PARIS

CHARLES CARRINGTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

1906

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

A la mémoire

d'ARMAND SILVESTRE

*Que ces pages légères avaient amusé
et qui avait bien voulu en écrire la préface.*

respectueusement

ce livre est dédié.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



PRÉFACE

C'est une chose rare qu'un livre de belle humeur et de réelle érudition tout ensemble. Aussi ai-je accepté de grand cœur de présenter celui-ci au public, malgré que le vêtement qui l'a inspiré me soit un objet d'horreur tout à la fois et d'envie. Car, non seulement le pantalon féminin m'irrite par son manque de beauté, mais aussi par les privautés impertinentes dont il jouit dans la vie sociale.

Qu'a fait, après tout, ce chiffon ridicule, pour mériter d'aussi belles destinées? Lui qui peut dire, comme le poète persan : « Je ne suis pas la rose, mais j'ai gardé un peu de son parfum ! »

Les disciples de Zoroastre, admirateurs des astres, n'en voulaient pas davantage aux nuages légers qui voilaient parfois le disque lu-

mineux de la Lune, en sa plénitude majestueuse, que moi à ce malencontreux habit qui dissimule des rondeurs bien autrement harmonieuses. Que vient faire, dans le ciel de nos lits, cette vapeur de toile ou de batiste malséante, dont certaines refusent de se dépouiller même pour réjouir nos mains seulement, dans la pénombre familière ?

Mais je me suis vite convaincu que l'auteur était aussi antipathique que moi à cette mode, qu'il fait remonter seulement à Salomé, mais qui proclama, dans l'histoire de l'humanité, la déchéance d'Ève. Car la feuille de vigne fut la première culotte et le symbole d'un premier châtiement. Encore que la pitié de Dieu, —

Les Dieux parfois, mon fils, sont bons quand ils sont jeunes

comme dit le vieux Thamus de Paul Arène — n'eût imposé à la femme coupable ce vêtement que d'un côté, ce qui laissait les horizons libres de l'autre et ne gênait en rien le point de vue que j'appellerai culminant. C'est ce qui fit faire immédiatement un demi-tour à Adam, qui trouva que la vie était encore supportable avec cette copieuse consolation. Comment la femme en vint-elle à aggraver, elle-même, sa punition, en se voilant aussi l'autre face ? Ce précieux volume abonde, sur ce point, en hypothèses dont aucune

ne me satisfait. Je ne crois pas, comme Vignola, que ce fût pour monter plus commodément à cheval, l'Amazone ayant été une exception dans l'histoire des races. Ni pour se garantir du froid, comme quelques médecins le lui ont conseillé. Allez donc voir si elle écoute ceux-ci quand ils lui interdisent de se décolleter ! Je ne m'en plains pas ; mais si abondant que soit ce que nous révèle leur corsage ouvert, la compensation est insuffisante. De simples satellites de la Lune ! voilà tout !

Je ne puis trouver, à cet usage, qu'un motif ou déshonnête ou désobligeant. Salomé était dans le premier cas. Ses braves, si consciencieusement décrites par Flaubert, étaient un excitant aux rêveries malsaines du vieil Antipas. « L'indécent n'est pas le nu, mais le troussé », a dit si justement Diderot. Ainsi les courtisanes vénitiennes qui portaient des pantalons luxueux, comparables à de très fines voiles palpitantes au moindre souffle. Car Théophile Gautier me montra, dans un livre ancien, qu'elles recouraient encore à un autre raffinement, écrasant, au moment psychologique, entre les plis de leur double rose naturelle, de petites vessies pleines de parfums, simulant, par le bruit, une distraction embaumée. Il y avait même la plaisante

aventure d'un amoureux se précipitant sous les draps pour humer cet arôme et en sortant désappointé par une distraction réelle. Ainsi les contemplatifs pouvaient-ils s'imaginer qu'ils voyageaient vers Cythère poussés par un vent léger et chargé d'odeurs suaves. Dans ces deux cas, le pantalon fut visiblement inventé pour émoustiller les vieux cochons.

Dans d'autres, il répondit, en s'installant dans les mœurs, au besoin inné chez les femmes de faire enrager ceux qui les aiment vraiment. Car vous ne les verrez avoir d'attentions délicates que pour ceux qui leur montrent quelque indifférence, fausse ou réelle. Quant aux vrais fervents de leur chair, elles ne sont préoccupées que de leur en montrer le moins possible. D'autres encore — ce fut certain quand la mode en vint de Londres — l'acceptèrent tout simplement avec enthousiasme parce qu'elles avaient les cuisses défectueuses. Jolie raison pour les autres ! Quelle occasion c'était de retirer même ses jupes ou de choir d'âne comme lady Churchill qui se fit aimer en montrant son derrière. Ah ! j'oubliais des personnes encore fatalement vouées au culte de ces affreux accessoires : les lingères qui en fabriquent et en aiment particulièrement la confection. Car celle-ci ne demande pas le soin

qu'exige un chapeau de la part d'une modiste, et volontiers cette coiffure postérieure va à toutes les physionomies.

— Je te vois, petit coquin ! comme dit l'inscription foraine qu'on lui pourrait donner pour devise. Je te vois, mais te reconnais à grand' peine ! ajouterait un mélancolique.

Ah ! qu'on me ramène à l'admirable costume de Notre-Dame de Thermidor, de cette belle Tallien dont la foule saluait au passage les jambes sculpturales, dans les larges échancrures de sa jupe traînante, comme on s'incline devant un front célèbre à la couronne de lauriers ! Les vraies époques d'art sont celles où l'on ne parle pas seulement du visage des femmes, quand on s'entretient de leur beauté.

C'est dans le costume des bicyclistess dames qu'on mesure, aujourd'hui, l'horreur du pantalon... Et Dieu sait si les séants sont larges ! comme ceux des zouaves, ce qui donne un côté bien particulièrement rétrospectif aux souvenirs d'amour qu'ils peuvent évoquer. Pouah ! et, s'il en faut croire M. Lépine, de jeunes personnes qui n'y sont pas forcées, revêtaient ce demi-sac tout simplement pour plaire aux clients de la rue, et sans l'excuse de la moindre bécane à enfourcher postérieurement !

Voilà qui suffirait seul à affirmer la décadence de nos goûts.

Mais je ne veux pas m'attrister en de mélancoliques réflexions sur ce sujet, j'aime bien mieux remercier l'auteur de ces pages érudites et joyeuses, de toutes les citations aimables dont il a repeuplé ma mémoire, depuis les jolis vers de Voiture dont j'avais égaré le texte, jusqu'à la page cueillie dans les *Bigarrures et touches du seigneur des Accords*, mon livre de chevet quand j'étais à l'École Polytechnique, et que j'avais dérobé à notre bibliothèque scientifique où il se trouvait bien par hasard et où je l'avais découvert. C'était au beau temps de ma jeunesse, durant cette accalmie impériale qui avait du bon : car, autant qu'il m'en souvient, beaucoup de femmes ne portaient pas de culottes, pendant cette période césarienne. Celles d'aujourd'hui en ont fait un symbole de revendication sociale, une façon de drapeau qui ne flotte pas précisément sur leurs têtes. Avocates et médecines rêvent de revêtir notre costume masculin dans toute son infamie. *Dî avertant omen !* Ce sera du joli.

Je ne veux pas retarder davantage le plaisir que goûtera le lecteur à s'instruire sur un sujet très grave et dont les sots, seuls, ne comprennent pas le sérieux, où la forme emprunte au

fond une majesté particulière et où le contenant participe à la gloire du contenu. Par cette légende pittoresque et documentée, il sera conduit jusqu'au seuil de ce temps misérable où — souvenir profané des temps divins d'Ève et de Noé ! — le vin de nos verres est fabriqué par des chimistes et la feuille de vigne, elle-même, est devenue, aux formes de nos amoureuses, un pantalon !

ARMAND SILVESTRE.



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LES ORIGINES

*L'usage du pantalon dans la toilette de la femme
ne se perd pas dans la nuit des temps.*

BERTALI.



LE

PANTALON FÉMININ

*Ληδία Νίλσα Θεομήρα
με εὐχόμενοι ἡμεῖς
παραζηλοῦντες
Β. Π. Α. Μ.*

LES ORIGINES *καὶ το 20/3/45*

LE pantalon féminin ! Et pourquoi pas ?
Des érudits et des chercheurs ont écrit l'histoire et recherché les origines de la chemise, du corset, de l'éventail, de l'ombrelle. Celle du pantalon semble, seule, avoir été négligée. N'est-ce point là une lacune qu'il conviendrait de combler ?

Ne constitue-t-il pas en effet la quintessence des dessous de la femme, ce luxe si moderne ? N'a-t-il pas le charme d'une inutilité d'autant plus soignée, que quelques-uns seulement doivent jouir de sa vue ? Quelque chose, pour reprendre

la définition que m'en donnait une aimable femme, comme l'écrin qui enferme le rubis.

Et comme l'écrin, le pantalon s'entr'ouvre, pour laisser contempler à nos yeux émerveillés les bijoux qu'il renferme. Il les rend plus désirables en les voilant, mais il ne les cache pas.

Grave sujet de réflexions et de recherches pour les jeunes gens du temps présent, hommage respectueux rendu par le vice à la vertu, puisse-t-on, au cours de ces pages, dont la femme nous a fourni le fond et la forme, reconnaître la salutaire influence de M. le sénateur Béranger, encore, il le faut confesser, que le pantalon féminin soit rarement fermé.

Son usage ne se perd pas dans la nuit des temps, écrivait très judicieusement, il y a près de trente ans, le dessinateur Bertall. Toutefois, si Ève la blonde, et beaucoup d'autres après elle, l'ignorèrent et l'ignorent encore, la femme n'attendit point la crinoline pour arborer cet accoutrement d'un genre nouveau, et, bien avant que fussent révolus les temps des cerceaux et des cages, certaines se plurent à porter culotte, aussi bien au propre qu'au figuré.

Soucieux de la vérité historique, le grand Flaubert, dans son *Herodias*, et Pierre Louys, en son adorable *Aphrodite*, font porter à Salomé

des « caleçons noirs semés de mandragores », et à la reine Bérénice des « caleçons fendus ».

Ce n'est point là seulement littérature. A Rome, tout comme les danseuses du Moulin Rouge, acrobates et actrices de mimodrames étaient tenues d'en être munies. Au mot *subligatus*, le *Dictionnaire des Antiquités romaines* d'Anthony Rich fournit, à ce sujet, un dessin caractéristique.

De même — les chutes au tennis ne datant pas d'aujourd'hui — Philœnis, l'une des héroïnes de Martial (*Epigr.*, VII, 67), a soin de passer un pantalon, avant que de jouer à la balle.

C'étaient là des cas où le pantalon pouvait paraître *indispensable*. Mais, à certaines époques tout au moins, les Romaines, matrones, affranchies ou femmes du peuple, firent mieux et en portèrent d'une façon courante. Les fouilles et les moulages opérés, à Pompéi, par M. Fiorelli ne laissent sur ce point subsister aucun doute.

Et le sérieux M. Beulé, dans la grave *Revue des Deux Mondes*, de commenter ainsi la découverte de ces corps de femmes, moulés dans la cendre :

« Les cuisses sont recouvertes d'une étoffe fine qui constitue un véritable caleçon. Ce qu'on avait cru remarquer sur les empreintes du sou-

terrain de Diomède devient ici un fait certain. En y réfléchissant, le costume antique était si transparent chez la femme, si court chez les hommes, si sujet aux accidents de la vie en plein air, que le caleçon ou un équivalent étaient nécessaires, pour que la pudeur ne fût pas à chaque instant blessée. La sculpture n'avait point à tenir compte du caleçon, qui disparaissait sous le costume ; toutefois, sur la colonne Trajane, on était déjà averti que les soldats romains en portaient ; à Pompéi on constate que même les esclaves et les femmes du peuple avaient ce vêtement, qui surtout alors était indispensable (1). »

Puis, au sujet d'une jeune fille :

« Deux anneaux de fer passés à ses doigts attestent sa pauvreté ; son oreille écartée et large, son origine prolétaire. Sur les cuisses, on reconnaît un caleçon assez fin ; au contraire, l'étoffe du reste des vêtements est grossière, déchirée par places, mais elle laisse voir des chairs fermes et polies, des contours d'un réalisme presque embarrassant qui rappelle le modèle dans l'atelier (2). »

Même indication donnée par Vignola dans ses *Études sur la toilette à travers les âges* ; la Ro-

(1) *Revue des Deux Mondes*, juillet 1870.

(2) *Revue des Deux Mondes*, juillet 1870.

maine portait « un caleçon d'un tissu délicat » (1).

De Rome, la mode passa dans les Gaules, et, les Gallo-Romaines ne portant pas de bas, leurs jarretières, que l'on retrouve richement ornées, parfois, de camées, de pierres gravées, d'émeraudes, d'améthystes, de saphirs ou de perles fines, ne pouvaient servir qu'à serrer, alentour du genou, le bas du pantalon (2).

La sculpture n'a point toujours, d'ailleurs, négligé ce détail ; au Louvre, parmi ces délicieuses terres cuites provenant des fouilles de Myrina, figure un Atys hermaphrodite, en costume phrygien, dansant, les bras levés, dont la tunique courte laisse voir, tombant jusqu'à la cheville presque, les jambes d'un pantalon étroit et uni (3).

Le pantalon, combien qu'on l'ait semblé longtemps ignorer, appartenait si bien au costume de la femme antique, qu'en 1807, conseillant à leurs contemporaines l'usage oublié de ce vêtement, les docteurs Desessartz et de Saint-Ursin se repor-

(1) *Romaines et Gauloises, Vie Parisienne*, 29 septembre 1896.

(2) AUGUSTIN CHALLAMEL, *Histoire de la mode en France*, Paris, 1880, p. 18.

(3) Consulter, au sujet de cette figurine : *La Nécropole de Myrina*, d'EDMOND POTTIER et SALOMON REINACH. Paris, 1888, p. 405.

taient à l'antiquité et la donnaient comme exemple :

« Parmi les vêtements de l'antiquité grecque, que le goût et la santé devraient faire prendre au sexe en Europe, il en est un dont j'ai toujours regretté qu'on ne soupçonnât pas le besoin : c'est le double caleçon, l'intérieur de toile et l'extérieur d'une soie légère, qui, en interceptant le passage de l'air, soit dans la marche ordinaire des femmes, soit dans leurs danses animées, préviendrait les rhumatismes et d'autres incommodités... Cette antique et nouvelle parure, si elle était adoptée, aurait encore l'avantage de les délivrer des entraves de leurs triples jupons. »

Ce conseil fut, il est vrai, peu suivi. Parmi les grandes dames de la cour impériale, Hortense fut seule, à peu près, à consentir, et par un *simple* caleçon, à ce retour à l'antiquité. Mais, à en juger par le grand livre de Leroy, combien élégants, ses pantalons !

Avec l'invasion barbare, le pantalon semble avoir disparu de la toilette des femmes, pour passer, sous le nom de *braies*, dans celle des hommes. Le Moyen Age est, au point de vue qui nous occupe, d'une pauvreté de renseignements navrante. Tout juste, si deux vers du *Roman du Renard* nous font connaître que quelques femmes en portaient cependant, et fermés encore,

estimant peut-être, comme Willy, que c'était plus distingué (1) :

Cela a ses braies avalées
Qu'elle avait... fermées.

Patience, malgré le silence des auteurs, le pantalon ne devait pas tarder à faire une nouvelle apparition sous les jupes des dames. Le *Dictionnaire du mobilier*, de Viollet-le-Duc, en fait foi aux articles *Jarretières* et *Braies* :

« Pour danser, les dames portaient des hauts-de-chausses (caleçons) et des bas-de-chausses, par conséquent des jarretières. Les caleçons portés dans les bals sous les jupes étaient commandés par une observation d'hygiène très exacte. Pendant le quatorzième siècle, les dames portaient des jarretières de soie brodée, qui, serrées sur le bas de chausses, au-dessus du genou, étaient croisées sous le jarret et venaient s'atta-

(1) *Maîtresse d'esthètes*. Paris, 1897, p. 265. Il est à noter que non seulement *l'Ouvreuse* — elle a de ces confidences ! — mais que presque toutes les héroïnes de Willy, *Claudine* en tête, — « détail qui scandalise mes camarades, unanimes à trouver cela « inconvenant » (*Claudine à l'école*, p. 261) — portent des pantalons fermés. Il n'est pas jusqu'à Marthe de *Claudine s'en va*, qui, au dire de Maugis, les porterait ainsi. Cependant, la leçon d'équitation au cours de laquelle elle est surprise sur les genoux du personnage semble indiquer le contraire (Paris, Ollendorff, 1903, pp. 71, 228).

cher au-dessus du genou. Les caleçons descendaient sur les jarretières plus ou moins haut et ne serraient point la jambe (1). »

Ce fut même là, suivant le savant architecte, l'origine du nom de bas (art. *Braies*) :

« Les femmes qui ne portaient jamais de braies à pieds, mais des caleçons descendant aux genoux, avaient des hauts-de-chausses, d'où le nom de bas est resté (2). »

Tandis que Viollet-le-Duc se borne à signaler l'existence du pantalon dans la toilette féminine, pour danser seulement, M. Alfred Franklin, dans son intéressante série, *la Vie privée d'autrefois*, généralise, sans, malheureusement, indiquer ses sources :

« Toutes les femmes portaient des hauts-de-chausses ou caleçons, et l'objet des jarretières était précisément de les attacher aux bas-de-chausses ou bas, que l'on ne cherchait point à dissimuler. L'habitude du cheval, l'ensemble un peu brusque des manières découvraient souvent la jambe. La jarretière n'est donc pas encore une pièce secrète du costume; on la couvre d'ornements, on y peint des devises, des armes,

(1) *Dictionnaire raisonné du Mobilier français*, t. IV, p. 4.

(2) *Dictionnaire du Mobilier*, t. III, p. 81.

des pensées, parce qu'elle est destinée à être montrée (1). »

De son côté, Vignola confirme :

Les châtelaines « portaient aussi une culotte d'étoffe à crevés, qui leur permettait de chevaucher à califourchon ou en croupe » (2).

Comment les dames avaient-elles été amenées à s'attribuer cet accoutrement viril ? L'histoire ne le dit pas, et nous sommes, sur ce point, réduits aux conjectures.

Laissant de côté l'observation d'hygiène de Viollet-le-Duc, qui n'a pas place ici, ne faut-il pas plutôt chercher, comme M. le professeur Nardi, de Bari, dans une de ses réponses à *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, l'origine du pantalon dans le mode de chevaucher qu'eurent les femmes du Moyen Age :

« Le pantalon des dames fut-il inventé au Moyen Age par des maris jaloux ? Eut-il à certaine époque une ceinture cadénassée (3) ? C'est possible, quoique l'histoire reste muette sur ce point. Au Moyen Age, les pauvres dames trot-

(1) *Les Magasins de nouveautés*, t. II. Paris, 1895, pp. 231-232.

(2) VII. *Moyen Age. Vie Parisienne*, 19 décembre 1896.

(3) Ah, mais non ! Ne confondons pas, mais pas du tout ! le pantalon avec la ceinture de chasteté !

tièrent à cheval par les mauvais sentiers de l'Italie, de l'Espagne ou de la France; et les selles pour femmes et pour hommes étaient semblables. Dans ces conditions, une jeune fille devait éviter certain froissement immédiat des arçons; et une dame, tombant de cheval, préférerait ne montrer qu'un fond d'étoffe. Les chutes de cheval ont dû donner naissance au caleçon (1). »

C'est très vraisemblable; mais, hypothèse pour hypothèse, — il fait bon rire quelquefois — pourquoi, analysant ce plaisant conte du chevalier de la Tour-Landry, que cite Gudin (2), ne pas chercher l'origine du caleçon ou, à plus proprement parler, du pantalon dans l'irrésistible besoin qu'éprouvent parfois les femmes à tromper leurs maris?

Celui-ci était vieux et cordier, et la bonne dame le cocufiait d'autant mieux que c'était avec le prieur d'un monastère voisin.

A deux reprises le pauvre homme faillit être convaincu de son infortune et pincer l'épouse coupable en flagrant délit.

Mais, la voisine de la dame veillait, — les voi-

(1) *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 mars 1892.

(2) *Contes de PAUL-PHILIPPE GUDIN, précédés de recherches sur l'origine des contes*. Paris, 1804, t. I, pp. 107-108.

sines sont toujours indulgentes à l'adultère de la femme — et voici comment, pour la seconde fois, elle la sauva :

« Après une aultre foiz lui avint que il cuida prendre une poche aux piez de son lit pour aler au marchié a iij leues d'illec, et il prist les brayes du prieur, et les troussa à son eisselle. Et quant il fut au marchié et il cuida prendre sa poche, il prist les brayes, dont il fut trop dolent et couroucié. Le prieur, qui estoit cachié en la ruelle du lit, quand il cuida trouver ses brayes, il n'en trouva nulles, fors la poche qui estoit de costé. Et lors, il sceut bien quele mary les avoit prises et emportées. Si fut la femme à grand meschief, et ala à sa commère de rechief et luy compta son fait, et pour Dieu elle y meist remède. Si lui dist : « Vous prendrés mes brayes et je en prendray unes autres, et je lui diray que nous avons toutes brayes, et ainsi se firent. Et quant le preudomme fut revenu moult dolent et moult courouciez, sy vint la faulse commère le veoir, et lui demanda quelle chiére il faisoit : car, mon compère, dist-elle, je me doubte que vous n'ayez trouvé aucun mauvais encontreou que vous n'ayez perdu du vostre. — Vrayment, dist le bonhomme, je n'ay rien perdu ; mais je ay bien autre pensée. Et au fort elle fist tant qu'il luy dist comment il avoit

trouvé une brâyes, et, quant elle l'ouy elle com-
mença à rire et à lui dire : Ha, mon chier com-
père, or voi-je bien que vous estes deceu et en voye
d'estre tempté ; car, par ma foy, il n'y a femme
plus preude femme en ceste ville que est la vostre,
ne qui se garde plus nettement envers vous
qu'elle fait. Vrayment, elle et moy et aultres de
ceste ville avons prises brâyes pour nous garder
de ces faulx ribaulx qui parfoiz prennent ces
bonnes damoiselles à cop, et afin que vous sa-
chiez que c'est vérité, regardez se je les ay. Et
lors elle haulsa sa robe et luy monstra comment
elle avoit brâyes, et il regarda et vit qu'elle avoit
brâyes et qu'elle disoit voir ; si la crut, et ainsi la
faulce commère la sauva par ij foiz (1). »

A noter que les contes du Chevalier de la
Tour-Landry étaient destinés à « l'enseigne-
ment de ses filles ». Que n'a-t-il écrit pour ses
fils, c'eût été plutôt joyeux.

En résumé, le pantalon féminin était déjà connu
et porté par certaines à la fin du Moyen Age.

Après être devenu la parure favorite des courti-
sanes de Rome et de Venise, passant les Alpes et la
Manche, il devait, au seizième siècle, jouir d'une

(1) *Le Livre du Chevalier de LA TOUR-LANDRY pour l'ensei-
gnement de ses filles.* Paris, 1854, pp. 127-128.

vogue inconnue jusque-là, à la Cour de France, aussi bien qu'à celle d'Angleterre.

Puis, éternels revirements de la mode, il disparaîtra des mœurs et des dessous. Celles même qui sembleraient avoir le plus besoin de ce vêtement protecteur, généralement inutile, les ballerines et les amazones, pour rien au monde ne voudront s'en embarrasser.

Deux siècles passeront ainsi, et, pour qu'à notre époque il retrouve sa vogue et sa grâce anciennes, il faudra que chutes et scandales se soient multipliés, que la police, cette pure gardienne des mauvaises mœurs, soit intervenue; que, par cinquante années de luttes, enfin, le pantalon soit parvenu, la crinoline aidant, à s'imposer à la femme moderne... à la ville, et l'hiver tout au moins.



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LE PANTALON FÉMININ
AU XVI^e SIÈCLE

Les dames portaient, sous la cage du vertugadin en tambour, le haut-de-chausses ajusté selon l'usage masculin.

RACINET.

C'est pour désigner les chausses de dames que le mot caleçon fut créé.

QUICHERAT.



LE PANTALON FÉMININ AU XVI^e SIÈCLE

ENDIS que César écoutoit ceci, son laquais, qui depuis fut roi d'Espagne, étoit derrière lui qui demandoit son assiette pour avoir de la chair. Étant importuné, il se retourne et lui dit : Cap de biou, mon laquais, je vous donnerai mornifle : et tout sert, si tu veux de la chair prends-toi aux fesses.

BOÈCE. — Il a mis cela en effet et est cause qu'il y a tant de dames bossües, d'autant qu'il savoit en plusieurs lieux que celles qu'il attraperoit il les happeroit aux fesses comme étant les plus savoureuses et mieux faisandées, joint qu'il étoit assez aisé, parce qu'alors les dames n'avoient point de culotte. Il est vrai : oui, je ne dis pas comme les autres fois, quand je mentois

par ouï-dire. Je l'ai vu : c'est que, pour crainte que cela n'âvint, plusieurs ont fait faire des caleçons, ou brides à fesses, afin de se garantir ; et les autres qui n'avoient pas cette industrie pour sauver leur c..., craignant la dent laquaisme, ont mis la chair de leurs fesses sur leurs épaules : cela est donc cause des bossües (1). »

Telle est l'origine que Béroalde de Verville prête, en son *Moyen de parvenir*, au pantalon féminin. Cette origine, je la donne pour ce qu'elle vaut, comprenant, bien entendu, d'après la sagace interprétation de Paul Lacroix, dans l'édition que nous lui devons de Béroalde, Charles-Quint par César.

Bien que, dans des conditions analogues, des religieuses d'Outre-Rhin se soient, à la fin du dix-huitième siècle, confectionné à la hâte des caleçons à l'approche des troupes françaises, ce n'est là qu'une des mille boutades du conteur.

Elle est intéressante toutefois. Elle a date certaine et signale la nouveauté de la mode qui commençait à sévir sous les jupes des dames et des demoiselles. Brantôme, Taboureau des Accords, Henri Estienne confirmeront le dire de

(1) Édition Delarue. Paris, s. d., p. 23.

Béroalde et plus longuement parleront des caleçons des coquettes.

Si les soldats de Charles-Quint ne furent pour rien dans cette petite révolution intime, Catherine de Médicis et les modes qu'elle importa d'Italie — sans compter sa façon particulière de monter à cheval — semblent, au contraire, y avoir été pour beaucoup.

A effet semblable, cause semblable. De même que, sous le second Empire, la crinoline et les cages devaient imposer et généraliser l'usage du pantalon, les *vertugades*, qui écartaient et faisaient également ballonner les jupes, furent, vraisemblablement, son auxiliaire le plus puissant à la cour de Charles IX.

Non qu'il les ait accompagnées tout d'abord. Au début du règne, les filles de Catherine — et Brantôme est très affirmatif sur ce point — ne portaient point de caleçons, et, à défaut de ce correctif nécessaire, les pauvres dames commencent par aller quasiment nues sous l'énorme cloche de leurs jupes. Aussi, la *Complainte de M. le Cul*, de les railler assez gaillardement :

Ces vertugalles ouvertes
Laissent les fesses découvertes (1).

(1) *La Complainte de M. le Cul contre les inventeurs des vertugalles*. Paris, Guil. Hyver, s. d.

L'on ne tarda guère pourtant à y mettre bon ordre. En effet :

« Par-dessus le corps piqué fut mis un pourpoint auquel s'attachaient les chausses. Les femmes furent amenées par la mode des jupes écartées à s'approprier cet attribut tout viril. C'est pour désigner les chausses de dames que le mot caleçon fut créé. » (Quicherat) (1).

Le mot ne fut-il pas plutôt imité de l'italien *calzone*, comme l'indique M. le professeur Nardi? Il est probable : l'objet, comme les vertugades, dont il atténuait les écarts et l'indiscrétion, semblant venir d'Italie.

Il est, cependant, une autre étymologie, plus que gauloise, que donne Taboureau des Accords. Mais, le mieux est, peut-être, de la passer sous silence, les premières lignes de cette recherche de linguistique suffisant à établir nettement la nouveauté du mot et de la chose :

« On dit que quand les dames de la Cour commencèrent à porter des hauts-de-chausses, elles firent une convocation générale, pour sçavoir comment elles les nommeroient, à la différence de celles des hommes : Enfin, du consentement

(1) *Histoire du Costume en France*, Paris, 1875 (règne de Charles IX), p. 407.

de toutes, elles furent surnommez de ce nom *caleson* (1)... »

Quant au savant Henri Estienne, c'est en moraliste presque qu'il signale cette nouveauté ; il y a, avec plus d'esprit et de gai savoir, du Père la Pudeur dans ses appréciations :

« CELTOPHILE. — Or ça, les vertugales, ou vertugades, qui avoyent la vogue de mon temps, sont-elles demeurees ?

PHILAUSONE. — Ouy, mais elles ont depuis commencé à porter aussi une façon de haut-de-chausses, qu'on appelle des calçons : et comme elles portent des hauts-de-chausses, aussi portent-elles des pourpoints : tellement que vous en verriez maintenant beaucoup en chausses et en pourpoint, aussi bien que les hommes.

CELTOPHILE. — De mon temps cela eust esté trouvé fort estrange.

PHILAUSONE. — Elles ont toutesfois quelque excuse honneste quant à ceste sorte d'habillement. Je ne di pas simplement Excuse honneste, comme on parle ordinairement, mais regardant à l'honnesteté qu'elles alleguent.

CELTOPHILE. — Comment ?

PHILAUSONE. — Qu'elles usent de ces cal-

(1) *Les bigarrures et louches du seigneur des Accords*, édition de 1615 ; des antistrophes ou contrepeteries, p. 77.

çons, pource qu'elles ont l'honnesteté en grande recommandation. Car outre ce que ces calçons les tiennent plus nettes, les gardans de la poudre (comme aussi ils les gardent du froid), ils empêchent qu'en tumbant de cheval, ou autrement, elles ne mostrent *ha cryptein ommat'arsen n chrewn* : pour user des mots d'Euripide, où il parle de l'honnesteté de Polyxene, alors mesme qu'elle allet tumber du coup de la mort.

CELTOPHILE. — I'enten bien ces mots d'Euripide, Dieu merci.

PHILAUZONE. — Ces calçons les asseurent aussi contre quelques ieunes gens dissolus, car venans mettre la main sous la cotte, ils ne peuvent toucher aucunement leur chair. Mais comme l'abus vient en toute chouse encore que l'invention ne soit pas abusive, quelques-unes de celles qui au lieu de faire lesdits calçons de toile simple, les font de quelque estoffe bien riche, pourroyent sembler ne regarder pas aux chouses que nous avons dictes : mais en se mettant en chausses et en pourpoint, vouloir plustost attirer les dissolus que se defendre contre leur impudence (1). »

M. Henri Bouchot donne, dans ses *Femmes*

(1) *Deux dialogues du Nouveau Langage Français italianizé et autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps.* Paris, 1885, t. I, pp. 184-185.

de *Brantôme*, une raison moins honnête à cette nouveauté, mettant, dès le début, bien plus en jeu la coquetterie que la pudeur :

« Les maigres ont imaginé mille supercheries pour sauver les apparences; elles portent des caleçons rembourrés à la façon des hauts-de-chausses masculins, on a dit par pudeur en dansant la volte, mais en réalité pour mouler la jambe à leur gré. Du Billon, dans son zèle excessif, mettait au compte de Sémiramis cette invention biscornue, « tant pour se garder du vent de bise que de la main trop légère des mignons »; mais le caleçon ne dépendait ni de l'une ni des autres comme de bien entendu, il était un objet de luxe, une tromperie. Que de fois la main légère s'égarait sur des tailles robustes et souples, où des cartons élastiques suppléaient aux vices de nature. Tout est postiche à la cour de France, il n'y a guère que les dents qu'on ne sache remplacer encore; les patins laissent croire à l'élégance, les caleçons arrondissent les jambes grêles, les cheveux rapportés augmentent la chevelure naturelle détruite par les pommades et les cosmétiques (1). »

Cette mode nouvelle, tous les historiens du

(1) *Les Femmes de Brantôme*. Paris, 1890, pp. 160-162.

costume, Racinet, Challamel, Ary Renan et autres ne manquent pas de la mentionner à sa date chronologique avec plus ou moins de détails.

Racinet et Challamel sont, il est vrai, moins affirmatifs que Quicherat.

« Les dames portaient, sous la cage du vertu-gadin en tambour, le haut-de-chausses ajusté selon l'usage masculin ; on lui donnait le nom de *caleçon*, mais il ne différait pas de celui des hommes ; il était attaché à un pourpoint mis par-dessus le corps piqué, ou corset à armature ; les bas de soie de Naples ou d'Espagne étaient attachés au caleçon avec des aiguillettes ou retenus sous la jarretière comme on le faisait pour le haut-de-chausses ; leur couleur était intense, on les portait rouges, violets, bleus, verts, noirs (1). » (Racinet.)

Culotte d'homme plutôt que pantalon féminin. De même dans cet exemple :

« Peut-on généraliser l'étrange alliance du costume féminin et du costume masculin dont l'exemple, particularisé par Vecellio et Bertelli, se rencontre ici ? On voit par les gravures d'Abraham Bosse qu'au moins cette mode bizarre ne s'était point propagée parmi les courtisanes du nord

(1) *Le Costume historique*, édit. in-4°. Paris, s. d., t. IV, p. 273.

de l'Europe pendant la première partie du dix-septième siècle. Quant aux grandes dames françaises, l'habitude que Catherine de Médicis leur fit prendre, selon Brantôme, de chevaucher en mettant la jambe dans l'arçon, au lieu de continuer à être assises sur leur monture en ayant les pieds posés sur la planchette, pouvait bien avoir contribué à leur faire adopter par dessous leurs jupes le complément du costume masculin; leur corsage clos, avec les épaulettes et le mancheron, se rapprochait déjà fort du pourpoint.

« Tous les visiteurs de l'Exposition du costume, organisée aux Champs-Élysées, en 1874, par l'Union centrale, ont pu y voir le portrait en pied, de grandeur naturelle, contemporain de l'époque dont nous nous occupons, représentant une dame richement vêtue, qui porte la culotte descendant aux genoux, transparaissant sous une jupe de gaze des plus claires. Le cas est certes rare, mais il ne paraissait pas que cette dame fût une courtisane (1). » (Racinet.)

Note analogue dans *Mesdames nos Aïeules*, du joyeux caricaturiste Robida, l'habile évocateur du Vieux Paris :

(1) *Le Costume historique*, t. IV, p. 289.

« Les femmes empruntèrent au costume masculin une espèce de pourpoint à hauts-de-chausse qui se mettait sous la robe. Ces *caleçons*, ainsi s'appelaient-ils, permettaient, malgré les larges jupes, d'enfourcher plus commodément les arçons (1). »

Quant à M. Augustin Challamel, sans appuyer son dire sur aucun texte, c'est comme l'exception et non comme la règle qu'il considère à cette époque — à la Cour, bien entendu — le pantalon féminin :

« Quelques-unes portèrent des caleçons par-dessous leurs robes. Mais cette mode ne fut pas généralement adoptée, parce qu'elle ne s'accordait guère avec les accessoires du costume (2). »

L'affirmation est nette et précise ; celles de Brantôme et des contemporains ne le sont pas moins et la contrecarrent singulièrement.

(1) *Mesdames nos Aïeules*. Paris, s. d., pp. 74-75.

(2) *Histoire de la mode en France* (règne de Charles IX), p. 105.



LES HÉROINES DE BRANTOME

LES COURTISANES DE VENISE ET DE ROME

Cette curiosité qu'elle avoit d'entretenir sa jambe ainsi belle faut penser que ce n'estoit pour la cacher sous sa juppe, ny son cotillon ou sa robe, mais pour en faire parade quelques fois avec de beaux callesons de toille d'or et d'argent, ou d'autre estoffe, tres-proprement et mignonnement faits, qu'elle portoit d'ordinaire.

BRANTÔME.

La richesse des callesons de la Signora Livia.

MONTAIGNE.



LES HÉROINES DE BRANTOME

LES COURTISANES DE VENISE ET DE ROME

ELLES portent, en effet, des pantalons, les héroïnes de Brantôme, toutes ou presque, parfois, même, de toile d'or ou d'argent — combien M. Capdeville les facturerait-il, ceux-là, à la belle Otéro ? — et, volontiers, elles les laissent voir, soit pour faire montre de leurs jambes qu'elles savent belles, soit sous leurs jupes, retroussées par l'ascension de quelque main malhonnête.

En attendant qu'un satiriste anonyme, cité par Pierre de l'Estoile, en ses *Mémoires-Journaux*, les chansonne :

Pour les dames et damoiselles
Sont cent mille modes nouvelles;
Pignouers, tabliers et callessons,
Coiffures de cinq cents façons... (1).

(1) *Recueils divers bigarrés du grave et du facétieux, du*

Le joyeux drille n'a garde d'oublier de détailler les dessous de ses amoureuses, et, si d'aventure elles n'en ont pas, il a grand soin de le dire (1).

Sera-ce cet écolier, moins attentif, sans doute, aux conseils de son magister qu'à la leçon de choses, qu'un trou dans la cloison, — voyeur, déjà! — révèle à sa quasi-ignorance; ce que nous montre Brantôme, ce sont :

« Deux fort grandes dames, toutes retroussées et leurs caleçons bas... (2). »

Continuerai-je cette citation ? Que nenni, Baudelaire fut condamné pour moins, et il serait par trop réjouissant de voir la grande Sapho valoir des poursuites posthumes à ce bon monsieur de Bourdeilles.

Passons à une autre, une Espagnole, si vous voulez, qu'un sien compaing connu à Rome, dans un sens à satisfaire pleinement l'Écriture :

« Quand il l'accostoit elle ne vouloit permettre qu'il la vist, ny qu'il la touchast par ses cuisses nues, sinon avec ses calsons (3)... »

bon et du mauvais, suivant le temps. Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile. Paris, 1883, t. XI, p. 239.

(1) Je suis pour Brantôme l'excellent texte qu'en a donné M. Henri Bouchot, d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1882, 3 in-16.

(2) Premier discours, t. I, p. 94.

(3) Deuxième discours, t. II, p. 30.

Singulière pudeur ! dira-t-on. Non pas. La dame avait simplement une cuisse plus maigre que l'autre.

Le caleçon ne se contente pas de voiler : il supplée, corrige et rembourre, au besoin. Rien n'est nouveau, dirai-je sous le soleil, et le coton n'avait pas attendu la création de notre Académie royale de musique pour jouer dans les ballets et la figuration le rôle important qu'on lui sait.

« A quoy pour suppleer, telles dames sont coustumières de s'ayder de petits coissins bien mollets et delicats à soustenir le coup et engarder de la mascheure ; ainsi que j'ai ouy parler d'aucunes, qui s'en sont aydees souvent, voire des callesons gentiment rembourrez et faits de satin, de sorte que les ignorants, les venans à toucher, n'y trouvent rien que tout bon, et croient fermement que c'est leur embonpoint naturel : car, par-dessus ce satin, il y avoit des petits callesons de taille volante et blanche ; si bien que l'amant, donnant le coup en robbe, s'en alloit de sa dame si content et satisfait, qu'il la tenoit pour très bonne robe (1). »

De ce passage comme du précédent, une déduction est à tirer. Forcément, ces pantalons,

(1) Deuxième discours, t. II, p. 33.

verseurs d'illusions, étaient *ouverts*, sans quoi ils n'eussent servi de rien, tandis qu'au contraire c'est un pantalon *fermé* que telle autre grande dame laisse, dans une embrasure de fenêtre, ouvrir par une main brutale, qui, d'après le commentaire de M. Lalanne, n'aurait été autre que celle du Balafre.

« L'autre frère, sans cérémonie d'honneur ny de parole, prit la dame à un coing de fenestre, et, lui ayant tout d'un coup escerté ses calleçons qui estoyent bridez, car il estoit bien fort, lui fit sentir qu'il n'aimoyt point à l'espagnole, par les yeux, ny par les gestes de visage, mais par le vrai et propre point et effet qu'un vray amant doit souhaitter ; et, ayant achevé son prix-fait s'en part de la chambre (1). »

Ouverts ou fermés ? grave problème, dont la solution restait déjà soumise à la fantaisie et plus encore à la commodité de chacune, et le soin même que prend Brantôme d'indiquer que les « calleçons » de la dame « estoyent bridez », semble indiquer que ses contemporaines, comme les nôtres, n'assumaient point volontiers la gêne d'un pareil empêcheur de... danser en rond.

Comme Béroalde et comme Taboureau, le con-

(1) Cinquième discours, t. II, p. 178.

teur a soin d'indiquer que c'est là une mode nouvelle. Vingt-cinq ou trente ans auparavant on n'en portait pas encore. Témoin cette anecdote, où nous voyons une dame et des plus hautes, — Catherine de Médicis, suivant toutes vraisemblances — se livrer, sur le séant de ses filles d'honneur à des privautés que l'éducation anglaise reste à peu près seule à admettre aujourd'hui :

« Aucunes fois sans les despouiller, les faisoit trousser en robe, car pour lors elles ne portoyent point de calsons, et les claquetoit et fouettoit sur les fesses, selon le sujet qu'elles lui donnoient, ou pour les faire rire, ou pour plorer (1). »

Ces dames n'avaient point attendu, d'ailleurs, que Colombine eût prêché, dans *le Gil Blas*, l'Evangile des dessous, pour supprimer le pantalon, l'été, pour plus de fraîcheur. Combien avoueront, aujourd'hui, en faire autant, et Brantôme d'exulter à la vision de nymphes demi-nues, accordant plus de prix aux somptuosités du corps de la femme qu'à celles de la lingerie :

« Mais le meilleur fut que la dame, parce que c'estoit en esté et faisoit grand chaud, s'estoit mise en appareil un peu plus lubrique que les autres fois, car elle n'avoit que sa chemise bien

(1) Deuxième discours, t. II, p. 55.

blanche et un manteau de satin blanc dessus et les caleçons à part (1). »

Ou encore, l'été était très chaud, paraît-il :

« Ce n'est pas par contraire par son contraire se guarir, ains semblable par son semblable, bien que tous les jours elle se baignast et plongeast dans la plus claire et fraische fontaine de tout un païs, cela ny sert, ny quelques légers habillemens qu'elle puisse porter, pour s'en donner fraicheur, et qu'elle les retrousse tant qu'elle voudra, jusques à laisser les callessons, ou mettre le vertugadin dessus eux, sans les mettre sur le cottillon, comme plusieurs le font. »

Passage peu clair, comme le fait très judicieusement remarquer M. Henri Bouchot — qui ne fait remonter qu'à 1577, ou environ, la mode des caleçons.

L'on pourrait en effet comprendre que la dame met le vertugadin sur le caleçon sans *le* mettre sur le cotillon; mais, alors, il faudrait lire *le* et non *les* (2) ?

Mais la première solution est pour l'intéressée de supprimer ses caleçons, « comme plusieurs le font », ajoute Brantôme.

Dames et demoiselles avaient, au surplus, une

(1) Sixième discours, t. III, p. 57.

(2) Premier discours, t. I, p. 215.

singulière façon de se vêtir à la légère, durant la canicule. Bois sacré ou bois d'amour, le déshabillé de Mlle de Sainte-Beuve (1), entre autres, eût paru charmant. Dans une église, il avait, à bon droit, lieu d'étonner.

« *Les Mémoires sur l'Histoire de France*, t. I, p. 272, disent qu'elle se laissa mener par le bras à travers l'église de Saint-Jean-en-Grève seulement couverte d'une fine toile et d'un point coupé à la gorge pour être muguetée et attouchée, au grand scandale de plusieurs qui assistaient de bonne foy aux processions; les *Notes sur la Satire Ménippée* disent la même chose (2). »

Revenant au pantalon, était-ce là, dira-t-on, le pantalon féminin ou ces hauts-de-chausses bâtarde, dont parle Racinet, sortes de culottes cyclistes, avant la bicyclette?

Parfaitement, c'était bien là le pantalon féminin, avec son charme incertain et un peu pervers. Relisez l'anecdote de nos pauvres en cuisses, par-dessus le mensonge des coussins, vous leur verrez porter de véritables pantalons, de toile volante et blanche.

(1) Fille, suivant les apparences, d'André de Hacqueville, premier Président du Grand Conseil.

(2) *Remarques sur l'Inventaire des Livres trouvés en la Bibliothèque de Maître Guillaume*, jointes à l'édition des *Aventures du baron Fœneste*. Bruxelles, 1729, p. 537.

Pantalons de femmes également, encore que d'un luxe plutôt douteux, quoique royal, ceux-ci qu'avait accoutumé de porter Catherine de Médicis :

« Et par ainsi, sur cette curiosité qu'elle avoit d'entretenir sa jambe ainsi belle, faut penser que ce n'estoit pour la cacher sous sa juppe, ny son cotillon ou sa robbe, mais pour en faire parade quelques fois avec de beaux callesons de toille d'or et d'argent, ou d'autre estoffe, tres-proprement et mignonnement faits, qu'elle portoit d'ordinaire : car l'on ne se plaist point tant en soy que l'on en vueille faire part à d'autres de la veue et du reste (1). »

Pantalons de femmes aussi ceux de l'infortunée Marie Stuart, que ce soient : « sept aulnes de Ollande pour faire six paires de callesons pour la royne; » qu'énumérait, en 1563, l'inventaire d'Edimbourg; ou celui qu'elle portait le jour de son exécution sous sa « vasquine de tafetas velouté » et au-dessus de ses « bas de soye bleue », retenus par des « jarretières de soie » : « caleçons de futaine blanche (2) », que consentirait à peine

(1) Troisième Discours, t. II, pp. 77-78.

(2) Détails fournis par le *De rebus gestis Serenissimæ principis Mariæ Scotorum reginæ, Franciæ dotariæ*, Londini, 1725, et reproduits par PEIGNOT : *Choix de testaments anciens et modernes*. Paris, 1829, t. I, p. 252.

aujourd'hui à porter une femme de chambre, et avec lesquels nous sommes loin des toiles d'or et d'argent de la Florentine.

En Italie, au contraire, d'où comme les vertugades il semblait originaire, c'est de la chausse des hommes que se rapproche le plus souvent le caleçon.

Les « onze pantalons de coton (1) » que relève M. E. Rodocanachi, dans l'inventaire de la célèbre courtisane romaine, Tullia d'Aragona (23 avril 1556), sont l'exception. En général, les courtisanes — et ce fut longtemps le monopole de la profession — se plaisaient à revêtir des chausses masculines, bouffantes et tailladées à souhait.

Pietro Aretino, ce divin Aretin (2), si peu connu et si mal jugé en France, sur la foi des déplorables reproductions des planches de Marc Antoine, — et cela ne suffisant pas, il a fallu que M. le vicomte de Bornier lui donnât un fils, dont

(1) *Courtisanes et bouffons*. Etude de mœurs romaines. Paris, E. Flammarion, 1894, p. 182.

(2) Consulter sur *L'Aretin* la remarquable introduction de M. ALCIDE BONNEAU, en tête des *Ragionamenti* (Paris, Liseux, 1882), et reproduite dans *Curiosa* (Paris, Liseux, 1887), pp. 391-399.

Quant aux estampes des Carrache, reproduites par Marc Antoine, se reporter, au sujet des mauvais reports qui en sont

l'intéressante thèse de M. Pierre Gauthiez (1) compense à peine la venue, — Pietro Aretino, dis-je, sera notre introducteur, pourtant qu'une bourse bien garnie puisse paraître amplement suffisante auprès de ces belles et rouées personnes, qui venaient faire antichambre dans son palais.

L'on ne saurait élire meilleur guide. Après les *Dames galantes*, les *Ragionamenti*.

Tout d'abord, dans *l'Education de la Pippa*, ce conseil de la Nanna à sa fille :

« Renonce d'abord à ta fierté, renonces-y, te dis-je, parce que si tu ne changes pas de façons, Pippa, si tu n'en changes point, tu n'auras jamais de braves au derrière » (*non havrai mai brache al culo*) (2).

Par cette menace maternelle, on voit si le caleçon devait tenir à cœur aux jeunes personnes qui se destinaient à la Carrière.

L'Arétin sait bien, expert qu'il est en la ma-

vendus sous le manteau, et auxquels Pietro Aretino doit le plus clair de sa mauvaise réputation, soit à la *Bibliographie Gay*, soit à l'ouvrage de M. FERNAND DRUJON : *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins, poursuivis, supprimés ou condamnés depuis le 21 octobre 1814 jusqu'au 31 juillet 1877* (Paris, Edouard Rouveyre, 1879, pp. 32-33).

(1) PIERRE GAUTHIEZ : *L'Arétin* (1492-1556. Paris, Hachette, 1895).

(2) Paris *Isidore Liseux*, 1882, p. 4.

tière, l'importance que peut prendre, auprès des Vieux Messieurs, — ils datent de Suzanne; même d'avant, — un coin de pantalon, aperçu à propos, sous une jupe que le hasard semble soulever; et, dans *la Ruffianerie*, une honnête matrule de faire sien cet artifice, pour venir à bout des hésitations d'un gentillâtre imbécile :

« En ramassant le gant elle releva le bord de sa robe et laissa voir assez de ses jambes pour que le faucon désencapuchonné aperçût ses caleçons bleus (*la calça turchina*) et ses mules de velours noir, élégances qui le firent haleter de luxure (1). »

Philosophe moqueur, Montaigne de faire allusion à la magnificence de ces chausses, quand il raille ces voyageurs qui savent :

« Rapporter seulement à la mode de nostre noblesse française combien de pas à la *Santa Rotonda*, ou la richesse des callessons de la signora Livia (2). »

Moins élégants et se rapprochant davantage de ceux de Tullia d'Aragona et même de l'horrible flanelle germanique étaient ceux que Corona —

(1) Paris, *Isidore Liseux*, 1882, p. 18.

(2) *Essais de Michel de Montaigne*. Edit. J.-V. Le Clerc. Paris, 1826, t. I, p. 240.

dont le recueil existe manuscrit dans plusieurs bibliothèques d'Italie, sans qu'aucun éditeur ait jusqu'ici osé le publier — fait porter aux héroïnes d'une de ses nouvelles, que M. le professeur Nardi a bien voulu résumer à notre intention (1).

C'est en laine qu'on les portait au *Monastère de l'Archange*, à Barano, et il s'y passait de jolies choses, je vous prie de le croire.

Pour excuser les débordements de ces saintes filles, Corona d'ajouter « que les caleçons de laine qu'elles portaient excitaient outre mesure leurs esprits vitaux et leurs muqueuses ».

L'explication est spécieuse et n'est pas sans rappeler une des mille anecdotes que contient si finement le bon père Ricord, et qui mettait en scène un brave curé de campagne et Madame sa Soutane.

Faut-il voir, dans ces effets des caleçons de laine, une des raisons qui, de notre temps, ont fait interdire l'usage du pantalon aux religieuses, dans la plupart des ordres ? Ou bien plutôt, cette prohibition ne repose-t-elle point sur un cas de conscience, à savoir : si une femme pèche mortellement ou véniellement, en em-

(1) *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 mars 1892.

pruntant à l'autre sexe son costume en tout ou en partie.

Les casuistes discutent et distinguent (1).

Un monastère conduit à un autre et les pantalons de laine des religieuses de l'Archange aux chausses généralement beaucoup plus riches des courtisanes. Vecellio et Racinet les décrivent abondamment.

Dans certains couvents, plus hospitaliers que clos, si ce n'est de volets, l'auteur des *Costumes anciens et modernes*, après avoir sommairement décrit le costume des pensionnaires, leur fait porter un pantalon, accessoire qui peut paraître, à vrai dire, plutôt inutile dans les derniers salons où l'on passe :

« Elles portent des bracelets d'or, des globules d'argent au cou, et même des espèces de culotte comme les hommes, avec des bas de soie ou de drap brodés. »

(*Usano manili d'oro, tondini di argento al collo, et anco alcune braghese come gl'humini, con calzette di seta o di panno ricamate*) (2).

(1) *Encyclopédie Migne. Dictionnaire des cas de conscience.* Paris, 1847, t. I, pp. 1005 et 1008.

(2) *Habiti antichi et moderni di tutto il mondo* di CESARE VECELLIO. Paris, 1860, t. I, p. 120.

S'élevant à une classe supérieure, Racinet donne de plus amples détails :

« Notre exemple n° 7 montre, ainsi que le dit Vecellio, que les courtisanes vénitiennes étaient vêtues en dessous à la masculine. Les culottes marinesques, provençales, guéguésques, bra-guesques, comme les appelle Blaise de Vigenère, les chausses prolongées jusqu'aux genoux étaient à leur usage. Il n'est pas probable, quoique leur corsage fût taillé en pourpoint, que, pour se montrer dans l'intérieur, elles se contentassent d'enlever leur jupe. Le buste démesurément allongé eût été trop disgracieux lorsque l'on quittait les patins, et comme le panseron avait deux épaisseurs de bourre, l'une fixée au pourpoint même, l'autre dans le gilet de dessous (M. Quicherat, *Histoire du costume en France*), il est bien plus vraisemblable de supposer que ces femmes affublées de la culotte ne conservaient que le gilet qui se trouvait sous ce pourpoint masculin. On voit ici que la culotte large avait des poches intérieures latérales ; la ceinture en était rembourrée ; c'était un vêtement coquet, brodé, tailladé. La mode d'appareiller la couleur des bas à celle des chausses était alors remplacée par l'usage contraire, les chausses étaient d'une couleur, les bas d'une autre. Ces bas aux coins

brodés étaient de soie, faits à l'aiguille, ou de drap... » (Racinet) (1).

Ces aimables filles poussaient si loin l'élégance et la richesse de leurs pantalons, que, plus d'une fois, les provéditeurs (*proveditori alle pompe*) furent contraints d'intervenir par des amendes pour tâcher de réduire leur luxe sur ce point (2).

Dès le milieu du quinzième siècle, des mesures étaient prises non seulement contre les femmes, qui, non contentes de porter des culottes, sortaient en ville ainsi accoutrées, mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, contre les hommes qui se montraient habillés en femmes.

Le curieux recueil de M. Brunet, *les Courtisanes et la Police des mœurs à Venise*, fournit sur ce point trois textes caractéristiques.

L'un est de 1443 et vise les hommes... pour ne point dire « les tantes ».

« *Et a simel condicion sotozaxa ogni homo trovato in habito femineo, over altro habito desconveniente perdando el vestimento e livre cento per cadaun e star mexi 6 in prexon, etc.* (3). »

(1) *Le Costume historique*, t. IV, Italie, seizième siècle.

(2) ARMAND BASCHET, *les Archives de la Sérénissime République de Venise*. Paris, 1857, p. 32.

(3) *Les Courtisanes et la Police des mœurs à Venise*. Documents officiels empruntés aux archives de la République, accompagnés de quelques observations. 1886, p. 7.

Les deux autres, le premier de 1578, le second en latin de 1480, ont trait aux courtisanes :

« *E crescinta a questi nostri tempi talmente la gran dishonesta et stazatezza delle corteziane et meretrice de Venetia che per prender et illaguear e gioveni conducendosi a sui apete, oltra diversi oltri modi hanno trovato questo novo et non più usato di vertisi con habiti de homo... che sia proibito alle meretrici el cortigiane sopradette l'andar per la citta vagando in barca vestite da homo, etc.* (1). »

Le dernier, quoique antérieur en date (1480), a l'avantage de donner à cette prohibition une raison de haute moralité, empruntée à la Bible même, puisque Sodome se trouve visée.

« *Habitus capitis quem mulieres Venetiarum gerere a modico tempore citra ceperunt non posset esse inhonestior, et hominibus qui illas videant, et deo omnipotenti quem per talem habitum sexum dissimulant suum et sub specie virorum viris placere contendunt quod est species quedam sodomie, etc.* (2). »

Il en était de même à Rome, et M. E. Rodocanachi donne d'amusants détails sur cette manie des courtisanes de sortir vêtues à la masculine :

(1) *Les Courtisanes et la Police des mœurs à Venise*, p. 7.

(2) *Les Courtisanes et la Police des mœurs à Venise*, p. 7.

« Cependant, chose bizarre, le costume qu'elles affectionnaient le plus était le costume masculin. Non seulement elles sortaient dans la rue, mais elles allaient à la messe en habits d'homme ! L'ambassadeur mantouan, tout en admirant leur air réservé, s'en étonne un peu, ce qui prouve que cette mode était particulière à Rome. Quel pouvait être le but des courtisanes en se travestissant de la sorte ? Était-ce pour jouir plus complètement d'une liberté qu'on leur marchandait alors si peu pourtant ? Était-ce par pur caprice ? Je n'oserais émettre l'avis que c'était afin de se soustraire dans la rue aux obsessions et de dépister les galants. Le mot de l'énigme se trouve peut-être dans la déposition d'une servante qui décrit ainsi le costume que portait sa maîtresse lors d'une équipée : « Elle avait, dit-elle, des pantalons et une casaque bleu turquin, relevés d'or et d'argent ; des bas de soie verte, un manteau de drap madré et une toque ornée de plumes. » Le costume ne devait pas laisser que d'être seyant ; et l'on conçoit que les courtisanes y tinsent fort.

Le conseil communal rendit bien une ordonnance *contra mulieres inhonestas ne se vestiant habitu virili*, destinée à mettre un terme à cet abus, mais l'amende était alors minime, quel-

ques écus, et à ce prix les courtisanes pouvaient se payer de nombreuses infractions, ce qu'elles ne manquèrent de faire, comme bien on pense. Aussi augmenta-t-on plus tard la pénalité, qui fut successivement portée à quinze, puis à vingt et même à cent écus ! Preuve que la prédilection de ces dames pour le costume masculin était difficile à déraciner. » (E. Rodocanachi) (1).

En souvenir de quoi, sans doute, l'on put voir, il est quelques années, par les après-midi d'automne, les dévoués agents de M. Lépine faire la chasse aux petites femmes qui déambulaient en culotte, au Luxembourg, à l'heure de la musique, ou allaient, se déhanchant et faisant saillir leurs grâces postérieures, entre les tables des terrasses, sans avoir même l'excuse d'une bécane tenue en main ou appuyée contre le trottoir.

(1) *Courtisanes et Bouffons*, pp. 32-33.



DIX-SEPTIÈME
ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

Ah ! ah ! quel charmant paysage !

(Miss Helyett.)

de Florence, à laquelle elle était restée fidèle.

Après l'assassinat de son mari, le maréchal d'Ancre (24 avril 1617), et avant que l'aventurière fût conduite à la Bastille, où elle devait être exécutée pour sortilèges, le sieur Du Hallier, capitaine des gardes, fut chargé de perquisitionner dans son hôtel et de saisir ses bijoux.

La *Relation exacte de ce qui s'est passé à la mort du maréchal d'Ancre* nous fait voir jusqu'où l'exécuteur des basses œuvres du jeune Louis XIII et d'Albert de Luynes poussa ses investigations sur la personne de la veuve du favori.

De nos jours, à défaut des rayons X, on eût au moins, en la circonstance, recouru au ministère d'une matrone.

« Et enquis si elle n'avoit point de bijoux sur elle, elle haussa sa cotte et monstra jusques près des tétins. Elle avoit un calson de frise rouge de Florence; on lui dit en riant qu'il falloit donc mettre les mains au calson. Elle respondit qu'en autre temps elle ne l'eusse pas souffert, mais lors tout estoit permis; et Du Hallier tasta un peu sur le calson (1). »

sannes de Villebaron qui, au seizième siècle, portaient des pantalons ! Et l'interprétation de ce texte ne saurait être discutée. Le voisinage de la « garde robe avec son devant » indique pleinement qu'il s'agit bien d'un vêtement de dessous.

(1) *Collection Michaud*, t. XIX, p. 470.

De même l'inventaire, conservé aux Archives de Loir-et-Cher (1), des biens et hardes laissés par Léonor Pégorier, femme de Louis du Buisson, écuyer, seigneur de Clénor, décédée en sa maison seigneuriale de Clénor, le 14 mai 1615, mentionne bien « une paire de cannesons de fustine à usage de femme estimez quatre sols ». La populaire et royale futaine de Marie Stuart, dont, à juger par la pauvreté de son trousseau à cet égard, la pauvre dame ne devait faire usage que par les grands froids !

Mais, ce sont là des exceptions. Qui sait si Marie de Médicis avait conservé cette mode de sa jeunesse ? Et il est à regretter pour Mlle de La Fayette (2) qu'elle n'en eût pas le jour de l'accident que l'on sait. Les traces de sa défaillance eussent été moins visibles et n'eussent point, après d'autres rires, déchaîné contre elle la jalousie de ses rivales (3).

(1) *B. Bailliage de Blois*, jeudi 14 mai 1615, inventaire du Buisson.

(2) LOUISE MOTIER DE LA FAYETTE, l'un des *firts* de Louis XIII, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, puis entrée en religion sous le nom de sœur Angélique.

(3) *Mémoires de M. de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV, contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*. Genève, 1755, pp. 95-97.

Consulter également, au sujet de cette aventure et des méchants vers empruntés au *Recueil de Maurepas*, auxquels

Non seulement au dix-septième siècle, mais même au dix-huitième — et cependant les paniers eussent rendu le pantalon nécessaire ! — les femmes en ignorèrent totalement ou presque l'usage.

Aussi, les chutes sensationnelles de se succéder et la malignité du temps de les célébrer en prose et en vers.

Il ne faut jamais négliger de citer un poète, lorsqu'on l'a sous la main, et cela devient une bonne fortune lorsque ce poète a nom Voiture.

A la suite d'un accident de carrosse qui fit montrer à l'une de nos précieuses, Mlle Paulet, si je ne m'abuse, plus qu'on a accoutumé de faire voir, aujourd'hui, même à son apothicaire, voici la gentillesse, qu'en forme de stances, lui adressa le poète.

Malgré certaines mines et quelques périphrases restées légendaires, l'on va voir que la pruderie n'étouffait pas à l'Hôtel de Rambouillet. Il est un mot, même, que, bien avant Richépin, la langue des dieux ne rougissait pas d'employer, alors qu'il ne s'agissait ni de lampes, ni de sacs, mais d'une pauvre fille, qui, à défaut de pantalon, avait, en tombant, montré le sien.

elle donna lieu, *le Palais Mazarin*, du comte DE LABORDE. Paris, 1847. Appendice.

STANCES

Sur une dame dont sa jupe fut retroussée en versant dans un carrosse à la campagne (1).

Philis, je suis dessous vos loix,
 Et sans remede à cette fois,
 Mon ame est vostre prisonnière;
 Mais sans justice et sans raison,
 Vous m'avez pris par le derrière,
 N'est-ce pas une trahison ?
 Je m'estois gardé de vos yeux,
 Et ce visage gracieux
 Qui peut faire pastir le nostre,
 Contre moy n'ayant point d'appas,
 Vous m'en avez fait voir un autre,
 Dequoy je ne me gardois pas.
 D'abord il se fit mon vainqueur,
 Ses attraits percerent mon cœur,
 Ma liberté se vit ravie,
 Et le méchant, en cet estat,
 S'estoit caché toute sa vie
 Pour faire cet assassinat.
 Il est vray que je fus surpris,
 Le feu passa dans mes esprits,
 Et mon cœur autrefois superbe,
 Humble se rendit à l'Amour,
 Quand il vit vostre cu sur l'herbe,
 Faire honte aux rayons du jour.

(1) Je respecte scrupuleusement ici le texte et l'orthographe de l'édition de 1693, sans me permettre de corriger le dernier vers, qui compte — coquille, sans doute — un bon pied de trop.

Le Soleil confus dans les Cieux,
En les voyant si radieux
Pensa retourner en arriere,
Son feu ne servant plus de rien.
Mais ayant veu vostre derriere,
Il n'osa pas montrer le sien.
En découvrant tant de beautez,
Les Sylvains furent enchantez,
Et Zéphire voyant encore
D'autres appas que vous avez,
Mesme en la presence de Flore,
Vous baisa ce que vous sçavez.
La Rose, la reine des Fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs;
De crainte, l'œillet devint blesme,
Et Narcisse alors convaincu,
Oublia l'amour de soy-mesme
Pour se mirer en vostre cu.
Aussi rien n'est si précieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,
Vostre teint qui jamais ne change
Et le reste de vos appas,
Ne méritent point de louange
Qu'alors qu'il ne se montre pas.
On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux,
Car il est farouche à merveilles,
Il est dur comme un diamant,
Il est sans yeux et sans oreilles
Et ne parle que rarement.
Mais je l'aime, et veux que mes vers,
Par tous les coins de l'Univers,

En fassent vivre la mémoire,
 Et ne veux penser désormais
 Qu'à chanter dignement la gloire
 Du plus beau cu qui fut jamais.
 Philis, cachez bien ces appas,
 Les mortels ne dureroient pas,
 Si ces beautez estoient sans voiles.
 Les Dieux qui règnent dessus nous,
 Assis là-haut sur les Estoilles,
 Ont un moins beau visage que vous (1).

« La chute en est jolie, amoureuse, admirable ! » Mais, par ce temps de honteuse pudibonderie, que dirait M. Béranger, s'il plaisait à quelque poète de la Butte de célébrer ainsi les culbutes, au Moulin de la Galette, d'une petite dépourvue de pantalon ?

C'est pourtant le cas de toutes à cette époque. En pleine cour du Grand Roi, tout juste si les dames prennent la précaution de se munir d'un caleçon pour monter à cheval. Souvent même, elles négligent ce soin.

En cas de chute, l'on n'en riait que davantage. Rien de tel pour égayer une chasse. Si Louis XIV avait le Soleil pour emblème, il ne haïssait point la lune, et cette mauvaise langue de Bussy-Rabutin, de nous dire la gaité du roi et de sa maîtresse

(1) *Les Œuvres de Monsieur DE VOITURE*. Paris, Veuve F. Mauger, 1693, t. II, pp. 32-34.

Mlle de Fontanges, qui, durement enceinte, comme eût dit Froissard, avait suivi la chasse en carrosse, au souvenir des horizons potelés entrevus le tantôt.

« La chasse finie, le Roi descendit de cheval, prit place auprès d'elle (Mlle de Fontanges) et la conduisit dans son appartement. Elle étoit pour lors dans l'humeur la plus gaie du monde ; et elle dit mille plaisanteries à son amant sur le divertissement qu'une de la troupe avoit donné en tombant de son cheval. Le Roi rioit de tout son cœur, particulièrement quand elle dit devant plusieurs personnes que cette chute devoit être d'autant plus sensible à cette chasseresse, que les dames ne s'étoient pas pourvues de caleçons contre l'ordinaire. Cela donna occasion à Mlle de B..., fille d'honneur de Madame, de dire qu'elle mourroit, s'il lui étoit arrivé un pareil accident (1)... »

Allons donc ! Mlle Churchill, à qui il arriva, n'en mourut pas, au contraire ! Pas plus à la cour d'Angleterre qu'à celle de France, le pantalon ne sévissait alors sous les jupes, et ce fut sur une chute analogue que la douce enfant dut, dirai-je, d'asseoir définitivement son crédit. Quel meilleur

(1) *Histoire amoureuse des Gaules, le Passe-tems royal ou les Amours de Mlle de Fontanges*, t. III, 1754, pp. 208-290.

fondement choisir ? Car si la figure était d'un laideron, la croupe était, paraît-il, d'une déesse :

« Mlle Churchill chancela, fit quelques cris et tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide ; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières : car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion ; et ceux qui s'empresèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de Mlle Churchill. Depuis cet accident, on s'aperçut que les soins et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter, et l'on s'aperçut, sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses désirs ni fait languir son impatience (1). »

Quelquefois même, comme dans les contes de fées, l'aventure se terminait par un bel et bon mariage. L'honnête docteur Louys Guyon, Dolois, sieur de la Nauche, la conte à titre d'enseignement :

(1) *Mémoires du chevalier de Grammont*, par ANTOINE HAMILTON. Paris, Jouaust, 1876, p. 293.

« Une damoiselle d'assés médiocre maison en biens, âgée de dix-huict ans ou environ, servante d'une grande dame de Lymosin, estant en la compagnie de sa maistresse, voyageant en autre pays, voulant franchir un fossé, tomba de dessus son cheval par terre, ses cotillon, robbe, chemise se trouvèrent renversez sur son corps, qui fut cause que les assistans en bonne partie de la compagnie virent toutes les parties secrettes de cette demoiselle, ventre, cuisses et fesses. Et si estan treuvé un jeune homme noble et riche, il descendit de son cheval et la contempla quelque peu de temps, après il la recouvrit, releva, baisa, et remonta à cheval, et à cause des belles et blanches parties qu'il avoit recogneu en elle, il en devint amoureux et pour récompense de son service et amitié qu'il lui portoit la pria de lui prester tout et si peu qu'il luy plairoit. Mais la fille fit la sourde. Ce que voyant, ses désirs et concupiscence s'accrourent et il luy dit qu'il l'espouserait ; mais elle sage ne lui accorda que solennellement il ne l'eust espousée ; ce qu'il fit, ce que tout le monde trouva estrange, d'autant que les maisons et qualitez n'estoient réciproques. Et combien qu'elle aye desja plus de quarante ans elle se scait tenir si propre en toutes les parties de son corps, et principalement les parties qui premièrement

incitèrent son mari à la rechercher, qu'il l'ayme autant que jamais (1). »

Cette « histoire morale » servira-t-elle d'exemple aux jeunes filles à la recherche d'un époux et les fera-t-elle réfléchir, les matins de parties de campagne, sur ce qu'il y a lieu de faire, au moment de passer leur inexpressible... ou de passer outre ?

Au surplus, le dix-septième et le dix-huitième siècles foisonnent, comme par un fait exprès, de chutes révélatrices. Et toutes, marquises, comédiennes ou bourgeoises, ignorant la gêne de l'empantonnement : chroniqueurs et rimailleurs de s'en donner à cœur-joie.

A peine si quelques vieilles dames s'obstinent à cette mode d'un autre temps. A en juger par leur correspondance scatologique, la duchesse d'Orléans et son amie l'Électrice de Hanovre seraient du nombre :

« Vous étiez de bien mauvaise humeur quand vous avez tant déclamé contre le c... ; je n'en saurais donner la raison, sinon qu'assurément votre aiguillette s'étant nouée à deux nœuds vous avez c... dans vos chausses (2). »

(1) *Cours de médecine en françois, contenant le Miroir de Beauté et santé corporelle*, Lyon, 1664, t. II, p. 238.

(2) *Correspondance de Madame la duchesse d'Orléans, née princesse Palatine, mère du Régent*. Trad. G. Brunet, t. II, pp. 388-389.

Ah ! ah ! et fermées encore !

A part cela, absence absolue de pantalons. Et que de fois, cependant, ils seraient nécessaires, ne serait-ce que pour affronter la boue de la foire Saint-Germain ?

Que de gens de toutes façons,
Hommes, femmes, filles, garçons
Et que les culs à traves cottes
Amasseront icy de crottes,
S'ils ne portent des calleçons (1).

L'Olympe même n'y échappe pas. Les ébats aquatiques de Diane et de ses compagnes ignorent ces pudiques raffinements :

Dedans cette eau froide et gelée
Diane et toute sa tolée,
Quand elles avoient le cu chaut,
Pour avoir fait main soubresaut,
Sans calleçons et sans chemises
Venoient faire mille sottises (2).

Voilà pour le dix-septième siècle. Quant au dix-huitième :

« Il y eut plus étrange que cela : c'est que porter un caleçon (précaution dont usaient quelques personnes en très petit nombre) fut considéré comme

(1) *Les Œuvres de Monsieur Scarron*. Amsterdam, 1717. t. I, p. 205.

(2) *L'Ovide bouffon ou les Métamorphoses travesties en vers burlesques*. Paris, 1662, p. 286.

un signe de mœurs équivoques.» (Quicherat) (1).

Temps heureux, temps de l'escarpolette et de ses hasards, des parties à âne — un Montmorency avant la lettre — et de leur imprévu, des embarquements pour Cythère et pour ailleurs, qu'a joliment évoqué Colombine en deux chroniques du *Gil Blas*.

Et les chutes continuent, les jupons relevés recouvrant les têtes poudrées à frimas, dévoilant en des apparitions soudaines de roseurs secrètes, en des retroussis de blancheurs et de zinzolins, un véritable moutonnement de croupes. Fêtes galantes, égayant les recueils de vers ou de prose de leurs gaîtés ou de leurs scandales.

Jean-Jacques lui-même n'échappe pas à la contagion : c'est le « derrière de Mlle Lambercier, qui, par une malheureuse culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le roi de Sardaigne à son passage. »

Si celui-ci avait contre le pantalon les préjugés de Victor-Emmanuel, il dut être satisfait; quant à Jean-Jacques, c'est de la pitié qu'il montre, plutôt que de l'ironie :

(1) *Histoire du Costume en France* (seconde partie du règne de Louis XV), p. 567.

« J'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmait pour une personne que j'aimais comme une mère et peut-être plus (1). »

Réserve à laquelle nous a peu habitués le philosophe et que ne partage point le comte de Caylus, ce bizarre grand seigneur, à la fois archéologue distingué, romancier fécond, rieur intarissable et rimeur impénitent. Son *Porte-feuille* fourmille sur ce sujet un peu scabreux de pièces d'une aimable légèreté.

Sophie Arnould, l'illustre, une des amies de la bande joyeuse dont il était comme le chef, ayant fait à la campagne, en sa présence, une de ces chutes d'âne, dont il était à l'affût; par trois fois, il célèbre cet accident du champagne mousseux de ses rimes. L'une des pièces, même, est datée du jour du mariage de la cantatrice :

A MADEMOISELLE ***

Les vers expliquent ce qui y avait donné lieu.

Quand d'une effrayante manière,
Un jour la tête la première,
Votre honnête homme de papa
Tout au milieu des fossés se baigna,

(1) J.-J. ROUSSEAU, *les Confessions*. Paris, Aubrée, 1829, t. I, p. 36.

On dit que quelqu'un demandât
 Ce qui pourroit moins vous déplaire
 Que sa chute il recommençât
 Ou qu'un âne encor vous fît faire
 Ce saut qui tant nous amusa.
 Votre réponse alors fut modeste et fière ;
 Je consens à montrer, Monsieur, ce qu'on voudra,
 S'il plaît à Dieu, la chose arrivera ;
 Et votre choix nous montrera
 Et bon cœur et joli derrière (1).

Maintenant, à l'épithalame :

A la même, le jour de son mariage.

Où, sans doute, un joli visage
 Même entre amis est bien venu,
 On s'en aime un peu davantage
 Un baiser en est mieux reçu.
 Un jour, un âne trop sauvage
 Vous dévoila comme on a su.
 Lors l'amitié prudente et sage
 Regretta tant de bien perdu.
 De ce jour, votre mariage
 Dans notre esprit fut résolu.
 Aujourd'hui, l'amour fait usage
 De tout ce bien que l'on a vu (2).

Pour galant que ce soit, Sophie Arnould ne fut point seule à révéler de semblables trésors —

(1) *Le Portefeuille de Monsieur le comte de Caylus*. Paris, 1880, pp. 15-16.

(2) *Le Portefeuille de Monsieur le comte de Caylus*, p. 17.

ils se ressemblent tous ! avancerait un mysogine — et à fouetter *a posteriori* la verve du comte.

Ce furent deux sœurs qui montrèrent les leurs, l'une en descendant d'une échelle, l'autre à la suite de l'inévitable chute d'âne. C'est là un véritable cours d'astronomie pratique, l'astronomie mise en vers, sur l'air de *Gabrielle de Vergy*.

*Chanson sur deux sœurs qui ont montré
ce que l'on va voir.*

I

De deux gentes sœurs, la cadette
Monta fort bien au pigeonier;
Décemment la chose fut faite,
On dit qu'on ne saurait le nier.
Mais en descendant cette belle,
A tous si bien nous le montra,
Qu'on dit : Il faut tirer l'échelle
Après avoir vu ce cul-là.

II

On n'eut que ce cul dans la tête
Pendant plus de deux ou trois ans,
On le chante, chacun le fête,
Chacun lui fait des vers galans.
Pourtant, à ce succès unique,
Un obstacle se rencontra,
Et ce fut par une bourrique
Qui, son frère aîné, nous montra.

III

Chacun des deux a son mérite,
 Par la forme l'un excellait,
 Et quant à l'autre l'on le cite
 Pour être blanc comme du lait.
 Dans cette cause d'importance
 Bien juger est notre devoir.
 Veut-on entendre ma sentence ?
 Que c'est une affaire à revoir.

IV

Avec les chutes si plaisantes
 Du joli couple que voici,
 Elles n'en sont que plus décentes
 Et nous devons conclure ici :
 Que malgré la tant douce amorce
 De nous montrer si joli cu,
 Chacune d'entre elles nous force
 A n'admirer que sa vertu.

Voilà des vers qui, comme moralité, n'ont rien à envier à ceux de M. Eugène Manuel, ancien inspecteur général de l'Université. Éloignons ce souvenir falot, par une amusante dispute entre fille et mère. Le sujet ne change pas.

A une femme qui avait fait une chute d'âne.

Air : *Tu croyais en aimant Colette.*

I

Une aventure aussi fameuse
 Doit enfanter plus d'un couplet,

Leur chute sera moins heureuse
Que la vôtre qui tant nous plaît.

II

Lorsqu'on vit cette culebutte,
Chacun au ciel levant les mains
S'écrioit : Grands Dieux ! Quelle chute !
Grands Dieux ! quelle chute de reins !

III

Entre les fleurs j'aimais la rose,
Ma foi, depuis ce que j'ai vu,
Voyez, quelle métamorphose !
Je ne veux qu'être gratte-cu.

IV

Ce cul, de beauté peu commune,
Sembloit la Lune dans son plein ;
On a fait un trou dans la Lune,
Disoit quelqu'un à son voisin.

V

On entendoit dire à la mère
Complimentez-moi, me voilà,
Ne dois-je pas être assez fière
Quand c'est moi qui fis ce cul-là ?

VI

La fille, sans reconnaissance,
Lui dit : Maman chacun son tour,
De vous, s'il reçut la naissance,
Aujourd'hui je l'ai mis au jour.

VII

Avec intention maligne
Ce tour était par Belzébuth,
D'une manière toute indigne,
Dressé contre notre salut.

VIII

Depuis je me mets en prières
Contre ce diable trop rusé;
Mais se sauver par les derrières
Avec vous semble malaisé.

IX

Où, l'on feroit bien une estampe
De ce malheur, si vous vouliez,
Ce seroit un beau cul-de-lampe
Que celui que vous montriez (1).

Ces débordements de lyrisme, et d'un lyrisme très particulier, permettent de juger avec quelle indignation Caylus devait accueillir la requête de dames qui, n'ayant pas de pantalon, comme toutes leurs contemporaines, et connaissant le danger d'une chute en sa présence, s'avisèrent de lui demander des caleçons, avant que de consentir à monter à âne.

Voici la réponse qu'il leur fit. Ce après quoi, nous prendrons congé du comte.

(1) *Le Portefeuille de M. le comte de Caylus*, pp. 38-40.

A MESDAMES ***

*qui demandaient des caleçons pour monter
à âne.*

Quand sur un âne autrefois on montoit
En arrivoit ce qui pouvoit,
Il étoit des chutes heureuses
Chacun alors en profitoit,
Et telle de nos promeneuses
Sait fort bien ce qu'il en coûtoit.
Dites-moi de quoi l'on s'avise,
Quelle mauvaise invention
D'augmenter de précautions.
Et n'est-ce pas une trahison,
En cavalcade ainsi qu'au rendez-vous,
De se cuirasser en dessous ?
Est-il juste de bonne foi
Qu'à moi-même on s'adresse ?
Et quelle maladresse
De vous fournir des armes contre moi ?
Du moins faut-il bien que je sache
Ce dont il est question,
Et j'y mets la condition
De me montrer ce qu'on veut que je cache (1).

Petit polisson, va !

Ces vers ne sont pas les meilleurs, certes, de Caylus. Ils méritaient cependant d'être cités : n'est-ce pas un retour offensif du pantalon qu'ils semblent indiquer ?

(1) *Le Portefeuille de Monsieur le comte de Caylus*, pp. 17-18.

LE CALEÇON DES COQUETTES
DU JOUR

*Excepté les actrices, les Parisiennes ne portent
point de caleçon.*

MERCIER.



LE CALEÇON DES COQUETTES DU JOUR

QUELQUES tentatives isolées, dues, sans doute, à la crainte des chutes, étaient faites, en effet, pour réacclimater le caleçon sous les jupes.

Elles eurent peu de succès, mais l'honneur d'inspirer un assez pauvre poème, comique, il avait la prétention de l'être : *le Caleçon des Coquettes du jour*. Bachaumont l'annonce ainsi :

« *Le Caleçon des Coquettes du jour*. La Haye, 1763, in-8. Cet ouvrage ordurier se distingue assez par son titre et ne mérite pas une plus grande attention (1). »

(1) *Mémoires secrets (pour servir à l'histoire de la République des Lettres)* de BACHAUMONT, revus et publiés avec des notes et une préface par P.-L. Jacob, bibliophile. Paris, 1874, p. 98 (20 décembre 1763).

Oh ! n'exagérons rien. Ne l'ayant ni lu, ni même parcouru, il est à croire, et la « prière d'insérer » de l'éditeur n'étant pas encore entrée dans les mœurs, Bachaumont s'est borné à juger sur le titre, et à tort. Ce n'est pas ordurier, ce n'est qu'ennuyeux.

En dépit de la désespérante fadeur de cette production, donnons-en une courte analyse et, en extraits, les passages les plus saillants. Encore que la librairie belge l'ait rééditée, elle est peu connue.

Place Saint-Sulpice, — le vent qui balaie les alentours du bureau d'omnibus ne date pas d'aujourd'hui — une femme, Dorimène, vient à tomber sous la rafale, jupes et chemise soulevées par la tourmente, offrant ainsi aux yeux la vue de ses rotondités naturelles.

« Une grande sœur grise », sœur Véronique, l'aide à se relever et, le désordre de sa toilette réparé, lui offre le bras et la reconduit jusque chez elle.

Que faire en chemin, si ce n'est causer, surtout lorsque ce sont deux femmes dont une religieuse. Et Dorimène ayant fait ensuite entrer chez elle sa compagne, tout le poème n'est guère qu'un long monologue, au cours duquel sœur Véronique vante l'utilité et les avantages du caleçon. Car, contrairement aux indiscretions com-

mises par quelques jeunes filles ou jeunes femmes de mes amies sur les dessous de leurs anciennes maîtresses ou surveillantes, elle en porte la chère sœur, bien plus, elle en fabrique dans sa cellule.

Que dirait la supérieure d'un couvent d'Orléans, qui, il y a quelque quarante ans, refusait, lors de la confection d'un trousseau de mariage, de faire confectionner, par les saintes filles placées sous son autorité, les pantalons de la fiancée, vu l'inconvenance de ce vêtement ?

Quant à sœur Véronique, consolatrice, elle cherche à placer sa marchandise :

J'en rougis aussi.

On doit rougir, être en souci,
A moins de n'être pas pudique,
D'une avanie aussi publique,
Dont vous pouviez vous garantir,
Pour éviter tout repentir.

Et comment, ma sœur, je vous prie,
Lui dis-je, et de quelle façon
Vous en seriez-vous garantie ?

Si vous portiez un caleçon,
Par pudeur, me répondit-elle,
D'une toile bien blanche et belle
Quand le plus impétueux vent
Ou par derrière, ou par devant,
Vous trousserait dans une rue,
Sur une place, ou bien ailleurs,

Le caleçon frappant la vue
Ferait taire tous les railleurs.
Je tiens ce conseil d'une tante,
Qui, tandis qu'elle était vivante,
Craignant que des vents furieux,
Ou de ces galants curieux,
Coureurs des filles d'Amalhonte,
Pressés par d'amoureux transports
Ne me fissent l'horrible honte,
D'exhiber celle de mon corps,
Me tint, à ma dixième année,
Exactement caleçonnée,
Depuis les reins jusqu'au dessous,
Deux bons pouces, de mes genoux.

Dorimène la retient à souper, et, le vin aidant, c'est sa vie entière que raconte la chaste brebis. Tout d'abord, la raison pour laquelle sa tante — qui, à vrai dire, était sa mère, mais ne compliquons point le récit — la condamna, dès l'enfance, à porter culotte : un signe qui n'était pas précisément placé sur le nez :

Mais comme au-dessus de l'anus,
Vous avez un horrible signe,
Je veux que vous portiez toujours,
Pour en changer tous les cinq jours,
Un blanc caleçon de cretonne,
Mesure prise à votre cu,
Par moi-même, afin que personne
Du défaut dont il est pourvu
N'ait connaissance.

Puis, toujours les mêmes, des souvenirs de couvent — *Claudine* a été de tous les temps à l'école — et, au moment du duo saphique, l'étonnement très naturel alors de sa partenaire, en présence de cet obstacle imprévu :

Brûlant pour moi d'un vif amour,
Avec ardeur, cette tribade
S'y prit de si bonne façon,
Que, défaisant mon caleçon,
Dont elle parut très surprise,
Elle me fit une sottise
Qui me cause encor du regret.

Dans une rencontre plus sérieuse et en face d'un adversaire mieux armé, la place ne devait point tarder à capituler sans conditions et à démanteler ses faibles remparts.

Cela se passa comme à l'ordinaire, dirait Longus. Contentons plutôt la curiosité de Dorimène, qui, n'en ayant jamais vu, en est à se demander comment peut bien être fait un pantalon de femme ?

De vos malheurs consolez-vous,
Ma chère Sœur, unissons-nous
D'amitié pour toute la vie,
Et pour remplir mon autre envie
Faites-moi voir le caleçon
Que vous portez. Sœur Véronique,

Se troussant alors sans façon,
Me dit: « Madame j'en fabrique
Depuis longtemps parfaitement,
Dans ma cellule, sourdement,
A douze francs pour la main-d'œuvre
Pour des dames, dont la manœuvre
Est de cacher leur pays bas ;
Parce qu'un galant homme attache
Moins d'attraits aux frappants appas,
Qu'à ceux que le caleçon cache. »

Ce n'est plus de la pudeur, mais de la coquetterie cela. Quant à la façon, elle paraîtra peut-être un peu élevée; mais, toute nouveauté se paie. Puis, ce n'est pas si simple que d'aucuns peuvent croire, la confection d'un pantalon; et sœur Véronique de vanter les avantages et la commodité des siens. Car, tout comme les vôtres, mesdames, ils sont ouverts :

« Le mien, quoique déjà sali,
Depuis six jours que je le porte,
Sur moi ne fait pas un seul pli :
Regardez : il est fait de sorte,
Que par derrière et par devant,
Déboutonnant ces deux brayettes,
Que je crois artistement faites,
On se sert du moulin à vent,
Et du moulin à l'eau sans gêne,
Pour leurs diverses fonctions ;

C'est une des inventions
 Qui cache ce qu'on a d'obscène
 Dont bien des femmes font grand cas. »

Pas tant que cela, cependant. Si peu même en faisaient cas, qu'à la scène les comédiennes n'en portaient pas, point même les danseuses.

Aussi, si en dehors de celle de la pièce une chute venait à se produire, elle ne laissait pas d'être plaisante. Mlle de Maisonneuve en fit l'expérience à ses débuts. Bachaumont, revenu, ce jour-là, de sa passagère pruderie, raconte tout au long l'accident :

« 1763 — mai 3. — Mlle de Maisonneuve, petite-fille de la femme de chambre de Mlle Gaussin, celle dont on a déjà parlé et dont l'abbé de Voisenon a décelé les talens, vient de débiter : elle a de la naïveté, de l'intelligence et promet beaucoup ; elle a été très bien accueillie aujourd'hui ; elle a joué dans *la Gouvernante* et dans *Zénéide*. Dans la première pièce, comme elle est en tête à tête avec son amant, on vient l'avertir de se retirer ; en fuyant elle est tombée dans la coulisse et a laissé voir son derrière. Mme Bellecour, dite *Gogo*, soubrette, est venue très modestement lui remettre ses jupes. Le tout s'est passé au contentement du public, qui a fort fêté le cul de l'actrice et la modeste *Gogo*. La

jeune personne n'a point été déconcertée, elle est rentrée peu après sur le théâtre (1)... »

Le Mercure de France, tout en donnant un compte rendu dithyrambique de ces débuts et un joli portrait de la débutante, tait cet accident (2). M. Victor Fournel, dans ses *Curiosités théâtrales*, par une double confusion, l'attribue à la modeste Gogo elle-même, qui serait pour lui Mlle Beauminard (3).

S'il en était ainsi à la Comédie, l'on pense quelles révélations piquantes l'Opéra devait réserver à ses fervents, surtout lorsque Mlle de Camargo y eut importé l'usage des robes courtes.

Les uns, M. Nerée Desarbres entre autres, prétendent bien que, multipliant les innovations, elle avait eu soin, en supprimant les jupes longues, de passer sous ses cotillons courts, un pudique caleçon : « Elle importa au théâtre l'usage des calleçons, qui bientôt furent obligés par une ordonnance de police et plus tard remplacés par le maillot (4). »

Mais, cette affirmation, qui se trouve reproduite dans le Larousse, ne semble pas reposer sur

(1) *Mémoires secrets*. Londres, Adamson, 1780-1789, t. I, pp. 213-214.

(2) *Mercury de France*, juin 1763, pp. 190-193.

(3) Nouvelle édition. Paris, 1878, p. 283.

(4) *Deux siècles à l'Opéra*. Paris, 1886.

le témoignage des contemporains. Ceux-ci parlent seulement de l'ordonnance de police, et Casanova d'indiquer, au contraire, que Camargo, vieillie, dansait sans caleçons.

« Immédiatement après, je vois une danseuse qui, comme une furie, parcourt l'espace en faisant des entre-chats à droite, à gauche, dans tous les sens, mais s'élevant peu et cependant applaudie avec une sorte de fureur.

« — C'est, me dit Patru, la fameuse Camargo. Je te félicite, mon ami, d'être arrivé à Paris assez à temps pour la voir, car elle a accompli son douzième lustre.

« J'avouai alors que sa danse était merveilleuse.

« — C'est, ajouta mon ami, la première danseuse qui ait osé sauter sur notre théâtre; car avant elle les danseuses ne sautaient pas; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle ne porte point de caleçon.

« — Pardon; j'ai vu...

« — Qu'as-tu vu? C'est sa peau qui, à la vérité, n'est ni de lis, ni de rose.

« — La Camargo, lui dis-je d'un air pénitent, ne me plaît pas; j'aime mieux Duprès.

« Un vieil admirateur, qui se trouvait à ma gauche, me dit que dans sa jeunesse elle faisait le saut de basque et même la gargouillade, et qu'on n'avait

jamais vu ses cuisses quoiqu'elle dansât à nu.

« — Mais si vous n'avez jamais vu ses cuisses, comment pouvez-vous savoir qu'elle ne portait point de tricot ?

« — Oh ! ce sont des choses qu'on peut savoir. Je vois que Monsieur est étranger.

« — Oh ! pour ça, très étranger (1). »

Que la Camargo en portât ou n'en portât pas, Mlle Mariette n'en portait pas à coup sûr, et ses jupes courtes, dont elle avait, ainsi que ses camarades, adopté la mode, ayant été accrochées par les aspérités d'un portant, elle le prouva jusqu'à l'évidence.

C'est même à cet accident que M. Nerée Desarbres fait remonter les causes de l'ordonnance de police prescrivant l'usage du caleçon sur la scène aux danseuses :

« Mlle Mariette n'est pas étrangère à l'ordonnance qui prescrit les calleçons. Un soir, cette danseuse eut sa robe, ses jupons et ses paniers enlevés par les aspérités d'un décor sortant du dessous et posa pour l'antique pendant quelques secondes devant une salle fort garnie applaudissant à ce spectacle inattendu (2). »

(1) *Mémoires de J. Casanova de Seingalt*. Edit. Garnier, in-8°, t. II, pp. 319-320.

(2) *Deux siècles à l'Opéra*.

Le lieutenant de police avait-il attendu l'accident pour intervenir, ou, en contravention, Mlle Mariette méritait-elle une amende, comme une vulgaire théâtréuse ? La première des deux hypothèses est la plus plausible. L'Administration s'émeut toujours après, elle prévoit rarement.

Une ordonnance de cette nature ne devait pas passer inaperçue. Aussi bien au dix-huitième siècle qu'au temps présent, les plus graves problèmes de la politique ou de la diplomatie devenaient peu de chose, si on avait à leur opposer les amours ou les débauches d'une comédienne ou d'une fille d'Opéra. *Le Journal des Inspecteurs de M. de Sartines* est singulièrement édifiant sur ce point, et les jupes courtes de la Camargo et le caleçon qui suivit ont inspiré à Grimm deux des pages les plus gaies, peut-être, de sa correspondance :

« C'est Camargo qui osa la première faire raccourcir ses jupons, et cette invention utile qui met les amateurs en état de juger avec connaissance les jambes des danseuses a été depuis généralement adoptée ; mais alors elle pensa occasionner un schisme dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir ses jupes raccourcies ; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la pri-

mitive Église, qui répugnait à voir des pirouettes et des gargouillades embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. Enfin, le Saint-Esprit lui suggéra, dans cette occasion difficile, un tempérament qui mit tout le monde d'accord; elle se décida pour les jupes raccourcies, mais elle déclara en même temps, article de foi, qu'aucune danseuse ne pourrait paraître au théâtre sans caleçon. Cette décision est devenue depuis un point de discipline fondamental dans l'église orthodoxe, par l'acceptation générale de toutes les puissances de l'Opéra et de tous les fidèles qui fréquentent ces lieux saints (1). »

De son côté, Mercier, dans son *Tableau de Paris*, commente ainsi l'ordonnance, et d'une manière d'autant plus intéressante, qu'il ne la fait intervenir qu'après l'accident de Mlle Mariette, et témoigne de l'ignorance dans laquelle les Parisiennes vivaient généralement du vêtement qui venait d'être rendu obligatoire au théâtre.

« C'est toujours après l'accident que vient la

(1) *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1770 jusqu'en 1782*, par le baron GRIMM et par DIDEROT. Paris, F. Buisson, 1812, t. 1, pp. 122-123.

loi réparatrice. Le jeu subit d'une décoration ayant accroché les jupons d'une comédienne et coupé son rôle, il s'ensuivit une ordonnance de police, qui enjoint à toute actrice ou danseuse de ne paraître sur les planches d'aucun théâtre sans caleçons.

« L'actrice qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie n'en est pas plus dispensée que celle qui bondit et fait des cabrioles au-dessus des têtes pressées du parterre. Cette loi s'étend depuis la salle de l'Opéra jusqu'à la loge du *grimacier*.

« La tragédienne superbe, sous ses majestueux habillemens, et déjà respectable par elle-même, doit encore se munir de ce voile caché contre les accidents ignorés et imprévus, ainsi que la saltimbanque de chez *Nicolet*, pour qui ce vêtement n'est pas une précaution superflue.

« Excepté les actrices, les Parisiennes ne portent point de caleçons ; ils sont d'usage dans des pays plus froids. S'ils étaient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir partout, se préserveraient d'une infinité de maux que le froid et l'humidité leur occasionnent (1). »

Quelques-unes, cependant, commençaient à en porter, les unes par hygiène, ce que leur con-

(1) *Tableau de Paris*. Amsterdam, 1783, t. VII.

seillait Mercier, les autres pour monter à cheval, ce qu'avaient l'insolence de demander certaines amies de Caylus.

« En France, plusieurs femmes portent actuellement des *caleçons* pendant l'hiver pour éviter des maladies ; et pendant l'été, par propreté, presque toutes les bourgeoises qui vont souvent à la campagne, à cheval, portent aussi des *caleçons* (1). »

De même, en Hollande, en voyons-nous porter, pour patiner, par les dames et les jeunes filles :

« Le prétendu de Mlle Casanova m'attacha des patins, et voilà les demoiselles en train, en courtes jupes, bien culottées en velours noir pour se garantir de certains accidents (2). »

Bien plus, — je n'aurais jamais cru la Hollande aussi vertueuse ! — il n'est, c'est toujours l'observateur sagace qu'était cet aventurier de Casanova qui note ce détail, jusqu'aux servantes, qui n'aient soin de passer un caleçon sous leurs paniers, lorsque quelque besogne domestique les forçait à dominer par trop la tête des passants :

« Cette maison paraissait être un bloc de marbre, car l'extérieur en était recouvert comme

(1) *Supplément à l'Encyclopédie*. Amsterdam, 1776, t. II, p. 116.

(2) *Mémoires de Casanova de Seingalt*, t. III, p. 509.

l'intérieur; elle devait avoir coûté des sommes immenses. Le samedi une demi-douzaine de servantes, perchées sur des échelles, lavaient ces magnifiques murs. Ces servantes, portant de larges paniers, étaient obligées de se mettre en culotte, car sans cela, elles auraient trop intéressé les passants curieux (1). »

Quant au caleçon des danseuses, les amateurs, pour employer l'expression du temps, n'avaient point tardé à s'apercevoir qu'il avait du bon, et que ce qu'il cachait, il le faisait mieux désirer.

L'Espion anglais se montre à ce point de vue très moderne :

« Vous voyez souvent en Angleterre Mlle Heinel; mais il n'est pas possible qu'elle y ait montré son talent pour la pantomime comme elle l'a fait ici dans le ballet de *Médée et Jason*, où elle a rendu le rôle de la célèbre magicienne avec une vérité qu'on ne peut surpasser. Les demoiselles Allard et Peslin sont depuis trop longtemps au théâtre pour que vous ignoriez leur nom et leur mérite. Les gavottes, les rigaudons, les tambourins, les loures, tout ce qu'on appelle les grands airs leur fournissent sans cesse une occasion d'imaginer une variété de pas étonnante : leur

(1) *Mémoires de Casanova de Seingalt*, t. III, p. 296.

chef-d'œuvre est surtout la gargouillade, c'est-à-dire les écarts, les tournoymens, les pirouette-mens sur un seul pied, les développemens des charmes secrets, qu'un perfide caleçon dérobe sans cesse aux yeux, mais qui ne fait qu'irriter davantage les désirs des amateurs (1). »

De ceux-ci, certains ne furent pas, cependant, sans protestations.

Robbé de Beauveset, poète vendômois, — le seul rapport qu'il offre avec Ronsard — s'en est fait l'écho.

Ayant eu, d'autre part, occasion de m'occuper du personnage (2), je prierai M. Van Bever de vouloir bien trouver bon que j'emprunte à ses *Conteurs libertins du dix-huitième siècle* ces vers de Robbé, laissant pour ce qu'elles valent l'origine des caleçons et l'adaptation qu'il donne du bref *Si femoralia* :

O caleçons ! Voile modeste,
Qu'au détriment des yeux la pudeur déterra ;
A nos regards lascifs, obstacle trop funeste,
Masque d'appas secrets, toujours on te verra
Eclipser à nos yeux la cuisse blanche et leste
De nos danseuses d'Opéra !

(1) *L'Espion anglais ou Correspondance secrète entre Milord All'eye et Milord All'ear*. Londres, 1779, t. III, pp. 224-225.

(2) Un poète vendômois, Pierre-Honoré Robbé de Beauveset (1714-1794). Vendôme, F. Empaytaz, 1898.

Avant que la triste réforme,
 Dont à jamais Dieu damne les auteurs,
 Eût fait à tous les culs sauteurs
 Endosser l'habit uniforme,
 L'avidé spectateur dressé sur ses ergots,
 Suivant dans l'air une jambe élancée,
 A l'aide d'une jupe à l'instant rehaussée,
 Des cuisses de nos camargos
 Découvrait du moins la naissance,
 L'orgueil d'un fémur portant à l'œil frappé,
 Par un hasard de luxure échappé,
 Aiguissait l'appétit de la concupiscence.
 On jouissait d'un beau cul dans les airs,
 Comme on jouit du brillant des éclairs.
 Mais qu'à présent une sauteuse alerte,
 Quittant la terre aux yeux du public enchanté,
 Communique au panier son élasticité,
 Qu'aperçoit-on dessous ? Qu'une cuisse couverte
 De son harnois plissé tout je ne sais comment,
 Et fait en vrai haut-de-chausse ottoman.
 Que le foudre sacré dont le pape Alexandre
 Pulvérisa jadis le caleçon romain
 Ne puisse-t-il réduire en cendre
 L'audacieux, l'impitoyable humain,
 Qui, sous ce béguin ridicule,
 De Terpsichore emboîta les genoux,
 Au mépris d'une sainte bulle,
 Comme au détriment de nous tous (1).

(1) AD. VAN BEVER, *les Conteurs libertins du dix-huitième siècle*. Paris, E. Sansot et C^{ie} (Collection Varia-Curiosa), 1904, pp. 56-57.

De France, le caleçon obligatoire passa bientôt à l'étranger. En attendant les maillots de couleur verte, qui devaient valoir autrement qu'en argot le nom de grenouilles aux marcheuses des théâtres napolitains, la prescription est piquante, qui, en Espagne, condamnait à un écu d'amende la danseuse coupable d'avoir laissé, en dansant, apercevoir ses pantalons.

Cette amende et l'ingéniosité dont fit preuve, le lendemain, une de ces demoiselles pour en éviter le retour furent même, à en croire Casanova, l'origine de sa fortune.

L'aventure vaut d'être contée :

« — Comment le comte Ricla en est-il devenu amoureux ?

« — Écoutez. L'histoire n'est pas longue et elle est singulière.

« A peine arrivée à Barcelone, il y a deux ans, venant du Portugal, on la prit pour figurante dans les ballets, à cause de sa belle figure, car pour son talent elle n'en a pas : tout ce qu'elle fait fort bien est la *rebaltade*, sorte de saut en reculant et en pirouettant. Le premier soir qu'elle dansa, elle fut vivement applaudie du parterre, parce qu'en faisant la *rebaltade*, elle montra ses caleçons jusqu'à la ceinture. Or, il faut savoir qu'en Espagne il y a une loi qui condamne à un

écu d'amende toute danseuse qui, en dansant sur la scène, a le malheur de montrer ses culottes au public. Nina, qui n'en savait rien, se voyant applaudie, recommença des plus belles; mais, à la fin du ballet, l'inspecteur lui dit qu'il lui retiendrait deux écus de son mois pour payer ses impudentes gambades. Nina jura, pesta, mais ne put s'opposer à la loi. Savez-vous ce qu'elle fit le lendemain pour éluder la loi et se venger ?

« — Elle dansa mal peut-être ?

« — Elle dansa sans caleçons, et fit sa *rebaltade* avec la même force, ce qui causa au parterre un tumulte de gaieté tel qu'on n'en avait jamais vu à Barcelone. Le comte Ricla qui, de sa loge, avait tout vu et qui se sentit à la fois saisi d'horreur et d'admiration, fit appeler l'inspecteur pour lui dire qu'il fallait exemplairement punir cette audacieuse autrement que par les amendes ordinaires. — En attendant, amenez-la moi. — Voilà Nina dans la loge du vice-roi, et qui, avec son air effronté, lui demande ce qu'il lui voulait. — « Vous êtes une impudente et vous avez manqué au public. — Qu'ai-je fait ? — Le même saut qu'hier. — C'est vrai, mais je n'ai pas violé votre loi, puisque personne ne peut dire qu'il a vu mes culottes; car pour être sûre qu'on ne les verrait pas, je n'en ai point mis. Pouvai-je faire plus pour

votre maudite loi qui, par surprise, me coûte déjà deux écus ? Répondez-moi. » Le vice-roi et tous les grands personnages présents eurent besoin de se mordre les lèvres pour s'empêcher de rire, car dans le fond Nina avait raison, et une discussion approfondie sur cette loi violée ou non eût produit un grand ridicule. Le vice-roi, qui sentit la fausse position où il se trouvait, se contenta de dire à la danseuse que si à l'avenir il lui arrivait de danser sans culotte, elle irait passer un mois en prison au pain et à l'eau. Nina fut obéissante (1). »

Un dernier extrait de Casanova, — comme Brantôme au seizième siècle, il est toujours à citer, le diable d'homme. — Si les danseuses se dispensaient parfois du caleçon réglementaire, il en était de même des comédiennes. L'une d'elles de protester pour la forme. Cette manie, aussi, de certaines gens de ne pouvoir garder pour eux les secrets qu'une défaillance, un moment d'abandon leur ont révélés peut-être !

« — Quand même nous saurions nos rôles comme le *Pater*, nous sommes certaines de rester court si le souffleur n'est pas dans son trou.

« — Fort bien, madame, dis-je à celle qui était

(1) *Mémoires de Casanova de Seingalt*, t. VIII, pp. 27-28.

chargée du rôle de Lindane, je remplirai moi-même votre trou, mais je verrai vos caleçons.

« — Il serait difficile, dit le premier acteur, elle n'en porte pas.

« — Tant mieux.

« — Vous n'en savez rien, monsieur, lui dit-elle.

« Ces discours nous mirent en gaieté (1). »

Tiens, mais il y a des fois où il ne doit pas s'embêter, le souffleur ! Quand il manque la réplique, ne croyez pas qu'il dorme : — il *voit*.

(1) *Mémoires de Casanova de Seingalt*, t. V, pp. 116-117.



LES COSTUMES A LA GRECQUE

Notre-Dame de Thermidor, Thérèse Cabarrus, devenue la citoyenne Tallien, est la reine de la mode, elle se montre à Frascati, ainsi vêtue ou plutôt dévêtue, sa robe à l'athénienne, fendue latéralement, laissant voir ses jambes dans un maillot couleur chair, avec des cercles d'or à la place des jarretières et des cothurnes à l'antique et des bagues à chaque doigt de ses pieds de statue.

ROBIDA.



LES COSTUMES A LA GRECQUE

AVEC la Révolution, les préoccupations changèrent. Il ne s'agissait plus des caleçons de la Nina, et ce n'était pas lorsque les hommes se disaient sans culottes, que les femmes allaient se mettre à en porter.

Elles eussent été, cependant, plus utiles que jamais. Les fessées patriotiques eussent alors été une très suffisante excuse aux pantalons fermés. Cette pauvre Théroigne de Méricourt ne fût peut-être point devenue folle, et combien de croupes aristocratiques leur eussent dû de n'être point dévisagées par les regards curieux de la populace.

Certaines remédiaient à leur absence en cousant leur chemise.

« A Lyon, le jour de Pâques 1791, au sortir de la messe de 6 heures, une foule, armée de fouets

de corde, se précipite sur les femmes. Déshabillées, meurtries, le corps renversé, la tête dans la fange, elles ne sont laissées que sanglantes, demi-mortes; une jeune fille en meurt tout à fait; et ce genre d'attentats se multiplie tellement qu'à Paris même, des dames, qui vont à la messe orthodoxe, ne sortent plus qu'avec leur chemise cousue en guise de caleçon (1). »

Convient-il de généraliser ce fait et de trouver dans la chemise cousue — elle devait être parfois gênante — l'origine, à cette époque, du pantalon ?

C'est ce qu'a fait un collaborateur de *l'Intermédiaire* :

« L'usage de porter des caleçons s'est répandu chez les femmes de la bourgeoisie, au moins dans certaines régions, pendant les émeutes qui suivirent la nuit du 4 août 1789. Les femmes commencèrent par coudre leurs chemises en ménageant des ouvertures pour les jambes, afin qu'il fût moins facile de les trousser pour leur administrer les fessées patriotiques fort à la mode (2). »

Sac pour sac, je préfère ceux en lesquels un

(1) Taine, *les Origines de la France contemporaine. La Révolution*, t. 1, p. 442.

(2) *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 20 mars 1892.

hôtelier de Saint-Malo — jalousie ou pudibonderie ? — claustrait ses servantes.

« Cette anecdote racontée par du Sommerard. Dans un voyage à la suite de l'Empereur, je crois à Cherbourg, il allait voir Saint-Malo, — en compagnie d'un vieux vaudevilliste. Ils étaient servis par une très jolie bonne. Le vieux vaudevilliste, très paillard de sa nature, la décidait à venir lui ôter ses chaussettes, le soir, dans sa chambre... La charmante fille était cousue dans un sac. C'était l'habitude d'alors de la maison, qui était, je crois, l'*Hôtel Chateaubriand* : toutes les servantes étaient ainsi cousues dans des sacs par le maître d'hôtel (1). »

En Allemagne, d'autre part, et cela rappelle les *brides à fesses* de Béroalde, le docteur Percy nous fait assister, à la fin du dix-huitième siècle, aux travaux de défense que crurent devoir exécuter sur leurs personnes les religieuses d'un couvent à l'approche des armées françaises. Ce n'était sans doute pas une fessée qu'elles craignaient.

« Dois-je dire en terminant que, dans la campagne de l'an VIII, les religieuses d'un couvent isolé de Bavière, effrayées à l'approche de notre

(1) *Journal des Goncourt*, t. VI, p. 221.

armée, se firent à la hâte chacune une culotte particulière, que me montra dans la suite leur directeur, mais dont la sage retenue des Français fit bientôt reconnaître l'inutilité à ces timides et respectables filles (1). »

Espérons pour nos compatriotes que « ces timides et respectables filles » étaient à la fois vieilles et laides. Ils seraient sans cela sans excuse.

La Révolution faisait son œuvre. Aux bourrasques populaires, qui par la rue en délire troussaient les aristocrates, un vent de réaction furieux avait succédé. Maintenant, la Convention se décimait elle-même et envoyait les meilleurs des siens à l'échafaud. Saturne dévorait ses enfants.

Comme la poudre, le sang grise aussi. Dans ce Paris, plein de deuils, il n'était une famille où la guillotine n'ait fait des vides, l'on y dansait pourtant à cœur-joie. Bals d'une gaieté féroce et macabre, où les modes les plus insensées, les plus contraires à notre climat et à nos mœurs étaient lancées.

On ne se vêtait pas, on se dévêtait à la grecque.

(1) *Dictionnaire des Sciences médicales*, t. VII. Paris, Panckouke, 1813, p. 517, art. *Culotte*, in fine.

C'est dire que sur les cuisses nues des femmes le caleçon devait momentanément reparaître.

Mercier, dans son *Nouveau Tableau de Paris*, a abondamment décrit ces bals. Je le citerai de même.

« Vingt-trois théâtres, dix-huit cents bals ouverts tous les jours; voilà ce qui compose les amusements du soir.

« Ici des lustres embrasés reflètent leur éclat sur des beautés coiffées à la Cléopâtre, à la Diane, à la Psyché. Là une lampe fumeuse éclaire des blanchisseuses qui dansent en sabots avec leurs muscadins, au bruit d'une vieille (*sic*) nazillarde. Je ne sais si ces premières danseuses chérissent beaucoup les formes républicaines des gouvernements de la Grèce, mais elles ont modelé la forme de leur parure sur celle d'Aspasie; les bras nus, le sein découvert, le pied chaussé avec des sandales, les cheveux tournés en nattes autour de leurs têtes, c'est devant des bustes antiques que les coiffeurs à la mode achèvent leur ouvrage.

« Devinez où sont les poches de ces danseuses; elles n'en ont point; elles enfoncent leur éventail dans leur ceinture; elles logent dans leur sein une mince bourse de maroquin où flottent quelques louis; quant à l'ignoble mouchoir, il

est dans la poche d'un courtisan, à qui l'on s'adresse lorsqu'on en a besoin.

« Il y a longtemps que la chemise est bannie ; car elle ne sert qu'à gâter les contours de la nature : d'ailleurs, c'est un attirail incommode ; et le corset en tricot de soie couleur de chair ne laisse plus deviner, mais apercevoir tous les charmes secrets. Voilà ce qu'on appelle être vêtue à la *Sauvage* ; et les femmes s'habillèrent ainsi pendant un hyver rigoureux, en dépit des frimas et de la neige (1). »

Ou encore :

« On distingue celles qui ont mis des bagues aux doigts de leurs pieds, celles qui portent un vêtement étroit, couleur de chair, et si étroit qu'on peut gager qu'il n'y a pas de chemise sur la peau (2). »

Cela ressemble déjà fort à la *combinaison* ; les Américaines n'ont pas innové, mais renouvelé en supprimant la chemise. Quant à ce vêtement si étroit, il n'est autre que le pantalon.

Cette façon nouvelle de s'habiller comportait, en effet, cet accessoire nouveau. Très joli aux femmes, sous la jupe fendue, de montrer haut leur cuisse ; mais comme Pauline Borghèse, si

(1) *Le Nouveau Paris*, par le cit. MERCIER, t. III, p. 27.

(2) *Le Nouveau Paris*, t. III, p. 140.

le nu ne les gênait pas, le froid eût pu les incommoder. Le pantalon était le corollaire nécessaire, et ce fut là sa rentrée en scène effective, du costume à *la grecque*. Mercier ne se borne pas à signaler la chose : il crée le mot :

« Quel bruit se fait entendre ? Quelle est cette femme que les applaudissements précèdent. Approchons, voyons. La foule se presse autour d'elle. Est-elle nue ? je doute. Approchons de plus près ; ceci mérite mes crayons ; je vois : son léger pantalon, comparable à la fameuse culotte de peau de Mgr le comte d'Artois, que quatre grands laquais soulevaient en l'air pour le faire tomber dans le vêtement, de manière qu'il ne formât aucun pli ; lequel, ainsi emboîté tout le jour, il fallait déculotter le soir, en le soulevant de la même manière et encore avec plus d'efforts ; le pantalon féminin, dis-je, très serré quoique de soie, surpasse peut-être encore la fameuse culotte par sa collure parfaite ; il est garni d'espèces de brasselets. Le juste au corps est échancré savamment, et sous une gaze artistement peinte, palpitent les réservoirs de la maternité (1). »

Pardonnons à Mercier ces « réservoirs de la

(1) *Le Nouveau Paris*, t. III, pp. 147-149.

maternité », — et sachons-lui gré d'avoir le premier substitué à ce vilain mot *caleçon*, qui, sous la plume de quelques-uns, reviendra encore, cet autre, si joli et si moderne, que nous tenons à le faire nôtre et qu'il sert de titre à ces notes : *le pantalon féminin*.

Comme Brantôme et plus tard *l'Espion anglais*, Mercier en dit le charme :

« Le pantalon couleur de chair, strictement appliqué sur la peau, irrite l'imagination et ne laisse voir qu'en beau les formes et les appas les plus clandestins. »

Pantalon des merveilles, mentionné également par M. Roger de Parnes (E. Rouveyre), dans son *Portefeuille d'un Incroyable* (1), pantalon de Thérèse Cabarrus, la belle madame Tallien.

« Notre-Dame de Thermidor, Thérèse Cabarrus, devenue la citoyenne Tallien, est la reine de la mode, elle se montre à Frascati, ainsi vêtue ou plutôt dévêtue, sa robe à l'athénienne, fendue latéralement, laissant voir ses jambes dans un maillot couleur chair, avec des cercles d'or à la place des jarretières et des cothurnes à l'antique et des bagues à chaque doigt de ses pieds de statue (2). »

(1) Paris, 1880.

(2) ROBIDA, *Mesdames nos Afeules*, pp. 187-188.

Mode éphémère, jolie peut-être, mais parfaitement absurde sous notre climat, loin du ciel et du soleil de la Grèce, le bon sens en eut tôt raison, et le costume à la grecque disparut à jamais.

Le pantalon couleur chair l'accompagna dans sa disgrâce.



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

L'EMPIRE, LA RESTAURATION,
LA MONARCHIE DE JUILLET

Hortense a beau être reine et avoir fait le beau Dunois, elle est aussi une vraie grande dame; elle fuit les extravagances, les modes du lendemain, mais elle a ses coquetteries particulières et inusitées, comme ces pantalons brodés de malines ou de mouseline festonnée que nulle autre ne porte.

H. BOUCHOT.

Quant à l'inexpressible, sachez-le, mes belles lectrices, il est absolument moderne et même contemporain: c'est une mode anglaise et nos grand'mères ne la connaissaient pas.

VIOLETTE.



L'EMPIRE, LA RESTAURATION, LA MONARCHIE DE JUILLET

DÈS les premières années de l'Empire, des tentatives étaient faites pour faire adopter à nouveau aux femmes l'usage du pantalon. Ces tentatives se continuèrent sous la Restauration et se multiplièrent sous la monarchie de Juillet, mais pour que le pantalon s'imposât et devînt d'un usage courant, il fallut qu'il trouvât l'allié puissant qu'avaient été pour lui les *vertugades* à la cour de Charles IX : je veux dire la *crinoline*.

Pauvres crinolines, si laides, si ridicules, les a-t-on — même à l'heure de leur triomphe — assez plaisantées ! Mais n'en avait-il pas été de même de leurs aînées ? *L'Histoire de la crinoline au temps passé*, de M. de la Fizelière, est instructive

sur ce point (1). Rien ne manqua à leur gloire, point même les foudres des prédicateurs.

Mais il faudra au pantalon cinquante ans de lutte opiniâtre et de tous les jours pour prendre, au dix-neuvième siècle, la place prépondérante qu'on lui sait dans les dessous de la femme. Les préjugés sont puissants. Il est de ses adversaires, et des plus puissants également — une tête couronnée entre autres — qui sont morts sans lui avoir pardonné et sans avoir mis bas les armes.

A en croire l'élégant dessinateur Vallet :

« C'est vers la fin du règne de Charles X que les femmes commencent à porter des pantalons, mais cet usage ne se généralisa que beaucoup plus tard et rencontra tout d'abord de violentes résistances (2). »

M. Vallet, qui a semé tant de jolis dessins dans *la Vie Parisienne* et dans l'ancien *Chat noir*, est dans le vrai en ce qui touche les résistances. Elles furent violentes et de longue durée.

Quant à la date, il se montre trop affirmatif. Le pantalon n'avait pas attendu la fin de la Restauration pour se produire. La lutte durait à cette époque depuis plus de vingt ans déjà, et

(1) Paris, Aubry, 1859.

(2) *Le Figaro* (supplément littéraire). *Le Centenaire de la Toilette*, 10 mai 1890.

c'était, à ce moment même, une phase plutôt critique que traversait le pantalon.

Oubliant les beaux jours du caleçon sous les Valois, la note juste est donnée par Violette dans son *Art de la toilette chez la femme* : « Quant à l'inexprimable, sachez-le, mes belles lectrices, il est absolument moderne et même contemporain : c'est une mode anglaise et nos grand'mères ne la connaissaient pas (1). »

Mode anglaise, tel également l'avis de M. Alfred Franklin (2), ne faisant d'ailleurs que citer La Mésangère, le plus précieux guide qui soit en la circonstance :

« En 1807 nous arriva de Londres la mode des pantalons pour les petites filles. Les exercices du saut se pratiquent en Angleterre dans les écoles de jeunes filles ; c'est pour cela qu'on leur a donné des pantalons. Le goût français ayant fort embelli ce vêtement, quelques femmes, au printemps de 1809, tentèrent de se l'approprier.

« On les vit se promener en pantalon de perkale garni de mousseline, les unes sur les boulevards, les autres aux Tuileries. Quoique leur robe fût longue et le pantalon très peu visible, elles mar-

(1) Paris, Dentu, 1885, p. 41.

(2) *Les Magasins de nouveautés*, t. 1, pp. 295-296.

chaient les yeux baissés, parce que tout le monde avait les regards fixés sur elles.

« Ces pantalons furent jugés comme les hauts-de-chausses dont parle Henri Estienne dans le premier de ses *deux Dialogues du langage françois italianisé* (1). »

A part ces hardiesses, en France, aussi bien qu'en Angleterre, ce ne fut d'abord qu'un vêtement spécial, uniquement réservé aux exercices de gymnastique :

« Elle aura des leçons d'armes en robe longue drapée en redingote, ornée de brandebourgs masculins ; son heure de gymnastique en blouse de soie et larges pantalons marins ; et puis son manège chez un des écuyers du bel air enseignant la méthode anglaise (2). »

Ce n'est pas sur le boulevard ou aux Tuileries seulement que le pantalon attirait les regards et prêtait à rire. En Angleterre même, l'étonnement est amusant dont fait preuve, au milieu d'anciennes émigrées, Mlle de Condé, en face des modes nouvelles et de ce vêtement pour elle plus nouveau encore.

(1) *Dictionnaire des proverbes français*, 3^e édit., 1825, p. 459. Le passage d'Estienne a été, d'autre part, reproduit, pp. 23-24.

(2) HENRI BOUCHOT, *le Luxe français. La Restauration*, p. 150.

Dans une de ses lettres à son père, datée de Rodney-Hall, dans le comté de Norfolk, où elle s'était retirée dans la sorte de maison de retraite que dirigeait Mme de Mirepoix, *la dernière des Condé* s'exprime ainsi :

« Je suis prête à me persuader qu'au lieu de cinquante ans, j'en ai deux cents par le changement de tout ce que j'ai vu et connu autrefois. Par exemple, pour les jeunes personnes, au lieu de cette décence de maintien, de cette retenue, de tous ces devoirs de bienséance de notre temps, j'ai sous les yeux des *culottes* — très nécessaires à la vérité pour les extraits de jupes qui les couvrent — une manière de courir en faisant voir les jambes au-dessus du genou ! Plus des simples jeux de notre enfance. Collin-maillard, les Quatre-coins avaient quelque apparence de règle : il n'en faut plus, il faut aller devant soi sans savoir où l'on va, se pousser, se jeter par terre, se rouler sur l'herbe (1)... »

Charmantes jeunes filles ! Le pantalon était, même en dehors du trapèze et des anneaux, assez nécessaire pour leurs ébats.

Mais, à quelques exceptions près, les grandes dames de l'Empire, qui, au lieu de rouler sur

(1) PIERRE DE SÉGUR, *la Dernière des Condé*. (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1898, p. 851.)

l'herbe, se contentaient de s'y laisser parfois tomber, n'en portaient pas :

« C'est déjà bien assez que la mode absurde nous oblige à porter des pantalons; encore faut-il que ces pantalons soient de véritables merveilles d'art.

« Quant à moi, je me suis toujours rappelé ce que me disait un spirituel académicien :

« — Voyez-vous, Madame, dans ma jeunesse, sous l'Empire, les femmes ne portaient pas de pantalon, si bien que lorsque nous apercevions, ne fût-ce que cinq centimètres de jambe sous la jupe, notre imagination grimpait le long des bas et nous entraînait extasiés vers des régions aussi intimes que délicieuses. Nous ne voyions pas, mais nous savions que nous pourrions voir, le cas échéant : Victor Hugo n'a-t-il pas dit que c'était déjà quelque chose de regarder un mur derrière lequel il y avait quelque chose. Mais, aujourd'hui, quand même nous apercevions la jambe jusqu'au genou, nous savons que là notre vue serait irrémédiablement arrêtée par un obstacle, que notre voyage suggestif aboutirait à un entonnoir de batiste et nous nous arrêtons découragés au pied du mur. » (Colombine) (1).

(1) *De l'Adultère; conseils pratiques (Gil Blas, 10 fév. 1890).*

Affaire d'appréciation. L'intérêt c'est l'absence sous les jupes de ces dames de « ce petit vêtement inutile et bizarre qu'ignoraient nos aïeules » (1).

Quand, par hasard, elles en portaient, toute mode a ses protagonistes, utiles ou inutiles, je puis dire qu'ils n'étaient pas petits. Dès 1807, une gravure du *Journal des modes* nous en fournit un exemple. Une jeune personne, vêtue d'une robe mousseline, assez courte pour qu'apparaisse, tombant jusqu'à la cheville, le bord dentelé du pantalon. C'est l'époque, d'ailleurs, où les docteurs Desessartz et de Saint-Ursin en conseillaient l'usage à leurs contemporaines.

Quelques unes les écoutèrent. Témoin un « *patron de calesson rectifié* », qu'a bien voulu relever pour nous un obligeant érudit, grand lecteur de *l'Intermédiaire*, sur de superbes parchemins du seizième siècle, fort mis à mal par cette découpure.

Ajouterai-je que ce patron, datant de 1806, témoigne par l'ampleur de son fond, d'avantages postérieurs sérieux à l'actif de celle à qui il était destiné, des assises que plus d'une pourrait envier.

(1) MARCEL PRÉVOST, *l'Abbé Pantalon* (*Gil Blas*, 24 décembre 1890).

On ne le saurait trop répéter, c'étaient là des exceptions. A la cour de Napoléon, tout juste si la reine Hortense en porte, « son luxe à elle, des pantalons brodés de malines ou de mousseline festonnée » (1).

« Hortense a beau être reine et avoir fait *le beau Dunois*, elle est aussi une vraie grande dame; elle fuit les extravagances, les modes du lendemain, mais elle a ses coquetteries particulières et inusitées, comme ces pantalons brodés de malines ou de mousseline festonnée que nulle autre ne porte (2). »

En effet, à côté du compte plutôt modeste de Mlle de Vienne, du *Théâtre-Français*, et des costumes de chasse, aussi ruineux que fréquemment renouvelés de la reine de Naples, le grand-livre de Leroy, le couturier d'alors, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale (3), nous révèle au débit d'Hortense, pour l'année 1812 :

Juin 12.	Façon d'un pantalon de percale	18 fr.
— 13.	Blanchissage du pantalon et de la robe.	5 fr.
— 19.	Façon d'un pantalon avec bordure . . .	24 fr.
Sept. 27.	Façon de deux pantalons de percale garnis de mousseline festonnée à 18 fr. (4)	36 fr.

(1) HENRI BOUCHOT, *Le Figaro* (supplément littéraire), 24 août 1895.

(2) HENRI BOUCHOT, *la Toilette à la cour de Napoléon*, p. 53.

(3) Nouvelles acquisitions, n° 5931.

(4) Grand-Livre de Leroy, fol. 60 et 74.

C'est cher pour de la percale, mais il y a l'originalité en plus. A en croire le grand-livre de Leroy, Hortense était seule à s'offrir ce luxe.

D'autres suivirent ou essayèrent. Non sans ironie, deux estampes du *Bon Genre* (La Mésangère, 1817) évoquent, empantalonnées, les novatrices du jour : *les Parisiennes à Fontainebleau ; les Grâces en pantalon*.

La décence semblait devoir y gagner. Mais les honnêtes femmes avaient leurs préjugés. Ce fut chez les femmes comme il en faut que cette nouvelle tentative semble être venu échouer.

« Ce costume, à demi masculin, a quelque chose d'étrange, et le petit nombre de femmes qui se sont montrées en pantalon sur les boulevards et aux Tuileries ont été l'objet d'une curiosité si inquiétante, que les *filles* seules ont osé adopter ce vêtement (1). »

Ainsi, dans le trousseau de Mlle de Luxembourg, reproduit par M. Henri Bouchot, on trouve bien : « huit douzaines de chemises brodées au plumetis... deux douzaines de jupons, une douzaine de camisoles, une douzaine et

(1) *Observations sur les modes et les usages de Paris, pour servir d'explication aux caricatures publiées sous le titre de Bon Genre depuis le commencement du dix-neuvième siècle*, 1817, n° 42.

demie de fichus de nuit, deux douzaines de serre-tête en batiste, etc. (1), » mais, de pantalons, point d'apparence.

Tout juste si les fillettes, dont ce fut longtemps le monopole, en portaient alors :

« Passez aux Tuileries et vous verrez toutes les petites filles (même celles qui ne sont point en pantalon), munies d'une corde à deux poignées, sauter avec une décence admirable (2). »

Les amazones elles-mêmes n'en portent point davantage, et quelques-unes de recourir à l'artifice que voici, pour obvier aux inconvénients d'une chute :

« Un long jupon de couleur descend presque jusqu'aux jarrets du cheval ; il est retenu sous le pied par une espèce de chaînette dorée qui traverse le jupon, ce qui le force à dessiner gracieusement les formes. Mais ce nouveau moyen de prévenir les inconvénients attachés à un exercice qui peut parfois compromettre la décence des femmes n'offre-t-il pas un danger éminent dans le cas d'une chute ? Au reste, c'est le genre du jour ; et ce n'est pas à nous, prêtresses de la mode, à blâmer ouvertement les abus où elle peut entraîner (3). »

(1) *La Restauration*, p. 156.

(2) *Journal des Modes*, 1821.

(3) *Journal des Dames*, 1821.

L'année suivante (1822), retour offensif du pantalon.

« Au mois de mai 1822, quelques femmes reprirent le pantalon; c'étaient des femmes à équipage; et on ne les vit guère à pied que dans les galeries du Musée, promenade où peu de personnes étaient admises. Leur pantalon blanc dépassait de quelques travers de doigt une blouse de batiste écrue. (Voyez le n° 1972 de la suite des *Costumes parisiens*) (1).

La vogue des blouses commençait en effet :

« Les personnes qui ne sont point allées au Salon, les deux premiers samedis qui en ont suivi l'ouverture, et celles qui ne vont point au bois de Boulogne, doivent regarder comme imaginaire la mode des blouses pour les dames élégantes et celle des pantalons sous les blouses; car on ne voit ni l'un ni l'autre vêtement dans nos promenades (2). »

Et c'est une excuse malhonnête que la gazette trouve aux pantalons :

« Les femmes qui ont des raisons particulières pour cacher leurs jambes, ont la ressource du pantalon, mais une blouse doit être faite courte. »

(1) LA MÉSANGÈRE, *Dictionnaire des proverbes français*, p. 459.

(2) *Journal des Dames*, 1822.

Blouses et pantalons ne trouvent pas grâce devant la justice relative des courriéristes du *Journal des Dames* :

« En voyant maintenant deux compagnes de couvent, se rencontrant, avec leur grand chapeau de paille, leur blouse de toile écrue, leur pantalon et leurs guêtres, on les prendrait plutôt pour deux jeunes paysans que pour deux Parisiennes. »

Elle fut durable, pourtant, cette mode des blouses, sous lesquelles le pantalon devenait de rigueur. En dépit des ironies premières, ce fut, de l'avis de M. Henri Bouchot, l'un des vêtements les mieux trouvés de l'époque :

« On eut la *blouse*, une robe-sur-tout légère et très ample, bouffante sur la poitrine, serrée d'une ceinture à la taille, et devenue presque la seule parure négligée des merveilleuses entre 1822 et 1830. La blouse comporte le pantalon de percale, tombant sur la chaussure, brodé et festonné à outrance, et coquettement montré par un geste gracieux que toutes connaissent bien. Après avoir raillé la blouse et l'avoir ridiculisée, au théâtre des Variétés, en un mot, lancée par la meilleure réclame, on lui fit une fortune durable. Sincèrement, la Restauration ne sut rien trouver de plus délicieux ni de plus artistique en fait de

toilette. Longtemps la blouse corrigea les intempérances du gigot et des tailles en gaine (1)... »

Cependant, « les courtisanes » restaient à peu près seules à... mordre au pantalon :

« Déjà en 1822 quelques élégantes de la Chaussée-d'Antin avaient voulu faire adopter la mode turque des longs caleçons de mousseline, portés par les enfants ; mais, chose singulière, les courtisanes seules adoptèrent cette mode décente ; il n'en fallut pas davantage pour la discréditer (2). »

Nos belles madames ont changé cela, et cet exemple suffirait à leur faire adopter aujourd'hui n'importe quelle mode.

Le luxe affolant des bas et le soin qu'avaient alors les femmes d'entretenir leur jambe belle — la langue de Brantôme a du bon — n'étaient point étrangers, sans doute, à ces résistances. Que diable ! on ne porte pas des bas à jour de 150 francs pour les enfouir sous des fourreaux de toile ou de percale !

Et pour mieux faire valoir la jambe, les jupes sont courtes, idéalement courtes, pour danser surtout, et dépassent à peine le mollet :

« Si les Parisiennes ont une jolie jambe, il leur

(1) HENRI BOUCHOT, *la Restauration*, pp. 189-190.

(2) *Tableau de Paris*, par ÉDOUARD TEXIER, 1852, p. 332.

faut une robe courte, faisant bien le rond, une robe au milieu de laquelle on marche (1). »

Cependant, « les enfants des deux sexes portent aujourd'hui (presque tous) une blouse et un pantalon ». La même année, dans ce costume, Jenny Vertpré, une jolie fille du temps, paraît sur la scène dans *l'Actrice en voyage*.

La femme possède la science des euphémismes; qu'elle en mette, par hasard, pour patiner ou, jeune fille, pour les jeux en plein air à la campagne, elle n'avouera pas avoir un pantalon: elle sera *assurée*. Heureux quand, pour monter à cheval, la chaînette n'ayant décidément pas réussi, elle n'arborera pas « un pantalon de peau avec des bottines noires ».

La crainte de montrer son derrière serait-elle le commencement de la sagesse? Hors les cas de chutes et de culbutes possibles, les femmes continuent à ne pas vouloir entendre parler de pantalons. Patinage, gymnastique, cheval sont ses seules raisons d'être. Elles le retirent aussitôt après.

En 1824, La Mésangère, généralement si hostile à cette mode qui n'en était pas encore une,

(1) LA MÉSANGÈRE, *Journal des Dames*.

semble s'y rallier. Il en chante les avantages, j'allais dire les bienfaits :

« Les pantalons de percale sont très à la mode en ce moment pour les enfants, les jeunes personnes et même les dames. A la campagne ils sont d'une nécessité absolue. Comment, sans ce vêtement protecteur, oser monter à cheval, aller à âne ou se risquer sur une balançoire ? Mais aussi faut-il le dire : quand une jeune élégante est protégée par le bienheureux pantalon, il n'est pas d'écolier qui puisse lui être comparé (1). »

C'était trop beau pour durer. Après cet accès de bel enthousiasme, le *Journal des Modes* d'indiquer aux amazones dépourvues de pantalons le moyen d'obvier aux retroussis des chutes :

« On met un spencer avec un jupon de mérinos. Les demoiselles qui n'ont point de pantalon font faire, au bas de leur jupon, une boutonnrière pour le fixer à droite et à gauche, au moyen d'un des boutons de leurs guêtres (2). »

Si, pour monter à cheval, les jeunes filles n'en portent pas ; c'est dire, si, à la ville, les femmes se dispensent de « ces objets-là », pour employer l'expression d'une très honnête bourgeoise, l'un de ces derniers étés :

(1) *Journal des Modes*, 1824.

(2) *Journal des Modes*, 1824.

« On fait pour les dames des guêtres qui montent jusqu'aux genoux ; elles sont les unes en batiste écrue, les autres en laine, et tiendront lieu de pantalons (1). »

Les jupes, pendant ce temps, deviennent de plus en plus courtes et le luxe des bas s'accroît :

« Les robes de bal laissent apercevoir au moins la moitié de la jambe. Pour donner une idée de la transparence des bas, nous dirons que jusqu'à l'endroit où finit le brodequin, c'est du tulle, et plus haut de la gaze (2). »

En porter pour patiner est même une façon de se faire remarquer, et non des meilleures :

« Nous avons vu une jeune dame patinant : elle portait un costume en casimir garni de fourrure, un pantalon l'assurait contre l'inconvénient des chutes.

« Quelques dames portent bien des pantalons. Mais la bourre de soie et le cachemire de France ont remplacé la toile et la percale. »

Les contemporains, en premier lieu *l'Hermite rôdeur*, de manquer à ce sujet d'enthousiasme. L'ironie leur semble préférable :

« Nous avons nos *précieux* ridicules en fait de modes, dans le dix-neuvième siècle, et jamais nos

(1) *Journal des Modes*, 1825.

(2) *Journal des Dames*.

ancêtres ne nous ont fourni une chose plus extraordinaire que l'échange des culottes et des jupons entre les deux sexes; car, tandis que nos belles ont usurpé les pantalons, le sexe qui en tout devrait être mâle, a emprunté la toilette des femmes, en portant des corsets, des estomacs matelassés, de larges pantalons, pareils à des jupons, et même des pantalons plissés, qui ressemblent tellement à des jupes, qu'il est difficile de les distinguer (1). »

Les ridicules des femmes ont pour excuse la mode. Ceux des hommes ne se pardonnent point.

Exceptions, exceptions d'ailleurs. Combien, parmi les contemporaines, n'en portent pas encore :

« Nous avons vu une dame qui patinait avec autant de grâce que de hardiesse. Robe noire très courte de gros Naples, etc. Si la dame portait un pantalon, ce qui est peu probable, il devait être fort court, car, quoique le vent agitât le bord de sa robe, nous n'avons vu au-dessus du brodequin qu'une jambe bien tournée (2). »

Elles n'en usent pas davantage pour se bai-

(1) *L'Hermite rôdeur*, par l'auteur de *l'Hermite à Londres*, 1824 (THOMAS-SKINNER SURR), t. I, p. 69.

(2) *Journal des Dames*.

gner : « Pour se baigner à Dieppe, on se contente de robes de serge verte ou brune (1). »

Par contre, certaines amazones revêtent un véritable caleçon de bain et « montent à cheval avec des robes courtes et des caleçons courts de soie, semblables à ceux dont se servent les nageurs » (2).

Que préférables, cependant, à ce « pantalon de bazin à sous-pieds » dont d'autres ne craignent point de se revêtir ! L'on signale cependant « quelques merveilleuses qui, pour monter à cheval, font faire des pantalons à mille raies, froncés autour de la cheville et garnis de deux volants ».

Pour celles, très rares, qui en portent, sauf quelques-unes, plus rares encore, qui l'ont raccourci, c'est, en effet, la forme qu'affecte le plus souvent le pantalon :

« Il y a pour les merveilleuses des caleçons de deux sortes : les uns ressemblent aux caleçons ou culottes courtes des hommes, les autres aux pantalons collants, mais ils ne descendent pas au-dessous du brodequin des bas à jour. Les caleçons longs sont en mousseline de Suisse, terminés par une broderie et assujettis par une agrafe au-dessous du mollet. Quelques dames

(1) *Journal des Modes.*

(2) *Journal des Dames.*

portent des caleçons courts d'étoffe de laine fine, terminés par une manchette de mousseline (1). »

Généralement même, ils tombent jusqu'à la cheville. Ainsi, pas de surprises possibles : l'on sait tout de suite si une femme a un pantalon, et libre aux soupirants, pour le meilleur motif, de garder la sage réserve des journaux de modes en face d'un « pantalon blanc tombant jusqu'à la cheville, garni de mousseline brodée ».

« Encore une élégante se promenant aux Tuileries en pantalon ! Ce dernier, presque collant, était de bazin ; il descendait jusqu'au coup de pied où il était échancré et avait des sous-pieds retenus de chaque côté par un petit bouton d'or. Que l'on ne se figure pas un habit d'amazone : la dame qui portait ce pantalon avait une robe de soie (2). »

Pouah ! ce bazin et ces sous-pieds, cela ne suffit-il pas à justifier toutes les préventions dont font montre les élégantes, allant l'hiver (1829) jusqu'à superposer deux paires de bas l'une sur l'autre, plutôt que se résoudre à l'empantalonnement :

« Les dames élégantes qui veulent être bien chaussées portent des bas très fins et à jour ; mais,

(1) *Journal des Dames.*

(2) *Journal des Dames.*

pour ne pas souffrir du froid, elles ont en dessous des bas très longs, couleur de chair. Ces derniers tiennent lieu de caleçons et s'attachent à la ceinture comme ceux des enfants (1). »

Eh ! eh ! mais, ce sont des *jarretelles*. Rien n'est donc nouveau sous le soleil et même ailleurs, point même les *chaussettes*, par les brûlants juillet :

« Au Théâtre-Italien, sur l'escalier qui descend au vestibule, une dame se posait de façon à faire voir des babouches brodées en or et en couleur ; des chaussettes de soie ponceau lui couvraient le bas des jambes. »

Quant au pantalon, la toilette de déshabillé ou de voyage le supporte seule. Ainsi, dans *Une Vieille Maîtresse*, Barbey d'Aurevilly en fait porter à la Vellini :

« Elle était vêtue comme une femme qui descendrait de vaisseau après une traversée. Elle avait une robe de voyage en étoffe écossaise, à grands carreaux écarlates, avec un pantalon de la même couleur (2). »

Mais, à part les chevauchées à la campagne, les parties sur l'herbe ou les voyages en diligence, la Parisienne qui a la jambe bien faite et

(1) *Journal des Dames*.

(2) Paris, Lemerre, 1874, t. II, p. 108.

tient à la montrer, avec des jarrettières et des bas à franges, s'en dispense :

« En général, les Parisiennes ont peu de gorge et la jambe bien faite. La mode des robes courtes, même très courtes, s'explique toute seule (1). »

Aussi, jugez de l'ironique succès que peut obtenir une Anglaise, qui, un soir d'Opéra, s'y risquera ainsi affublée :

« Les cheveux en boucles flottantes sur ses épaules et tout autour de sa tête; une robe de mousseline très empesée et très écourtée, un large pantalon à deux rangs de garnitures.

« Cette dame prenait pour de l'admiration ce qui n'était qu'une ironique curiosité de la part de toute cette foule qui l'entourait (2). »

Tout juste si, passé dix ans, les fillettes en portent encore. Bien plus, dans une des correspondances « bêtes » de cousine à cousine, qui étaient alors un des charmes du *Journal des Demoiselles*, le pantalon n'est pas considéré comme une inconvenance sous les jupes d'une première communiant :

« Si ta sœur fait sa première communion à Pâques, voilà comment je te conseillerai de la parer pour le plus beau jour de notre vie. Une

(1) LA MÉSANGÈRE, *Journal des Dames*.

(2) *Journal des Femmes*, 1837.

robe de gros de Naples blanc, etc.; cette robe doit être longue. Maman n'approuve pas qu'une petite fille porte un pantalon le jour où elle devient une demoiselle en faisant l'acte le plus auguste de la religion (1). »

Quelques années postérieures même à ce joli morceau de littérature, le trousseau des élèves des *Ursulines*, en 1845, ne comportait point de pantalons. Aujourd'hui encore, il est interdit aux pensionnaires de certains établissements, à *la Providence*, notamment. Si au *Sacré-Cœur* et aux *Ursulines* la chose n'effraie plus et est même exigée, il n'en est pas de même du mot. Quelles gentilles, ma chère, en des bouches de quinze ans : des *tuyaux de modestie* ou des *tiroirs* !

C'est le rêve des fillettes de les quitter; ce jour-là, elles se croiront jeunes filles, femmes presque :

« Dès qu'on a quitté les pantalons, on peut quitter les volants; à seize ans vous portez des robes de ville, semblables aux robes simples de vos mères (2). »

Dans une nouvelle de H. Lesguillon, *le Contrat n'est pas encore signé*, ne datant que de 1856,

(1) *Journal des Demoiselles*, 1838.

(2) *Journal des jeunes personnes*, 1840.

une fillette, qui voudrait être une demoiselle, de s'écrier d'une voix pathétique :

« Encore des pantalons, j'aurai donc toujours des pantalons ! »

Cela se comprend, quand on sait ce qu'étaient encore, quelques années plus tard, les pantalons, tels que les comportaient les trousseaux de pensionnaires. Dans cette chose délicieuse qu'est son *Collier des jours*, Mme Judith Gautier n'a eu garde d'omettre ce détail. Ils étaient odieux :

« Mon trousseau avait été confectionné sur des mesures approximatives et sans être essayé ; on m'en revêtit dès le lendemain. Il était hideux et me fit horreur.

« Un pantalon en finette grise, terminé par des bouts de jambes, de serge noire, en forme de pantalon d'homme !... une robe de serge noire, à gros plis, trop longue, et un tablier en lustrine noire, à manches boutonnées (1)... »

(1) JUDITH GAUTIER, *le Collier des jours. Souvenirs de ma vie*. Paris, Félix Juven, s. d., p. 14.



LA CRINOLINE

Prise en elle-même, au repos, suivant la pittoresque expression d'un vaudevilliste, la crinoline, loin d'accentuer les formes, enfermait le corps dans une sorte de cage de sûreté ; malheureusement elle bâillonnait, et ses balancements, plus ou moins gracieux à la marche, devenaient inquiétants lorsqu'il s'agissait de franchir un passage étroit.

N'est-ce pas elle qui compléta la toilette intime, en rendant les inexpressibles d'un usage général ?

J. GRAND-CARTERET.



LA CRINOLINE

QUELQUES jeunes personnes, en très petit nombre, commençant à en porter, Paul de Kock, l'un des grands amuseurs de son époque, ne pouvait manquer de noter cette nouveauté. Les caleçons de la famille Troupeau ne sont-ils pas, oserai-je dire, le fond de *la Pucelle de Belleville* ?

Si « Adrienne ne porte pas de caleçons, elle dit qu'elle ne pourrait pas marcher avec cela, et qu'une femme ne doit point être mise comme un homme » ; non seulement Virginie, — et en finette encore, — mais sa mère et même les bonnes de la maison en portent, de par les volontés de la vieille tante dont on soigne l'héritage :

« Voilà ma fille ! C'est pur ! c'est intact ! c'est l'innocence avec une chemise et un jupon.

« — Est-ce qu'elle ne porte que cela ?

« — Pardonnez-moi, monsieur le comte, diable ! elle est élevée sur le pied de la plus scrupuleuse décence ! elle porte des caleçons.

« — Des caleçons !... et dans quel but, s'il vous plaît ?

« — Mais, monsieur le comte, afin que si par hasard... Vous comprenez, dans la rue le pied peut glisser, ou bien un coup de vent perfide... cela s'est vu ! et ma tante prévoit tout ! D'ailleurs, dans la famille de ma femme, on a toujours porté des caleçons. Sa tante ne les a jamais quittés, à ce qu'elle nous disait encore l'autre soir ; moi, j'en porte depuis notre mariage, notre femme de chambre et notre cuisinière en ont ; c'est-à-dire mon épouse vient de renvoyer sa femme de chambre, parce qu'elle s'est aperçue qu'elle se permettait parfois de n'en pas mettre pour sortir le dimanche... Une fille qui ôte son caleçon pour aller se promener dans la campagne ne peut avoir que de mauvaises pensées, nous ne pouvions pas la garder (1)... »

Laissant là l'insupportable vieille femme qu'est la tante Bellavoine et la falote silhouette de Mme Troupeau ou le petit truc du caleçon

(1) PAUL DE KOCK, *la Pucelle de Belleville*. Paris, Jules Rouff, p. 23.

déchiré et qu'il faut changer, quand Virginie a besoin de rester seule; notons parmi tant de chutes d'âne, dont s'égaie l'œuvre de Paul de Kock, — à toi, Caylus! — celle de *la Laitière de Montfermeil*. Pas plus que les autres, elle n'avait de pantalon :

« — Oui; mais... on peut tomber sans montrer... sans faire voir... C'est égal, vous êtes le premier qui l'avez vu, toujours (1). »

Aux environs de 1840, cependant, le pantalon semble gagner du terrain.

En 1844, une tentative fut bien faite pour en débarrasser les fillettes, et, excusez du peu, l'exemple partait de haut, de la fille de la reine des Belges, encore une... tête couronnée.

« On adopte maintenant pour les enfants les robes courtes sans pantalons. C'est une mode très bonne à suivre dans l'intérêt de la grâce et du développement physique. Nous avons pour autorité et pour spécimen un portrait de la fille de la reine des Belges, par Wintherhalter (2). »

Mais, cette autorité ne suffit point. Les fillettes continuèrent à porter des pantalons, tantôt blancs tantôt en jaconas, tantôt en cachemire; garnis

(1) *La Laitière de Montfermeil*, p. 16.

(2) *Moniteur de la Mode*, 10 août 1844.

soit de dentelles, soit d'une broderie anglaise, soit d'une broderie en soutache, soit de festons. Leurs grandes sœurs et leurs mamans, même, commencèrent bientôt à en faire autant.

En mai 1843, Mme Popelin Ducarre nous fait, dans *le Moniteur de la Mode*, assister à la renaissance des dessous. Il est vrai qu'elle les fournit :

« Le linge d'intérieur est depuis longtemps un luxe de prédilection pour les dames de Paris. C'est lui qu'elles recherchent avec le plus de soin et qu'elles placent bien au-dessus de la toilette extérieure. Les jupons, les pantalons, les camisolles, les bonnets de nuit, les taies d'oreillers forment par leur prix la partie la plus importante d'un trousseau bien entendu (1). »

Mme de Renneville spécifiera : « Ses pantalons brodés, retenus par un poignet, au-dessus de ses bottines à élastiques (2)... »

Oh ! les bottines à élastiques ! pourquoi pas des pantalons de feutre comme à Berlin ?

C'est bien ce pantalon à poignets et ces bottines à élastiques, que nous devêt alors le caricaturiste Richard, à Ostende, sous les jupes d'une pauvre dame — une Anglaise, naturellement, — qu'un

(1) *Moniteur de la Mode*, 20 mai 1843.

(2) *Moniteur de la Mode*, 10 juin 1845.

coup de vent a, sur la jetée, coiffée de ses jupes (1).

Sujet de caricature devenu par la suite fréquent et familier, mais assez nouveau, en 1844, dans *l'Illustration*, où le crayon n'avait pas conservé la liberté de ceux de Carle Vernet ou d'Isabey.

Un roman bizarre, datant de cette époque, déniché sur les quais, dans la boîte à vingt sous, tenant du pamphlet et de l'autobiographie et où se trouvent déjà les cris de colère et les rages de Strindberg, *le Confessionnal des Jésuites*, en fait porter à son héroïne.

Ni Quérard, ni Barbier ne permettent de percer l'anonymat de ces sortes de *Mémoires d'un mari*. Celui-ci, évoquant les jalousies passées et les départs hâtifs de l'adultère, se remémore, tantôt en une délectation morose, tantôt avec amertume, — car n'était-ce pas surtout une défense contre lui ? — parmi les dessous de l'infidèle, ses pantalons :

« Il y avait pour le blanchissage d'une semaine... une profusion de ces jolis pantalons garnis, qui font de nos femmes des pigeons pattus... tout cela pour une semaine (2). »

(1) *Les Bains de mer belges*. Caricatures par Richard. *L'Illustration*, 28 septembre 1844, p. 61.

(2) *Le Confessionnal des Jésuites*. Paris, Paulin, 1845, p. 227.

Le bon cœur épluchant ainsi le linge sale et le blanchissage de sa femme, après l'accident ! ah, mais j'ai entendu parler de cela... à Lille.

Et, la dame, qui si volontiers s'en dispensait le soir pour sortir, de les passer — ils étaient donc fermés ! — avant de se coucher :

« Puis après avoir fait sa toilette de nuit avec précipitation, éteint les lumières au moindre bruit, Madame mettait un pantalon... vertugadin de nouvelle espèce contre les insolentes tentatives d'un mari ; elle avait eu soin, pour ses courses du soir, de ne pas s'embarrasser les jambes, cela eût gêné ses mouvements (1). »

L'ingrat, avec des vicaires ; quelles personnes plus honorables choisir ?

Mais, peu lui chaut. C'est aux pantalons qu'il en veut :

« Ah ! alors qu'elle se parait, rien de trop beau, magnifiques cheveux d'emprunt, puis les bas de soie rose rayés à jour pour une dévote qui ne va plus dans le monde, puis cette profusion de petits fichus brodés pour cacher discrètement un sein qu'on ne voudrait pas montrer et pour cause, et ces jolis petits pantalons avec ces jolies petites garnitures de dentelles, qu'on sait ôter si preste-

(1) *Le Confessionnal des Jésuites*, p. 281.

ment au besoin, mais qu'on garde comme une barrière aux entreprises du mari (1)... »

Pauvre vieux, n'exagérons rien : jolis et petits ? — Non, pigeons pattus !

Le pantalon est pourtant loin encore d'être entré dans les mœurs.

Les devis de trousseaux que publie deux fois par an le *Moniteur de la Mode* (1845-1850) n'en comprennent point. Un devis manuscrit que j'ai sous les yeux (1846) en compte une douzaine en madapolam, à 5 francs pièce, soit un total de 60 francs.

Les excursions de la Cour dans les Pyrénées en font cependant comprendre l'utilité. Énumérant les toilettes des jeunes personnes qui y accompagneront la duchesse de Nemours, Mme de Renneville n'a garde d'oublier de la signaler :

« La lingerie destinée à compléter ce costume très simple était en mousseline suisse ou en batiste ; les gants étaient en peau de Suède, et un petit pantalon fermé par un poignet au-dessus de la bottine devenait indispensable pour gravir les collines et les montagnes (2). »

Entre temps, pantalons à « sous-pied large de 3 centimètres, fixé par des boutons », pour les

(1) *Le Confessionnal des Jésuites*, p. 284.

(2) *Moniteur de la Mode*, 10 août 1846.

amazones (1) et timide et peu heureuse apparition du corset de couleur :

« Quelques femmes un peu économes ont voulu adopter la soie et la moire gris poussière ; mais elles ont reconnu qu'un corset perdait de sa grâce et de sa coquetterie charmante, s'il n'était pas d'une blancheur éclatante (2). »

Pour celles des élégantes qui en portent :

« Les pantalons ont également un entre-deux au bas, posé au-dessus d'un petit volant qui termine le pantalon (3). »

Mais, ils restent avant tout l'apanage des fillettes ; bien que, dès 1848, *la Lingère parisienne* commence à donner des patrons de « pantalons de dames, » ce n'est guère que par cet accessoire que leur toilette diffère de celle des grandes personnes :

« La mode veut qu'on habille ces femmelettes en femmes, et sauf le pantalon, qui est de rigueur, rien, dans leur toilette, ne diffère essentiellement de celle de leur sexe (4). »

D'ailleurs, dans sa croisade en faveur du costume rationnel — le mot n'était pas encore créé

(1) *Moniteur de la Mode*, 30 août 1847.

(2) *Moniteur de la Mode*, 10 août 1845.

(3) *Moniteur de la Mode*, 30 mai 1848.

(4) *Moniteur de la Mode*, juillet 1851.

— dont rend compte dans les graves *Débats* M. John Lemoine, Mme Dexter signale l'illorgisme qu'il y a à trouver non seulement inutile, mais inconvenant pour une femme, ce qui pour une fillette passe comme de toute décence :

« J'en appelle à tout homme qui a eu l'occasion de marcher derrière une femme un jour de grand vent, et je lui demande si notre toilette actuelle a droit au monopole de la décence. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, le costume qu'on appelle immodeste est très bien porté, mais le lendemain on le trouve inconvenant (1). »

Tandis que la politique fait des siennes et que de plus graves événements se préparent, le pantalon semble vouloir, lui aussi, tenter son coup d'État. En décembre 1851, hardiment, il réclame ses droits sous une « toilette de bal ou de grande soirée ».

« La jupe est en gaze blanche très ample ; elle a pour tout ornement, devant, trois chefs d'argent partant du milieu et s'éloignant du bas. Entre eux il y a un semis de pois d'argent. Un pantalon de gaze blanche unie et n'ayant que très peu d'ampleur est retenu au bas de la jambe par un chef en argent (2). »

(1) *Moniteur de la Mode*, octobre 1851.

(2) *Moniteur de la Mode*, décembre 1851.

Cette description ne semble pas, hélas, mentir à la réalité.

Dans la gravure consacrée à ces splendeurs, la jeune personne ainsi accoutrée lève modestement, de la main droite, le bas de ses jupes, sous lesquelles apparaît, au-dessus de la bottine, le poignet du pantalon.

A ce douloureux spectacle, une belle dame, dont le costume constitue une symphonie d'un vert grelottant, baisse vers elle l'attrition de son regard. On sent proches des compliments de condoléances.

Certes, ce n'était pas joli, joli. Mais, n'était-ce pas là une des tentatives les plus sérieuses faites jusqu'ici pour faire adopter l'usage de cet affreux accessoire ? N'était-ce point, du costume de villégiature, où il était « indispensable pour gravir les collines et les montagnes » (août 1846), vouloir le faire passer sous le costume habillé, qui jamais encore, depuis Catherine de Médicis et Notre-Dame de Thermidor, n'avait voulu l'admettre ?

Passe encore sous la toilette habillée, mais le faire entrer — et fermé s'il vous plaît — dans une toilette de rendez-vous, voilà qui est plus grave et ressemble fort à une méchante plaisanterie.

Nous ne sommes plus, le faut-il confesser,

au temps des vigoureux amants de Brantôme, *escertant* en un coin de fenêtre les caleçons d'une dame s'ils étaient *bridez*. Plus de timidité et plus de respect de la lingerie sont notre lot. La marquise de C... — et l'on ne pouvait chanter, en la circonstance, qu'elle n'eut point de... paravent — en fit la triste expérience et ne le pardonna point :

« Après Mme P..., Mme la marquise de C... a eu l'honneur de passer devant notre aréopage. C'est encore un *bas bleu* de première qualité, qui étudie les langues modernes et les guitares, jadis coquette et très maniérée ; je l'ai connue fumant la cigarette chez la princesse M... Le pauvre E... M... en était très épris, il eut d'elle un rendez-vous qui n'eut aucun résultat, parce qu'elle portait pour la circonstance des pantalons sans coutures, que mon timide ami n'osa pas déchirer, ce qu'elle ne lui a point pardonné (1). »

L'équivalent, ou peu s'en faut, de ce regret mélancolique d'une honnête bourgeoise de Nancy :

« — Pour une fois que j'ai eu une occasion, j'avais un pantalon fermé... »

Cette idée aussi !

En janvier 1852, les premières lignes de la

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel sur le règne de Napoléon III*, t. I, p. 6 (29 janvier 1851).

chronique du *Moniteur de la Mode* constatent le terrain gagné par le pantalon :

« Le pantalon, jadis toléré pour la demi-toilette, a fini, d'empiétement en empiétement, par avoir ses entrées au bal. On fait pour les soirées dansantes d'élégants pantalons bouffants et serrés à la cheville par un poignet formé d'un chef d'argent. Cette mode a pour objet de protéger la jambe contre les indiscretions de la valse et de la polka.

Quelque chose de charmant et qui s'harmonise à ravir avec les pantalons à *la sultane* (tel est le nom de cette importation asiatique), c'est un brodequin de satin blanc, etc. (1). »

« Le pantalon jadis toléré pour la demi-toilette ! »

Que diraient de cela les petites bourgeoises qui, aujourd'hui encore, n'en mettent guère que leurs jours de grande toilette ?

Tantôt en percale, sans garniture d'aucune sorte, tantôt garnis d'une humble frivolité (1844) ou « en batiste très fine, bordé d'une toute petite valencienne » (juin 1851), couvrant la jambe et en partie la bottine, ce sont les pantalons que l'on voit, sur les journaux de modes, dépasser sous les jupes des fillettes et des jeunes per-

(1) *Moniteur de la Mode*, janvier 1852.

sonnes : « Ces pantalons de percale voilant la jambe jusqu'à la cheville, très décents, mais affreusement laids et bourgeois, qui donnèrent aux jeunes filles d'il y a trente ans l'air de pigeons pattus (1). »

Lorsque les femmes se décidèrent enfin à en adopter à leur tour l'usage, la pudeur ne fut pas seule en jeu. L'hygiène eut également voix au chapitre, et M. Ed. Texier de prêter même plus d'importance à cette considération qu'à la crainte du vent et des chutes :

« De jour en jour, hommes et femmes accordent de plus en plus à l'hygiène. L'usage si répandu aujourd'hui de la flanelle sur la peau, des doubles chaussures contre l'humidité attestent des soins plus prudents. C'est aussi dans cette vue que les dames se sont définitivement mises en possession des pantalons (2). »

En donnant leurs premiers patrons de *pantalons* ou de *caleçons de dames*, le *Conseiller des Dames* et la *Lingère Parisienne* ont soin d'indiquer, également, ces deux facteurs. Le pantalon ne se porte guère encore que pour excursion :

« A la demande des dames qui voyagent, nous

(1) VIOLETTE, *l'Art de la toilette*, p. 41.

(2) *Tableau de Paris*, p. 332.

donnons le patron d'un pantalon pour dames ou jeunes personnes (1); »

ou, l'hiver par crainte du froid :

« A la demande d'un grand nombre de nos abonnées, nous donnons aujourd'hui, à l'entrée de la saison d'hiver, un excellent patron de pantalon de dames (2). »

Note analogue dans *le Parterre des Dames et Demoiselles* (1857). Définition et conseil tout à la fois :

« Pantalon : vêtement que les femmes ne devraient jamais quitter, surtout en hiver. »

Ne rions pas, le progrès est évident, d'autant que le jardinier de ce *Parterre*, et pourquoi pas ce « jardin secret » ? est un ecclésiastique, l'abbé C. M.

Cette fois, encore que très simple, le pantalon triomphe pour tout de bon et est bien près de s'imposer aux élégantes :

« Des ceintures pareilles à celles des jupons se posent aux pantalons que les dames adoptent généralement aujourd'hui. Mais ils sont aussi simples que les jupons sont riches (3). »

Cette victoire du pantalon, un allié puissant l'avait assurée : la crinoline. Elle commençait à

(1) *Conseiller des Dames*, 1853.

(2) *La Lingère Parisienne*, octobre 1854.

(3) *La France élégante*, 1856.

sévir, et durant dix ans, encombrante, disgracieuse, ballonnante, elle devait faire, du pantalon, un accessoire nécessaire, sinon indispensable.

« Subitement, voici apparaître de formidables barrières. Subitement, voici venir une de ces révolutions de la mode dont nous parlions à l'instant.

« Jusqu'alors, en effet, dans la toilette féminine, l'inexprimable, le pantalon, ce qu'on appelait — tant il se portait peu — *le caleçon des coquettes*, n'avait joué qu'un rôle secondaire. Or, avec le second Empire, avec la Crinoline, il devient *l'indispensable*, si bien que ce qui se relevait et se montrait si facilement, si naturellement, dès maintenant, va devenir plus fermé, plus caché.

« Finis désormais les Nus rayonnants et sans malice du premier Empire et de la Restauration; finis les visions engageantes, les aperçus de cuisses avec lesquels l'imagerie de 1830 raccrochait les passants.

« Et alors va commencer — il faut savoir se contenter de ce que l'on a — le règne du mollet amené par le retroussage des jupes courtes sur la cage de fer, sur la crinoline.

« Le retroussage complet ne s'obtiendra plus que par les côtés, dans ces positions particulières nettement définies : *montée, entrée en omnibus*,

en voiture, en wagon, et avec, comme vue de dessous, cette chose peu gracieuse, hideuse même : la femme *empantalonnée*, la femme mise en sac dans le pantalon droit de l'époque. Regard oblique vers les bastilles de la toilette (1). »

Artistes et moralistes pouvaient, à défaut de lois somptuaires, railler et combattre la mode absurde des crinolines :

Vieux Dupin, en vain tu fulmines
Dans ton petit livre à deux sous.
Tu tapes sur les crinolines,
Ne pouvant plus taper dessous.

La crinoline était maîtresse et reine et, par son bon plaisir, les femmes condamnées à porter culotte. Ce n'est pas à dire que ce fût pour le leur :

« Nous nous rapprochons du costume des hommes, nous portons les chapeaux ronds, les cols brisés, les manchettes mousquetaires ; rien n'y manque, pas même les pantalons pour beaucoup d'entre nous. Je ne suis pas sûre que nous y gagnions, les femmes doivent rester femmes avant tout (2). »

(1) JOHN GRAND-CARTERET, *le Décolleté et le Retroussé à travers les âges*. Paris, E. Bernard, s. d. (Introduction).

(2) *La France élégante*, 1857.

« L'INDISPENSABLE »

C'est l'usage de la crinoline et de ses énormes cages de fer, dont l'effet était d'écarter au loin les jupes et les jupons des dames, qui a nécessité l'emploi de ces petits fourreaux de fine toile de lin ou de coton, qui sont chargés de garantir ce que les jupes et les jupons, placés trop loin, ne garantissent plus suffisamment.

BERTALL.



« L'INDISPENSABLE »

Si la crinoline fut pour le pantalon la grande vulgarisatrice, Bertall va un peu loin lorsqu'il lui donne un rôle créateur :

« C'est l'usage de la crinoline et de ses énormes cages de fer, dont l'effet était d'écarter au loin les jupes et les jupons des dames, qui a nécessité l'emploi de ces petits fourreaux de fine toile de lin ou de coton, qui sont chargés de garantir ce que les jupes et les jupons, placés trop loin, ne garantissent plus suffisamment.

« Depuis, les cages et les vastes jupons ont été supprimés, mais l'habitude du pantalon était prise et elle a persisté (1). »

M. John Grand-Carteret semble avoir remis

(1) *La Comédie de notre temps*, p. 130.

les choses au point, signalant à plusieurs reprises, lui aussi, l'étroite alliance qui unit le pantalon et la crinoline. Alliance qui a fourni à Colombine le sujet d'une de ses plus savoureuses chroniques du *Gil Blas* :

« Prise en elle-même, *au repos*, suivant la pittoresque expression d'un vaudevilliste, la crinoline, loin d'accentuer les formes, enfermait le corps dans une sorte de cage de sûreté ; malheureusement elle ballonnait, et ses balancements, plus ou moins gracieux à la marche, devenaient inquiétants lorsqu'il s'agissait de franchir un passage étroit.

« N'est-ce pas elle qui compléta la toilette intime en rendant les inexpressibles d'un usage général ?

« Malgré tout, la femme qui montait un escalier n'aimait pas à se sentir quelqu'un derrière les talons, parce que, en ce mouvement ascendant, comme quand elle se penchait du reste, on voyait toujours de son individu plus qu'il n'est pour habitude d'en montrer (1). »

Le pantalon n'était pas alors seulement nécessaire, il devenait *indispensable*. Ce fut même longtemps sous ce vocable et sous celui d'*inex-*

(1) *Les Mœurs et la Caricature en France*. Paris, 1888, pp. 344-345.

pressible, que le désignèrent celles que le mot effrayait encore.

Dès lors, il figure dans les trousseaux. Les journaux de modes ne se contentent plus d'en parler. Bravement, ils les étalent dans leurs dessins, laids et disgracieux combien, par la largeur et la longueur de leurs jambes unies, entre lesquelles bâille, cynique, l'infamie de leur fente. Les gazettes mondaines s'en emparent. Encore à ses débuts et ne supposant pas, sans doute, le parti qu'elle en tirera plus tard, à peine si *la Vie Parisienne* ne se montre pas plutôt dure à leur égard.

Au-dessous d'un dessin de Hadol (1863) intitulé *Longchamps, les modes*, ce regret mélancolique :

« Autrefois, vous aviez les jolies jambes pour vous consoler de la pluie, maintenant il ne nous reste plus que le macadam et les pantalons. »

L'on peut maintenant tomber de carrosse à la campagne, voire à Epsom, les beaux temps de Voiture sont passés :

« Il y a des événements grotesques. Trois gentlemen et une jeune dame étaient sur leur voiture. Les chevaux font un mouvement, tout le monde tombe les jambes en l'air; mais tous avaient des pantalons (1). »

(1) *Souvenirs d'Epsom. Vie Parisienne* (1864).

C'est la mode du jour. Elle prête à de petits tableaux risqués. *La Vie Parisienne* en profite; des parties de campagne en fourniront le décor, de jeunes femmes le fond.

A âne c'est « l'indiscrétion des jupes courtes et l'effronterie courageuse des jambes qui, rassurées par la présence du pantalon et de son — tu n'iras pas plus loin, — vous sautent aux yeux et vous rient au nez (1). »

Si une chute vient à se produire, — l'inévitable chute d'âne des belles amies de Caylus, — et que la victime demande si elle est bien tombée au moins :

« — Oh, admirablement, chérie ! nous ne savions que vous ayez de si belles valenciennes ! riposte la marquise (2). »

Ces gentilleses vont jusqu'au conseil :

« Le déjeuner sur l'herbe... et sur une fourmilière, simple conseil aux dames : faire mettre une coulisse à leurs pantalons, on ne saurait croire jusqu'où va l'audace de ces bestioles (3). »

A la cour même, à Fontainebleau, pour une partie, « *en jupes courtes* », due à la proposition de Mme de Metternich, celles mêmes qui, pour

(1) *Vie Parisienne*, 8 août 1868.

(2) *Vie Parisienne*, 8 août 1868.

(3) *Vie Parisienne*, 24 juillet 1869.

l'ordinaire, n'en portaient point de s'en munir :

« La plupart des femmes qui devaient être de la partie avaient également applaudi à l'idée des jupes courtes, et toutes s'étaient munies en conséquence (1). »

Quelques-uns protestaient bien encore. Les moralistes, sinon contre les pantalons, du moins contre la littérature qui les dévêtait :

« Des petits tableaux risqués, un pied qui fait deviner le reste, — un pantalon féminin qui n'entre pas, et qui amène la comparaison italienne du gant dont le pouce est trop étroit. La scène se passe toujours entre maris et femmes. C'est libertin, mais moral (2). »

Puis, adversaires plus sérieux et pour qui ce n'était plus littérature, les vrais amants de la femme, ceux qui l'aimaient trop, suivant l'expression d'Albert Aurier, pour multiplier les obstacles entre sa chair et la leur.

A ceux-là, ce n'était pas de l'aversion, mais de la haine qu'inspirait le pantalon.

Deux anecdotes à ce sujet, mettant en scène de ces *irrédentistes*. L'une est très connue,

(1) PIERRE DE LANO, *l'Impératrice Eugénie* (*Figaro littéraire*, 20 septembre 1890).

(2) EDMOND TEXIER, *le Journal et les journalistes*. Paris, 1868, p. 101.

presque classique. Victor Emmanuel, le roi galant homme, en est le héros, la comtesse de M..., femme d'un diplomate de l'époque, la victime :

« Se trouvant dans une soirée aux Tuileries, devant Mme de M..., il l'arrêta et se mit à causer avec elle.

« Comment la conversation roula-t-elle, tout à coup, sur la toilette des femmes, et comment le Roi devint-il, soudain, fort osé. C'est ce que nul ne saurait dire.

« Quoi qu'il en soit, Victor Emmanuel adressa, bientôt, cette question à son interlocutrice :

« — Que pensez-vous, madame, des femmes qui portent des... pantalons ?

« Et comme Mme de M... demeurerait quelque peu interdite :

« — Elles me font horreur, déclara le Roi.

« Puis, reprenant son interrogation qui devenait trop significative :

« — Je parie, Madame, que vous ne devez pas être de celles-là ?

« Mme de M... rougit, mais comme on écoutait autour d'elle, elle assura sa voix et, très haut, répondit :

« — Vous vous trompez, Sire, je suis justement de celles-là.

« Alors, Victor Emmanuel s'inclina et dit :

« — Merci, Madame. Et mille excuses de vous avoir ainsi questionnée.

« Et, dès lors, il ne parla plus à Mme de M... (1). »

L'autre, et elle se répéta souvent, met en scène non plus le roi d'Italie, mais un prince de la littérature, l'un des auteurs les plus fêtés et les plus aimés du second Empire. L'un de ces heureux de la vie, dont les confessions ne sont, la vieillesse venant, qu'une suite ininterrompue d'aventures et de liaisons amoureuses. Casanova plus raffiné et avec plus de scrupules.

Il ne posait point la même question que Victor Emmanuel : ses mains la posaient pour lui.

Parmi les nombreuses et jolies visiteuses qui affluaient dans le hall du luxueux hôtel que le maître avait garni de tableaux et de bibelots de prix, malheur à celles qui, esclaves de la mode, portaient comme Mme de M... des pantalons.

L'ardeur du poète s'éteignait, le beau rêve commencé s'achevait en un réveil brutal et tandis que, découragée, sa belle main de patricien retombait, sous la crinoline où elle s'était égarée, l'audience prenait vite fin.

Il fallait qu'une femme fût bien, mais bien jolie, pour qu'en la reconduisant à la porte, le

(1) PIERRE DE LANO, *la Cour de Napoléon III* (Figaro littéraire, 26 septembre 1891).

poète des redoutes lui glissât à l'oreille, tout en effleurant d'un baiser ses doigts menus :

— Et bien, revenez une autre fois... mais, pas de pantalon, n'est-ce pas?... pas de pantalon !

L'horreur du maître — je tiens ces détails d'une de ses familières — pour cette inutile lingerie était, d'ailleurs, connue de tout son entourage. Toutes ou presque lui en avaient fait le sacrifice. Pour certaines, ce put d'abord être une gêne. Mais, l'habitude a tôt fait de devenir elle aussi un maître.

Bien que les chroniqueurs nous aient conservé le souvenir des pantalons angulaires de Cora Pearl, — « *le passage de l'inexprimable* (1) » était devenu une des heures de la toilette des dames — nous savons peu de chose sur ceux des demi ou quart de mondaines du second Empire. Nombre d'entre elles, leurs braves concierges de mères ne les ayant pas habituées à ces complications, n'en portaient point sans doute.

Tout juste si Grévin, qui, après avoir croqué tant de petites femmes en chemise, n'en a jamais esquissé aucune en pantalon, fait intervenir cet accessoire dans deux de ses légendes.

(1) *Charivari*, 19 février 1869.

L'une au-dessous d'un couple de canotiers, ces êtres hélas préhistoriques :

« — Déjà la brise du matin...

« Soulève de Nini la jupe frémissant... an... ante...

— Oui..., mais Nini a des culottes (1) ! »

L'autre, corsant ce croquis, intitulé *un engagement* :

« — Avez-vous du galbe ?

« — Plaît-il ?

« — Avez-vous des jambes ?

« — ...Je vous ferais bien voir... plus haut, mais j'ai un pantalon (2). »

Avoir du *galbe* ou avoir des *dispositions*, cela se vaut dans la bouche des directeurs d'agence ou de théâtre, et plus récemment « le regretté » G.-Albert Aurier nous donnait la contre-partie de cette légende :

« — Allons ! non... monsieur Thomas.. non... pas de bêtises... allons, non, non, finissez... j'ai pas de pantalon !... finissez... (3). »

La crinoline avait imposé le pantalon. La cage disparaissant — et saluée de quels quolibets ! — son complément ne devait-il pas la suivre dans son hégire ?

(1) *Petit Journal pour rire*, 1866.

(2) *Paris-Caprice*.

(3) *Vieux. Paris*, Savine, 1891, p. 220.

Sous les jupes tombant droit, sans ballonner, son utilité devenait tout au plus relative. Bien vite, les femmes et les jeunes personnes n'allaient-elles pas profiter de l'occasion pour supprimer de leurs dessous cet objet qui avait eu tant de peine à faire accepter sa présence, que d'aucunes tenaient pour disgracieux, d'autres pour gênant, quelques-unes encore pour indécent ?

Il n'en fut rien. Les mœurs avaient-elles changé et étaient-elles devenues meilleures !

C'est peu probable. La structure d'un pantalon de femme suffit à anéantir cette hypothèse.

Si un revirement s'était produit en sa faveur, c'était moins aux circonstances — dirai-je concomitantes ? — qu'il le devait, qu'à l'évolution qu'il avait lui-même subie. Il avait su se faire admettre et plaire.

De long et rébarbatif qu'il était quinze ans plus tôt, il s'était singulièrement écourté, dépassant à peine le genou, gagnant en élégance ce qu'il perdait en longueur et en largeur. La percale et la batiste avaient remplacé le madapolam et ses tuyaux d'orgue. Des froufrous commençaient à garnir ses poignets ; aux festons et aux frivolités d'antan avaient succédé pour les coquettes les entre-deux et les valenciennes.

Si ce n'était pas encore un trou avec de la den-

telle autour, comme on le pourrait définir aujourd'hui, ce n'était plus le rempart de jadis, encore qu'une brèche lui ait déjà été faite depuis longtemps.

Complice de toutes les coquetteries et les pires, impassible et inerte témoin de bien des abandons, pratiquant, avant la lettre, la doctrine de laissez-faire, laissez-passer, de *l'inexprimable*, de *l'inexprimable* ou de *l'indispensable*, il était devenu tout bonnement le pantalon. De son indécence, il n'était plus question, mais de son élégance.

A certains, il suffisait déjà de voir « une culotte ornée de dentelles » (1) sans aller plus loin. Le roman, la caricature, la photographie même s'en emparaient pour s'en servir comme d'un piment.

La crinoline pouvait disparaître, le pantalon lui survivrait. Cela pour diverses raisons.

L'habitude d'abord. Quand on a accoutumé d'en porter, on ne les supprime pas ainsi du jour au lendemain. Il est aussi gênant de n'en pas avoir pour une femme qui en a toujours porté, que d'en avoir un, lorsqu'on n'en a pas eu l'habitude dès sa jeunesse.

(1) HUGUES REBELL : *La Femme qui a connu l'Empereur* *Mercure de France*, avril 1898, p. 148).

La pudeur peut-être un peu, ou mieux la peur des chutes, des coups de vent, des ascensions périlleuses, surtout depuis que l'impériale des omnibus est accessible au beau sexe.

En grande part, la propreté et l'hygiène : la crainte du froid, de la poussière et des microbes.

La coquetterie enfin, car, comme le confessait ingénument une jolie fille, pour qui c'était la meilleure raison d'en porter : « C'est la mode d'avoir des pantalons. La mode est aux pantalons ; cela fait tout. »

Aussi, loin de disparaître avec la crinoline, l'usage du pantalon s'est-il au contraire singulièrement généralisé, voire démocratisé depuis une trentaine d'années.

Laissant à part les chauds jullels et les brûlants août, où, à l'affût d'un peu de fraîcheur, tant et des plus honnêtes les suppriment, il n'est petite des Modes et Confections qui n'en porte aujourd'hui. Que diriez-vous de cette lingerie biscornue, Mimi Pinson et vous Francine, qui jamais n'avez songé à en compliquer vos dessous si sommaires ?

Heureusement se sont-ils raccourcis comme l'on sait, laissant sous leur large sabot saillir la jambe svelte ou forte, trop longtemps uniformément vêtue de noir ; sans quoi, mêlant ses

regrets à ceux du Pont-Royal, il faudrait conclure avec Bertall :

« Le vent n'a plus de ces révélations indis-crètes dont s'amusaient nos pères et dont les des-sins d'Horace et de Carle Vernet nous ont con-servé le souvenir. En ce temps, certains gourmets et curieux faisaient station sur le Pont Royal à l'affût de quelque bourrasque révélatrice.

« L'introduction du pantalon féminin a sup-primé définitivement cette source d'indiscrétions, et il ne stationne plus de curieux *ad hoc* aux abords du Pont-Royal (1). »

O mélancolie des choses !

(1) *La Comédie de notre temps*, p. 130.



TROTTINS ET MIDINETTES

*« Ah ! l'exquise cohibition
De pantalons blancs et de cottes,
De mollets et de bas à côtes,
Prenant jour sans ambition. »*

TH. HANNON.



TROTTINS ET MIDINETTES

MÉNAGÈRE ou paysanne, la femme du peuple ne porte généralement pas de pantalon.

Pendant longtemps les fillettes les quittaient en même temps que l'école. A peine si ces dernières années, à la campagne, le pantalon a commencé à faire, le dimanche, une timide apparition sous les jupes des jeunes filles.

Laissant, comme sortant de notre cadre, les culottes des pêcheuses aux Sables-d'Olonne (1) et à Arcachon, — le plus souvent elles s'en passent

(1) Je ne parle point de quelques professionnelles de la plaque sensible et de la carte illustrée. On ne connaît que trop, sous leurs jupes courtes, intentionnellement relevées, les poignets au crochet de leurs pantalons.

Jambes croisées ou promenades à âne dans les pins, tout est prétexte à ces exhibitions.

Article d'exportation.

en Bretagne, — nous ne verrons guère porter de pantalon à une fille de campagne que lorsqu'elle a quitté celle-ci.

Le service bourgeois, l'exemple et l'imitation de leurs maîtresses, la galanterie les y amènent généralement.

Encore, au dire des maîtresses de maison — le livre de blanchissage en fait foi — combien n'en portent pas ou n'en mettent que leur jour de sortie.

Si quelques-unes, soit coquetterie, soit crainte du froid, prennent peu à peu l'habitude d'en porter, elles sont l'exception. Il en est de même dans le peuple.

— La femme honnête? Mais on la reconnaît à ce qu'elle a les genoux sales! me déclarait un jour, avec une brutalité toute médicale, un de mes amis, interne dans un grand hôpital.

Si ces constatations n'avaient quelque chose de singulièrement macabre, il n'y aurait qu'à noter les signalements fournis par l'Administration de la Morgue au lendemain des grandes catastrophes, incendie de théâtre ou accident de chemin de fer, pour se rendre compte de l'ignorance où la plupart vivent de ce vêtement.

Faute de quoi, si une chute ou tout autre accident vient à se produire, elles montrent leurs

rotondités postérieures sans qu'aucun voile n'en atténue les lignes.

Cette pauvre Élixa en sut quelque chose, à la suite de la magistrale fessée que lui administra un jour, en pleine rue de Maubuée, un de ses anciens amants.

Car, ayant trop ouvert sa porte à tous venants
Elle a peur sans lumière et croit aux revenants (1).

Badauds et gamins purent s'égayer. Mais il n'est si beau spectacle qui ne prenne fin. Celui-ci se termina au poste par la proposition que voici :

« M. Duranton interrogea le sieur F..., qui avoua son *forfait*. Quant à la fille Élixa, pour accabler son indigne adversaire, elle offrit au commissaire de lui prouver qu'elle avait été bel et bien *dévisagée* par le public, vu qu'elle ne portait pas de pantalon.

« M. Duranton a galamment refusé de faire la constatation demandée. Quant à F..., il a été gardé à sa disposition sous l'inculpation d'attentat à la morale publique (2). »

Renouvelé de l'Assommoir, spécifiait l'*Intransigeant* à qui j'ai emprunté cette citation. Mais,

(1) BAUDELAIRE, *Œuvres posthumes* (édition Crépet). Paris, 1887, p. 22.

(2) *L'Intransigeant*, 8 avril 1888.

me dira-t-on, la grande Virginie en avait un :

« Dessous il y avait un pantalon. Elle passa la main dans la fente, l'arracha, montra tout, les cuisses nues, les fesses nues (1). »

A cela rien d'étonnant ; la contradiction n'est qu'apparente. La grande Virginie n'était pas une ménagère, mais une fille, et de quelle catégorie ! Le pantalon faisait partie de sa profession.

Plus heureuse qu'Élisa, certaine institutrice d'Olivet, près Orléans, en portait, et, singulière anomalie, les portait *fermés*. A cette lingerie intime, épave sans doute de son trousseau d'école normale, son bourreau, le pharmacien Veinard, dont l'aventure eut à l'époque un véritable succès de gaîté, dut de se tirer de cette malencontreuse fessée avec une modeste amende de 200 francs. La pudeur publique n'avait pas été outragée.

Dans *le Figaro*, M. de Rodays a joliment conté la chose, à son heure :

« Maintenant, notons un bien joli détail. Il faut avouer que M. Veinard a une certaine dose de chance. Le fait d'avoir frappé publiquement un adversaire au visage constitue le simple délit de voies de fait ; mais le fait d'être allé chercher sa vengeance dans des profondeurs plus cachées,

(1) ÉMILE ZOLA, *l'Assommoir*, pp. 34-35.

plus intimes et sur un champ de bataille plus étendu, constitue le délit fort grave d'outrage aux mœurs.

« Or, admirez cette circonstance merveilleuse : la main irritée du pharmacien d'Olivet avait rencontré un de ces vêtements que la pudeur anglaise empêcherait de nommer. Bref, l'institutrice portait... un pantalon. Ce qui fait que devant ce rempart de toile fine, tuyauté en bas, bien serré à la taille et hermétiquement clos de partout, les yeux indiscrets de l'assistance en furent absolument pour leurs frais.

« C'est à ce vêtement providentiel que le prévenu a dû de n'être renvoyé devant le tribunal de son pays que pour simple délit de voies de fait et d'en être quitte à bon marché : une amende de deux cents francs (1). »

Il n'arrive pas tous les jours, il est vrai, d'être fessée en public. Et ces deux exemples n'auraient sans doute pas suffi à décider les hésitantes, si la coquetterie et les impériales d'omnibus ne s'en étaient mêlées.

L'ouvrière d'un rang un peu plus élevé — robes, confections, modes, demoiselles de magasin — semble, en effet, à ce point de vue comme

(1) *Le Figaro*, avril 1879.

à tant d'autres, former la transition entre le peuple d'où elle sort et le monde galant.

Nombre de ces demoiselles, mises avec recherche et élégance, mènent parallèlement aux travaux de l'aiguille ceux de l'amour, — les jeux de l'amour et du bazar — et se trouvent ainsi amenées à soigner davantage leurs dessous, quittes, pour plus d'aise, à supprimer le pantalon, lorsque l'intimité est devenue complète entre elles et leurs amants.

Toutefois si elles ne sont pas sûres de la délicatesse de ceux-ci, ou si, au cours d'une séance au *Louvre* et au *Bon Marché*, elles viennent à succomber à la fâcheuse tentation qui en guette tant d'autres, elles feront bien de ne pas cacher dans leur pantalon le fruit de leurs économies ou de leurs larcins.

Mlle Joséphine (rue d'Allemagne) se vit ainsi ravir ses économies par un prévenant jeune homme, M. Maurice, à qui elle avait imprudemment livré son cœur et la clef de sa chambre :

« Elle les cachait dans la ceinture de son pantalon, — ses économies — mais elle avait commis l'imprudence de lui laisser deviner la cachette (1). »

(1) *L'Eclair*, 17 mars 1893.

Pour « Mlles Pauline H... et Berthe L..., filles de brasserie, » une distraction (deux mantilles et de la lingerie) leur valut de figurer dans les *Grands Bazaars* de M. Pierre Giffard et huit jours de prison :

« Elles dissimulaient les objets volés dans leurs pantalons et entre les jambes. (Cette opération prudente se fait dans les cabinets d'aisances.) Quand on a voulu leur faire avouer le vol, elles ne se doutaient pas qu'on allait les déshabiller, et elles ont nié le fait jusqu'à ce qu'on les eut mises entièrement nues (1). »

Quant aux impériales d'omnibus, depuis qu'elles sont devenues accessibles aux femmes sur la plupart des lignes, on ne saurait croire la part qui leur revient dans l'extension prise, depuis une vingtaine d'années, par le pantalon.

Sans doute, nombre de jolies filles et de fines enfants du faubourg ne détestent pas qu'on aperçoive leurs jambes, si elles sont bien faites, alors que, leurs jupes relevées, elles descendent l'étroit escalier. Mais encore faut-il que les Messieurs de la plate-forme, une espèce particulière de voyageurs, ne poussent pas leurs investigations plus haut que le genou. D'où, nécessité de se

(1) PIERRE GIFFARD, *les Grands Bazaars*, 1882, p. 174.

munir d'un pantalon, dont parfois apparaîtra timidement le poignet, à moins que, la jupe s'étant accrochée, ce ne soit une soudaine exposition de blanc.

« Pas souvent suggestive la descente de *l'impériale*, bottines fatiguées, jupons d'alpaga, pantalons de flanelle rouge... à moins qu'il n'y en ait pas », affirme Vallet (1). Mais, non ; pas si mal que ça ! De fort jolis mollets s'y révèlent parfois, et, autour du genou, le sabot d'un pantalon, pas du tout en flanelle, qui floconne.

Tout juste si, en Allemagne, lorsqu'enfin il fut loisible aux femmes d'escalader *l'impériale*, l'usage du pantalon ne devint pas, pour cette ascension, obligatoire.

C'était un nouveau poste d'inspecteurs à créer, mais les difficultés du contrôle firent, semble-t-il, abandonner cette prescription draconienne et indiscrete par trop.

« On nous écrit de Berlin :

« La police, qui avait toujours refusé aux omnibus l'autorisation d'admettre les femmes à *l'impériale*, vient enfin d'accorder son autorisation.

« Elle exige que l'escalier soit large et masqué

(1) *La Vie Parisienne*. — *Par la pluie*, 24 mars 1894.

du côté du public. La proposition du docteur Hancke, demandant que le pantalon sous-jupe soit imposé aux dames de l'impériale, a été écartée. »

Cette information, donnée, en son temps, par les journaux réputés les plus sérieux, prêta matière, dans *le Fin de Siècle*, à d'amusants et fantaisistes interviews d'Andrée de Grammont et de Liane de Pougy elle-même (1).

La pluie enfin, l'ennuyeuse pluie, qui rend les trottoirs gras et force tout ce petit monde à relever assez haut les jupes, dévêtant ainsi, noirs ou havane, les bas, à l'entrée et à la sortie de l'atelier, n'est pas aussi sans contribuer, certains jours du moins, à faire passer, en s'habillant, un pantalon à nombre de ces aimables personnes, qui, volontiers, s'en dispenseraient, s'il faisait soleil.

Laissant de côté les « petits vieux bien propres » à qui sont familiers les trottoirs de la rue de la Paix, et encore que la mode en ait décidé autrement, assurant le triomphe de la jupe sur la culotte, autrement pratique cependant, incidemment, je dirai un mot de la culotte cycliste.

Pratique, ai-je dit ; oui, surtout depuis qu'un

(1) *Le Fin de Siècle*. *Le Block-Notes de Falstaff*, 12 novembre 1896.

tailleur intelligent a songé à donner à la culotte de nos petites camarades le quelque chose qui lui manquait pour qu'elle fût l'égale du pantalon d'homme : « un rien, ce quelque chose ; mais un rien qui compte terriblement en de certaines minutes, au cours des longues étapes cyclistes.

« Quelques cyclewomen, émues des souffrances de leurs sœurs, ont pensé qu'il y avait une révolution à tenter sur ce terrain et, résolument, elles ont ouvert une brèche dans le préjugé de la culotte cycliste, — entr'ouvert serait mieux dire, et combien discrètement !

« C'est à cette généreuse tentative que nous devons la

CULOTTE PETIT-PONT

ingénieuse autant que décente, et aussi comode qu'élégante (1). »

Mais, jupes ou jupes-culottes, le snobisme a proclamé la déchéance de la culotte. Si sportivement il le faut regretter, n'êtes-vous pas les premières à le déplorer, Mesdames, alors que, bourreaux de vous-mêmes, il vous faut constater combien terriblement gênante devient, à ces certaines minutes, la culotte cycliste, portée sous la jupe ?

(1) *Le Journal*, 9 décembre 1897.

Partisan de la culotte, je n'irai point cependant jusqu'à préconiser ce système, évidemment rationnel, consistant à se débarrasser simplement de sa jupe et de ses jupons, et à enfourcher la bécane, en corsage clair et en pantalon.

« Rencontré dimanche soir, près d'Anvers-sur-Oise, une très réaliste mais par trop schoking jeune femme qui pédalait en pantalon de batiste... pas même fermé par une feuille de vigne.

« Ohé ! Monsieur le sénateur ! si vous enfourchiez votre bécane pour aller savoir son nom et son adresse (1) ? »

Il est à croire que ce filet n'est pas étranger à l'amusante nouvelle que publiait quelques mois plus tard, dans *le Courrier français*, M. Carolus Brio, et qui ne ferait pas mauvaise figure dans *les Tribunaux Comiques*. La remise à huitaine du juge de paix mérite d'être citée :

« Attendu que la nature de l'étoffe, si légère soit-elle, dont est fait le pantalon d'une bicycliste ne saurait constituer le délit d'outrage aux mœurs ;

« Qu'en l'espèce, il y a lieu de rechercher si le vêtement dont il s'agit offre des solutions de continuité, le rendant impropre à l'usage spécial qu'en fit la délinquante ;

(1) *Le Vélo*, 27 juillet 1893.

« Qu'un supplément d'enquête par suite est nécessaire :

« Par ces motifs,

« Invitons Mme Laminette à soumettre à l'examen du tribunal le pantalon incriminé.

« Renvoyons la cause à huitaine pour les opérations d'expertise et de jugement (1). »

S'il ne convient pas de monter à bicyclette en pantalon de batiste, il semble moins indiqué encore de le faire en jupe, mais sans pantalon. C'est là risquer la correctionnelle, et une pauvre petite cycliste, Mlle Lanjallée, se vit, de ce fait, octroyer huit jours de prison par nos doux juges :

« La 8^e chambre correctionnelle a condamné hier à huit jours de prison, devant se compenser avec la prison préventive subie, Mlle Lanjallée poursuivie pour outrage public à la pudeur, dans des conditions toutes nouvelles : c'est l'application de la bicyclette au délit correctionnel, car cette jeune personne, dont la magnifique chevelure crépée entoure la tête comme d'une auréole, n'avait rien trouvé de mieux à faire que de parcourir la distance qui sépare le quai Malaquais de la place Saint-Germain-des-Prés, juchée sur une

(1) CAROLUS BRIO, *Courrier français*, 14 octobre 1894.

bicyclette, les jupons retroussés, sans pantalon, avec, aux jambes, de simples chaussettes.

« M^e Lenoble, son défenseur, a plaidé que sur des plages et dans les bals privés les femmes les plus honnêtes en montraient bien davantage. Mais cet argument n'a pas convaincu le tribunal (1). »

Huit jours de prison pour montrer ses jambes et un peu de ses cuisses ! c'est cher vraiment, et quelle jolie chronique M. A. Ménard consacrait, quelques jours plus tard, dans *la Lanterne*, à cette petite contravention sportive.

Ah ! certes : « Faut de la pudeur ; pas trop n'en faut. Ou bien dressez des procès-verbaux aux statues du Luxembourg, aux danseuses en rupture de tutu, à tout ce qui montre un coin de peau, et fourrez six mois de prison à une infortunée qui, ayant bu un verre de cidre, se laissera aller à mettre au coin d'un mur sa lune en plein air (2). »

Dernier conseil, il n'est pas de moi, mais du R. P. Falstaff ; pour un premier rendez-vous, pas de culotte cycliste, ce serait un péché grave (*mortaliter peccant...*) mais, jupes et jupons, et un pantalon ouvert, le plus ouvert possible :

(1) *L'Écho de Paris*, 10 octobre 1898.

(2) A. MÉNARD, *le Nu à bicyclette* (*La Lanterne*, 13 octobre 1894).

« Non, mille fois non ! Allez-y en voiture ! La culotte de zouavette, c'est charmant, mais ça n'est pas un costume d'adultère à ses débuts. Combien de fois je l'ai maudite, cette jolie culotte de zouavette ! Et encore elle était portée par des femmes qui ne faisaient pas de manières pour l'enlever. Croyez-m'en, Madame, prenez votre voiture, mettez une robe, des jupons non empestés et un pantalon ouvert. Votre hôte sera très sensible à ces marques de courtoisie (1). »

(1) *Le Fin de siècle. Le Block-notes de Falstaff. Correspondance*, 13 août 1896.



LE GRAND
ET LE PETIT TROTTOIR

SUZANNE

LINGERIE — TROUSSEAUX

1,- *On essaie.*

G. BRANDIMBOURG.



LE GRAND ET LE PETIT TROTTOIR

M. Paul Bourget nous ayant depuis longtemps déjà accoutumés aux corsets noirs de Mme Moraines, d'autres, plus modestes ou plus indiscrets, ont poussé jusqu'aux dessous proprement dits leurs recherches, qu'il s'agisse de mondaines, de quarts de mondaines ou même de simples trottins.

Si ces demoiselles, modes et confections, grand ou petit trottoir, portent généralement des pantalons, huit mois de l'année tout au moins, le roman contemporain, qui aime à se documenter, ne pouvait omettre ce détail, et il ne l'a point omis.

Qu'elles en aient ou qu'elles n'en aient pas, nous sommes fixés sur ce point. Les romanciers ne se contentent pas de nous présenter leurs héroïnes : ils nous les déshabillent.

C'est, en quelque sorte, à une brève revue des auteurs les plus réputés de ce temps que je vous convie. Le bon poète et mon excellent ami des jours déjà lointains, Jean Ajalbert, prendra, si on le veut bien, la tête du défilé.

Sa Marcelle d'*En Amour* en porte :

« Il la hissa tout à fait sur ses genoux, la main aventureuse par les bas tièdes, les dentelles du pantalon (1)... »

Et de même la fille de leur hôtesse d'Olivet, une qui, à Paris, a trop bien tourné :

« Ah ! elle en avions des frusques, elle aussi, et des pantalons, et des jupons et de la dentelle. et des ci et des là, comme vous sur c'te chaise... Et des chemises et des fines, sauf vot' respect, qu'on y voit l'cul à travers, comme j'y disais (2). »

D'un autre poète, Théodore Hannon, cette traversée, par la pluie, de la Place Royale, par les petites Bruxelloises :

« Ah ! l'exquise exhibition
De pantalons blancs et de cottes,
De mollets et de bas à côtes,
Prenant jour sans ambition (3). »

(1) JEAN AJALBERT, *En Amour*. Paris, Tresse et Stock, 1890, p. 123.

(2) *En Amour*, p. 233.

(3) *Au pays du Manneken-Pis*. Bruxelles, Kistmæckers, 1883, p. 27-28.

De Cladel, les « culottes de flanelle » de *Mademoiselle L'Homme* (1), tandis qu'avec Tinchant et Léo Trézenik nous revenons au pantalon blanc et à son charme ambigu :

« Cependant qu'il allumait deux bougies et tirait les verrous, elle s'était déshabillée, sans trouble, énigmatique, gardant encore, — une dernière révolte de pudeur, sans doute, — son corset clos et son pantalon très blanc sur ses bas noirs (2). »

« Puis, résolument, comme pour en finir, elle troussa ses jupes, découvrant ses jambes jusqu'au feston du pantalon, et, posément, sans précipitation, en femme qui se sait comprise, elle tira son bas et boucla sa jarrettière (3). »

Modes et confections, dont nous venons de voir quelques représentantes, nous amènent aux *modèles*.

Une distinction s'impose.

D'une part, l'Italienne, un souillon, ignorant généralement, sous le clinquant de ses oripeaux, l'art du déshabillage : des paquets de vêtements enlevés tout d'une pièce, pour ne conserver, une

(1) *L'Eclat de Paris*, 7 mars 1891.

(2) ALBERT TINCHANT, *les Fautes*. Paris, Piaget, 1887, p. 168.

(3) LÉO TRÉZENIK, *les Gens qui s'amuse*nt. Paris, Giraud, 1886, p. 233.

fois la chemise enlevée par-dessus la tête, que la hideur de ses bas de coton blanc.

Parler de ses dessous ?

A peine si, parfois, au cœur de l'hiver, — le pantalon lui étant, pour l'ordinaire, chose inconnue — la brusquerie de l'exhibition se retardera chez quelques-unes, plus que d'autres frileuses, du grotesque emmaillotement d'un pantalon de flanelle rouge.

Quelles que soient ses origines, les contingences de la vie qui l'auront amenée à poser, il sera le contraire de la Parisienne.

Au lieu de la Transtévérine, mafflue et populaire le plus souvent, vieille avant l'âge, chair vague condamnée à d'obscur besognes, chairs veules, tôt dévêtues sur un signe du maître, le modèle parisien, qu'il soit de Montmartre ou de Montrouge, de plus loin même, sait rester femme, en dépit des nécessités professionnelles.

De son sexe, il conservera la grâce et la coquetterie. Non plus la chute brutale des vêtements, arrachés plutôt qu'enlevés, la hâte de l'Italienne à se montrer nue, à faire valoir sa marchandise, quelque chose d'un goujat ou d'un garçon boucher devant le Conseil de revision..., mais, souplesse et rythme de mouvements, le

geste des déshabillés prévus, la Femme qui, peu à peu, se déshabille. La chute brusque du corsage, auquel succède, lente, la jupe.

Pudeur bizarre, alors que sa nudité ne l'effraiera point, Montmartre et Montparnasse fusent-ils représentés par les plus chevelus de leurs rapins et les plus largement cravatés de leurs esthètes, quel cri d'oiselle effarouchée si, à cette minute brève, s'encadre au seuil le facies niais de Bouvart ou le masque glabre de Pécuchet. Pudeurs de jadis et rougeurs oubliées, ils les feront renaître.

Son corps, soit : c'est son métier. Mais, souvent, elle se cachera, — rideau ou paravent — tant pour s'habiller que pour se déshabiller. La ligne jolie des reins ou l'orbe des seins, elle est payée pour cela; mais, le savant manège du jupon dont on dénoue les cordons, du corset que l'on dégrafe, du pantalon que l'on retire, gauche un peu; cela, elle se l'est réservé, ou à un privilégié, qui paie lui aussi, ou à son petit homme, que parfois elle paie.

Car, celle-là, généralement, porte des pantalons, et combien fanfreluchés, témoin ce délicieux *coup de sonnette* de Boutet, leur peintre ordinaire, qui contre la porte en tient une, en corset et en pantalon, écoutante et arcboutée, ce-

pendant que par l'escalier descend, maugréant et vaticinant, quelque tailleur impayé (1).

Comme il convient, lorsqu'on se doit déshabiller en public, elles soignent leurs dessous, celles-là. Leurs corsets ne sortent point des rayons des grands bazars, et pour elles froufroutent et s'endettent les sabots, larges comme des jupons, symphonie des blancs et des mauves, où, parmi les trous-trous des faveurs jettent leur gaîté.

Qu'on ne le leur cache pas aussi :

« — Ah ! vous pouvez bien rire tous les deux. N'empêche que ce n'est pas chic d'avoir caché mon pantalon (2). »

Sans s'élever à ces élégances, a-t-on déjà oublié le *Petit modèle*, qu'énigmatique et bras ballants, chantait Yvette Guilbert :

Elle n'avait pas avant l'mariage,
Quitter ses pantalons fermés ;
Ça vous prouv' bien qu'elle était sage,
Sa mère ayant su la former (3).

Mais ce sont là des exceptions et, dans ce petit monde spécial, le pantalon ne semble pas, à

(1) HENRI BOUTET, *Autour d'elles*. — II. *Les Modèles*. Paris, Ollendorff, 1897.

(2) Dessin et légende de SATAN. (*Chronique amusante*.)

(3) *Le Petit Modèle*, paroles de Cellarius. (*Gil Blas illustré*, 30 octobre 1892.)

vrai dire, d'un usage courant. A celles qui en portent, il serait facile d'opposer, et que plus nombreuses, celles qui n'en portent pas.

Les unes sont jeunes, jolies parfois. D'autres, vieilles déjà, tôt vieillies peut-être, — les années de campagne et de champagne comptent double — de ces modèles, qui, malgré leur empâtement, ne se peuvent résoudre à abandonner la pose, et, lamentables, s'en vont traîner par les ateliers.

Mutine nullement, mais amplement quadragénaire, l'une de ces dernières, ne pouvant plus poser pour les mains et pour les pieds, ces mignonneries, résolut de poser pour l'ensemble et fournit ainsi à Paul Dollfus cette amusante anecdote.

D'abord, elle fut en une académie, dirai-je *colarossique*, exhiber l'opulence de ses charmes nus. Vis-à-vis de cette plasmature, la gaité égala l'effroi; et, — pauvrement d'ailleurs, — fumiste ayant toujours un peu rimé avec artiste, après s'être extasié sur la splendeur de sa croupe élephantiasique et l'inquiétante et débordante cataracte de ses seins, ce fut chez le peintre Bayard qu'on l'adressa, celui-ci étant, lui dit-on, à la recherche, en ce moment, de femmes posant le dos et les reins.

Elle n'hésita point, et cuidant avoir trouvé le chemin de Golconde, fut aussitôt frapper à la porte de l'atelier du maître.

« Quand elle se présenta, il y avait plusieurs personnes dans l'atelier.

« — Monsieur Bayard ? demanda-t elle.

« — C'est moi ! fit le peintre.

« Alors, sans mot dire, elle lui tourna... le dos, puis soulevant ses jupes et sa chemise — elle n'avait pas de pantalon — elle cambra la croupe, et, triomphante, s'écria :

« — Comment trouvez-vous le bouillon ? (1) »

Nous côtoyons le trottoir. L'hiver seul semble en chasser les pauvres femmes, qui, lasses, sans doute, d'avoir reçu les hommes à draps ouverts, viennent, dans *la Femme-Enfant* de Catulle Mendès, mendier quelque emploi dans la figuration.

Non pas des théâtreuses, possédant la tapageuse lingerie de Raymonde de Nevers ou les Bluze de Christiane de Romorantin ; mais le veule troupeau, qui jamais n'aura chignon sur rue ou place au prône, des tristes vendeuses d'amour, celles qui, quand on leur dit de s'asseoir, se couchent ou s'agenouillent.

(1) *Modèles d'artistes*. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., p. 214.

Elles se déshabillent pourtant ou se contentent de trousseur leurs jupes.

Sur les unes des pantalons : « ceux que l'on met tous les jours, de flanelle ou de madapolam, serrés au jarret, non d'un ruban, de quelque cordon à double nœud, sans rosette (1). »

« Sous les jupes et les pantalons s'enflaient et ballottaient à l'aise des rondeurs proéminentes jusqu'à la difformité, ou s'effilaient, sans mensonge de rembourrages ni d'étoffes bouffantes, des éthicités de squelettes (2). »

« Grossissements qui s'amplifiaient encore, plus haut, dans la flanelle ballonnante du pantalon (3) » ; d'autres, même, d'ignorer la prolétaire flanelle :

« Avec des saccades d'automate, elle s'inclina, saisit l'ourlet du peignoir, se troussa : pas de pantalons ; on vit au-dessus des bas, de coton rose, tendus par le tibia, le flasque des cuisses, bosselé de reliefs sinueux (4). »

Pas faits pour la montre, ces pantalons, ni pour pimenter l'angoisse des dévêtements ou la

(1) CATULLE MENDÈS, *la Femme-Enfant*. Paris, Charpentier, p. 25.

(2) *La Femme-Enfant*, pp. 25-26.

(3) *La Femme-Enfant*, p. 34.

(4) *La Femme-Enfant*, p. 33.

folie des mains qui s'égarent, protecteurs contre le froid, et rien plus.

Chez d'autres, au contraire, costume de combat, costume de travail, cantharide autorisée, dont elles connaissent les effets et escomptent les résultats.

« Arrivée à la chambre de l'amie, elle commence par faire asseoir son *miché*, elle ôte son chapeau, déroule ses cheveux, dégrafe sa robe, enlève son corset et ses jupons ; elle reste ainsi en pantalon très court et très décolletée, parce que, par un geste imperceptible, elle a tiré la coulisse qui fermait sa chemise sur la poitrine ; elle s'assied près, bien près, quelquefois sur les genoux et entame une conversation ; l'homme la couve des yeux ; en femme habile elle suit sur sa physionomie la marche de ses désirs ; quand elle le voit à point, elle aborde la question.

« — Tu m'as donné dix francs (ou un louis), mais tu ne savais pas comme j'étais faite, comme j'étais fraîche ; allons, mon bébé, donne-moi dix francs (ou un louis) de plus, tu verras comme je serai bien gentille.

« C'est le coup de l'allumage (1). »

Et, toutes, sachant la puissance des dessous,

(1) CHARLES VIRMAITRE, *Paris-Galant*. Paris, Genonceaux 1890, p. 15.

du pantalon en particulier, de mettre à profit sa grâce un peu androgyne, pour porter aux désirs du mâle le coup décisif.

Là où ont parfois échoué le plus frais sourire et les plus beaux yeux du monde, le charme des déshabillés et les blancheurs apparues des dessous triompheront. Que d'Hippolytes seraient rentrés chez eux, farouches et solitaires, si, en route, en temps opportun, les dentelles d'un pantalon, révélées par le retroussis discret des jupes, n'avaient mis en éveil leurs sens et fait appareiller vers Cythère leur curiosité !

Les dessous, mais c'est à la fois un art et une préoccupation. Tandis que Richepin, puis Trézénik nous dépeignaient abondamment, aux carrefours et aux bureaux d'omnibus, — ces derniers survivants du Pont-Royal — l'*amateur de mollets*, Jean Lorrain ne se portraicturait-il pas, lui-même, traversant *le Jardin de Paris* ou le *Moulin Rouge* « en somnambule, sans rien voir, uniquement préoccupé des jambes des danseuses ou des dessous des promeneuses, plus ou moins montrés dans un geste qui retrousse » (1).

Et c'est un art aussi de bien voir et de bien décrire, pour « les maîtres de l'archet subtil et

(1) *Courrier français, Croquis parisiens*, 2 décembre 1888.

titillant dans l'art de bien exciter et bien dire (1), » que se disputent les quotidiens.

Leur en vouloir, aux chères enfants, de leurs dessous capiteux, dont la description seule suffirait à indigner l'hypocrite province, et pourquoi donc ? Comme l'indiquait à juste titre, en une chronique de l'*Événement*, M. A. Tisserand, ne doit-on pas plutôt leur savoir « un gré infini » « de leurs dessous ultra-soignés, de leurs pantalons et de leurs chemises de vingt-cinq louis, de leur gai minois, de leurs dents blanches, de leurs frisons fous, bref, de tout le charme qu'elles répandent dans la vie parisienne » (2) ?

Mais, qu'elles ne se contentent pas de laisser exposer chez une lingère où Tout Paris les aura vus pendant huit jours, les pantalons de cent louis pièce, que leur aura payés le vieux Michès. Qu'elles se gardent de n'oser les froisser, voire les déchirer en les trompant. De tels payeurs ont de l'amour-propre et ne veulent point qu'on puisse croire qu'ils ne paient à leurs maîtresses des culottes de deux mille francs que pour le dimanche (3) !

(1) JEAN LORRAIN, *Où viole-t-on ?* (Courrier français, 14 septembre 1890.)

(2) Closmesnil à l'encan (l'*Événement*, 14 novembre 1887).

(3) PAUL DOLLFUS, *Conseils aux premières Communiantes* (l'*Événement*, 1^{er} juin 1892).

Étonnez-vous donc, après cela, si un autre millionnaire, un Russe celui-là, fit offrir à la gracieuse Giverny une somme de dix mille francs pour obtenir d'elle le pantalon qu'elle portait dans le *Ferdinand le Noceur*. Mais l'artiste refusa, trouvant exagérée la prétention d'avoir pour cette somme le contenant... et le contenu (1).

Aussi, la lingerie parisienne ne se contente pas de fabriquer, comme sœur Véronique, des culottes à tant pour la main-d'œuvre. Elle les essaye et les laisse *déchirer*... moyennant trois louis. Métier inconnu, même de Privat d'Anglemont; Georges Brandimbourg en signala l'existence dans le *Courrier français* (2).

Certaines même, aux minutes suprêmes, malgré les protestations d'amants et de poètes, — les poètes des amants, Armand Silvestre et Catulle Mendès (3) — de s'entêter à conserver dans la pénombre familière cette frêle et illusoire batiste, qui, n'empêchant rien, voile de son opale les roseurs de la chair.

Qu'elles laissent cela aux faciles initiatrices

(1) LE DIABLE BOITEUX, *Echos et Nouvelles*, (*Gil Blas*, 25 janvier 1891.)

(2) *La Traite des filles. La Procureuse*, 21 août 1890.

(3) CATULLE MENDÈS : *Lesbia*. Paris, de Brunhoff, 1886, in-12.

aux premiers frissons (1), mais que les véritables amoureuses, surgies, en une demi-nudité d'apothéose, hors des jupons, tombés à leurs pieds ainsi que des phalènes aux ailes de peluche, vite, abdiquent ce déguisement ou se laissent enlever « cet accoutrement viril, ce travesti sous la jupe, qui trouble, désorienté... » (2).

En présence de la vogue acquise par le pantalon dans la vie galante, les écrivains du jour s'en sont donné à cœur-joie, et, nombre de fois, sans l'ironie de La Mésangère, ils nous ont présenté les Grâces empantalonnées.

Quelques citations suffiront. Davantage serait se répéter.

Tout d'abord, une petite grue du quartier, le quartier latin d'il y a vingt ans, alors que florissaient les brasseries et que le nom de Palmyre évoquait autre chose que des ruines :

« Et, de suite, elle enfila sa chemise.....

« Alors, Alphonsine mit son corset, un corset noir avec des éventails en soie jaune, et ses bas, de grands bas couleur chair lui collant au mollet. Dans l'armoire à glace elle prit un corsage de drap rouge garni d'un marabout, et une jupe de

(1) LOUIS DUMUR, *Albert*. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

(2) CATULLE MENDÈS, *Robe montante*. Paris, Piaget, 1887.

même couleur avec quatre rangées d'un petit liséré d'or. Adrienne lui disant de se dépêcher, elle culotta son pantalon, en s'appuyant au bord du lit et posant le pied sur une chaise. Il était garni d'un entre-deux et d'une broderie et reserré par une faveur. Ensuite elle s'attacha la tournure sur le derrière et revêtit un petit jupon en flanelle bleue, ayant une large dentelle et, par-dessus un second jupon en moire, garni de velours (1). »

Est-ce assez documenté et quelle besogne à l'avance mâchée pour les futurs historiens du costume, et cette tournure, *ce cul de Paris*, ainsi disaient nos aïeux, gens mal élevés, n'en spécifie-t-elle pas exactement la date ?

Plus moderne, plus Montmartre, évoquant, en quelque sorte, la bouche pâteuse des lendemains de noce, la bouche — et s'orthographie-t-elle bien ainsi ? — en palissandre, que guette le réparateur vin blanc-citron de la plus prochaine terrasse, de Montfermeil, ce lever emprunté au rez-de-chaussée de *l'Éclair* :

« Rose, jetant loin d'elle le bout éteint de sa cigarette, repoussait des pieds les draps et les couvertures, et s'asseyant sur le bord du lit :

« — Dis donc, mon gros, fit-elle, illuminée...

(1) TABARANT, *Virus d'amour*. Bruxelles, Kistemæckers, 1886, pp. 25-26.

qu'est-ce que tu paierais si je te fournissais le moyen de faire flanquer Nika à la porte par le prince !

« — Vous dites ? cria-t-il.

« — Donne-moi mes bas ! dit-elle fiévreusement,

« — Vos bas ?

« — Oui... Ils doivent être par terre...

« — Les voici.

« — Et les jarretières, cherche !

« — Mais, dites-moi !

« — Tu vas voir... C'est une idée... une idée épatante... Passe-moi mon pantalon... Là !... comment, tu ne le vois pas ?... Sur le dossier de cette chaise ?

« — Je vous en supplie, dit Boiscervoise en apportant le pantalon... Quelle est cette idée (1)... »

— Ta bouche ! eût sans doute riposté Mme de Sévigné.

Que bourgeois et que pot-au-feu, après le réveil de cet aimable couple, les « pantalons à manchettes » de Sapho (2) ou « le pantalon tuyauté » de telle héroïne de Courteline (3) !

(1) MONTFERMEIL, *le Dégoût*.

(2) A. DAUDET, *Sapho*. Paris, Charpentier, 1884, p. 48.

(3) COURTELINE, *les Femmes d'amis*. Paris, Marpon et Flammarion, 1886, p. 267.

Le poète des *Syrtes*, des *Cantilènes*, du *Pèlerin passionné* et, plus récentes, des *Stances*, le triomphateur enfin d'*Iphigénie*, que ce couple de grands artistes, les Silvain, vient de faire applaudir sous le ciel même de l'Hellade, ne m'en voudra point si je me borne à signaler « les pantalons angulaires » de la plus petite des *Demoiselles Goubert* (1). Jean Moréas est de ceux dont les vers permettent de négliger ces gentilleses.

— Avec de jolis dessous, mon enfant, une fille peut se trouver mal partout ! disait une mère digne de Forain.

Un pantalon qui va mal, un corset défraîchi, ne suffiront-ils pas, souvent, à expliquer des rigueurs plutôt imprévues ; et quel désastre en cas de chute ou d'accident, si ces menus détails n'offrent point l'élégance et l'harmonie qui conviennent !

« Je crie ; on accourt. Malgré moi je porte la main... où ça me fait mal. On veut voir pour me secourir, mais je résiste en dépit de la douleur.

« — Tu m'étonnes, Léonie !

« — Parce qu'il y avait des dames ?

(1) JEAN MORÉAS et PAUL ADAM, *les Demoiselles Goubert*. Paris, Tresse et Stock, 1886, p. 148.

« — Non, un vrai guignon ! Mon pantalon était sale (1). »

Sa place était au blanchissage alors et pas plus sous les jupes de l'infortunée Léonie que dans le porte-manteau d'un cuirassier un jour d'inspection !

« O découverte lamentable !... le général aperçoit un ravissant pantalon de femme, tout petit, tout mignon, tout coquet, orné de dentelles et de faveurs roses, encore parfumé malgré la profanation dont il était l'objet, et gardant, pour ainsi dire, quelque chose des séductions qu'il avait pour but de voiler.

« En faisant son porte-manteau, Chapendart, sans y prendre garde, s'était approprié l'indispensable d'Ida de Beaucontour (2). »

Mon garçon, est-ce que l'on soupe, une veille d'inspection ?

Cependant, quelques-unes parmi les pécheresses dont s'enorgueillit notre Paris tamponneur et électrocutant, soit par goût, soit par habitude, sont restées rébarbatives à l'usage du pantalon et n'en portent pas ou presque jamais.

(1) LA JOLIE FILLE, *Femmes à la mer*. Paris, Monnier, 1887, p. 183.

(2) THÉO-CRITT, *le Treizième Cuirassiers*. Paris, Ollendorff, 1888, p. 123.

Du nombre serait, suivant une indiscretion de Falstaff, Mlle Émilienne d'Alençon : je n'en veux rien croire.

Les unes de l'avouer cyniquement :

« — Des jours, je battais les mains en riant, mais d'autres, je pissais dans mes jupes, car je n'ai jamais porté de culottes (1)... »

Pour moins brutale qu'elle soit, cette confession n'est pas moins franche :

« — J'admets encore les soies de couleur pour les jupons, mais pour le reste non... Quant aux pantalons, je n'en porte jamais. C'est encore une vieille habitude, une manie, si vous voulez ; maman n'en portait point ; elle m'a élevée à n'en point porter et je ne pouvais pas me décider à en mettre... Pourtant, si vous le désirez...

« — Pourquoi vous demanderai-je de multiplier les obstacles entre votre chair et la mienne (2) ? »

La réponse est celle d'un païen mystique. D'ailleurs, ce n'est pas la seule des héroïnes d'Albert Aurier à n'en point porter. La plupart des étoiles du beuglant de province qui, dans son amusant roman de *Vieux*, représentent le

(1) MAURICE MONTÉGUT, *le Passé d'Augustine (le Fin de Siècle*, 5 juillet 1896).

(2) G.-ALBERT AURIER, *Œuvres posthumes*. Paris, édition du Mercure de France, 1893. (*Ailleurs*), p. 24.

chœur antique, sont dans ce cas et, au cours de la partie de campagne que l'on sait, le prouvent jusqu'à l'évidence :

« Immédiatement toutes ces dames voulurent imiter les acrobaties du facétieux voyageur. Et ce fut tout à coup d'échevelées culbutes, des envollements de jupes, des surgissements de jambes en l'air, de comiques apparitions de lingerie, voire même, la plupart ignorant les raffinements pudiques de l'empantalonnement, de brusques et désopilants étalements de nudités généralement secrètes (1)... »

Et, non moins simplement, Mlle Bénédictsen, l'amusant type scandinave d'*En Bombe*, pour prouver à l'ingénieur de Valenciennes qu'elle n'a pas, auparavant, figuré dans *la Terre*, de montrer en se retroussant lentement qu'elle « porte des chaussettes, ensuite qu'elle a le mollet nerveux et maigre, enfin qu'elle se dispense de pantalon » (2).

Sans parler de celles qui, assez nombreuses, suppriment pour plus de fraîcheur le pantalon durant les mois d'été, il n'est bonne ou mauvaise société qui ne se quitte. Laissons donc là les bosquets de Cythère... ou de Lesbos, pour nous occuper un peu des femmes honnêtes ou passant pour telles.

(1) G.-ALBERT AURIER, *Vieux Paris*, Savine, 1891, p. 321.

(2) WILLY, *En Bombe*. Paris, Per Lamm, s. d., p. 83.

VIERGES ET DEMI-VIERGES

Est-ce qu'une fille bien élevée ne porte pas toujours des pantalons !

CHARLES AUBERT.



VIERGES ET DEMI-VIERGES

EN 1807, — La Mésangère nous fournit une date exacte — le pantalon fut importé d'Angleterre en France, à l'usage des fillettes, et, dès lors, vint compliquer leur toilette.

Resté durant près de cinquante ans leur apnage, avant que les femmes consentissent à en porter, elles aussi, il a, dès lors, fait partie intégrante de leur costume.

Seules, quelques petites pauvresses n'en portent pas — et quelle misère trahit son absence ! Son usage est sans cela absolument général, que ce soient les « petits pantalons brodés » de Virginie (1), ou « ce pantalon qu'une main brutale

(1) GUSTAVE FLAUBERT, *Trois Contes* (Un cœur simple, p. 18).

avait arraché » et sur qui s'apitoyait la femme Testou (1).

Nous n'insisterons donc pas, même sur les pantalons, fendus par derrière, de la petite Augusta, laissant apercevoir « à travers la susdite fente, sous un pan de chemisette mutinement retroussé, des choses grasses, rondes, fraîches comme des pommes... » (2).

La fillette grandissant et les jupes s'allongeant, sauf à la campagne où il disparaît tôt, le pantalon demeure la règle. Dans les pensions, il est obligatoire. Établissements laïcs ou congréganistes, les trousseaux des élèves en comportent une demi-douzaine ou deux. Il n'est personne à ignorer ce qu'est un « pantalon de pensionnaire » (3).

Qu'on s'étonne après cela du trouble d'un pauvre abbé, qu'une division de potaches déjà grands s'amuse à promener malignement au milieu des cordes supportant la dernière lessive du couvent des Dames bleues, composées, ce jour-là, des pantalons de leurs élèves.

(1) J.-K. HUYSMANS, *les Sœurs Vatard*. Paris, Charpentier, 1879, p. 43.

(2) MARC STÉPHANE, *A toute volée*. Paris, Savine, 1891 (Augusta, pp. 37-38).

(3) HENRI ROCHEFORT, *Farces amères*. Paris, Havard, 1886, p. 88.

« Ils étaient accrochés par la ceinture ; la brise douce leur gonflait le ventre et les jambes, les agitant d'avant en arrière, d'arrière en avant, élargissait, puis rétrécissait leur ouverture, et, par cette fente mobile, on voyait le ciel bleu (1). »

Certaines mêmes n'attendent pas leur sortie du couvent pour attacher à cette lingerie intime un prix tout particulier. Témoin, au parloir d'un pensionnat religieux des Champs-Élysées, ces reproches de Mlle de Clavelin à sa mère :

« Jeanne garda un silence mystérieux... puis soudain :

« — Maman, j'ai à te dire que mes pantalons sont dans un état que c'est une horreur. Tu sais, le linge ça n'a jamais été ta préoccupation dominante. Je ne t'en fais pas un reproche ; on est pour le linge, ou pour les robes, ou pour les bijoux.

« — Toi, maman, tu es pour les bijoux. Moi, je suis pour le linge (2). »

Si le pantalon est de règle en France dans les pensionnats, à plus forte raison l'est-il en Angleterre, non sans qu'il ne soit parfois remplacé par la combinaison.

(1) MARCEL PRÉVOST, *l'Abbé Pantalon*. (*Gil Blas*, 24 décembre 1890.)

(2) ANATOLE FRANCE, *Mademoiselle de Clavelin*. (*Écho de Paris*, 25 mai 1897.)

Il en est de même à la ville.

« — Quelle folie ! Est-ce qu'une fille bien élevée ne porte pas toujours des pantalons ! » fait très justement s'écrier M. Charles Aubert à une acariâtre bourgeoise (1). C'est là l'expression même de la vérité, et, encore qu'il soit assez difficile d'être sur ce point exactement renseigné, il est rare qu'une jeune fille n'en ait pas un, à moins qu'il ne fasse bien chaud, bien chaud.

Dans le Midi, cependant, mesuis-je laissé dire, et d'autre part *la Vie parisienne* l'affirme, même dans la meilleure bourgeoisie, il en est bon nombre à n'en point porter (2).

Bérenghère serait-elle Toulousaine, la Bérenghère des *Trois Chansons*, qui a fourni à Catulle Mendès ce frais tableau :

« Il faut croire que Bérenghère convoitait surtout les cerises des branches les plus éloignées, car elle grimpa encore le long de l'échelle tremblotante; et il y eut un grand coup de vent; et comme elle n'était pas de celles qui déshonorent par des accoutrements virils les intimités de la toilette féminine, l'amoureux eut la vision

(1) CHARLES AUBERT, *Nouvelles Amoureuses*. Paris, Arnould, 1882-1885 (*Le cas de Mlle Suzanne*).

(2) *La Vie parisienne. Études sur la toilette*. (*Les Pantalons*, février 1891.)

de presque toute une nymphe nue dans un éclair de neige rose (1). »

Assister à de pareils spectacles est chose rare. Sans être trop prudes, les jeunes filles — sauf peut-être les envolées brusques de jupes au lawn-tennis — ne se prêtent guère à laisser constater si elles ont un pantalon ou non. Sans doute, en dehors des indiscretions de quelques-unes ou de petits lessivages imprudemment abandonnés sur une corde, j'aurais dû, lecteur, te laisser sur ce point, — quasi-certitude, il est vrai, — errer dans le royaume des hypothèses, si les demi-vierges n'étaient venues à mon secours.

Véritables héroïnes de Marcel Prévost, l'une fut même « pourtraicte au vrai » par Jules Bois, dans sa *Douleur d'aimer* (2) : de quels rires, de quelles gâtés n'emplissaient-elles pas la petite plage perdue de Bretagne, véritable Barbizon impressionniste où Paul Gauguin avait laissé le souvenir d'un dieu et où, de tous, était aimé Armand Séguin, pour son talent et pour son esprit!

Pas de cabines, naturellement ; et méprisant le plus souvent l'abri d'un tas de goémon pour se

(1) CATULLE MENDÈS, *les Trois Chansons*. Paris, Frinzine, 1886, p. 31.

(2) JULES BOIS, *la Douleur d'aimer*. Paris, Ollendorff, 1896. (*Le Petit Lapin blanc*.)

déshabiller, leurs rires si, au moment où, sans gêne, elles saillaient, garçonnières, en pantalon, hors des jupons tombés, le déclic d'un instantané les prévenait que leur silhouette venait de se fixer sur la plaque sensible.

Et leurs dégringolades donc ! sur les falaises du Pouldu — à l'indignation grande des époux Feyssard et de leur demoiselle — ce pendant que les guettait en bas l'objectif d'une photo-jumelle ! L'avouerai-je, si les pantalons de deux d'entre elles étaient hermétiquement clos, ma chère ! la troisième n'en avait pas du tout. Non par un effet du hasard ou en raison du brûlant août, mais à son ordinaire. Elle n'en portait jamais. Ça l'eût gênée, avouait-elle ingénument.

Sans aller aussi loin, cela peut arriver de n'en pas avoir. Et, à quoi tiennent une pièce et un gros succès d'argent, que la blonde enfant ait eu un pantalon ou simplement qu'il eût été fermé, et *miss Helyett* ne passait pas à la postérité.

Une mode bizarre, elle tend d'ailleurs plutôt à disparaître, c'est celle des expositions de trousseaux. Je ne sais à vrai dire rien de plus indiscret. Quand ce sont des femmes qui examinent et tripotent ces blancheurs encore impolluées, passe encore, bien que certaines, plus que d'autres délicates, s'en puissent froisser.

« Cela parut à la fiancée comme une profanation. Elle se persuada que ces rieuses et malicieuses personnes devinaient ses formes d'après les courbes des intimes vêtements. Une contrariété (1). »

Mais, quand ce sont des hommes, et qu'à deux élégantes un homme du monde bien et réputé bien élevé se laisse aller à ces confidences :

« — Je vous avouerai que les exhibitions de corbeilles et de trousseaux m'amuse comme une pensionnaire.

« — Pourquoi cela ?

« — Je suis très content de savoir comment sont confectionnés les chemises et les pantalons de mes danseuses. Ainsi, il y a des trousseaux qui me déplaisent souverainement ; et quand je vois celles auxquelles ils appartiennent, je me dis : Toi, tu as des pantalons avec des plissés bêtes... toi, des chemises à lourde broderie...

« — Voulez-vous bien vous taire (2) ! »

Mais, ne vais-je pas me mettre à moraliser ?

Pudeur du pantalon, pudeur relative. Hypocrites, pharisiens, indigènes de Pithiviers ou de Magnac-Laval ! ce sont, en un amusant cro-

(1) PAUL ADAM, *Soi*. Paris, Tresse et Stock, 1886, p. 57.

(2) ANGE BÉNIGNE, *la Comédie parisienne*. Paris, Plon, 1878 p. 22.

quis du *Charivari* (1), Madame et Mademoiselle, assises devant un comptoir de grand bazar, derrière lequel un commis étale à leurs yeux un pantalon outrageusement ouvert, tandis que M. Prudhomme emmène à l'écart le futur gendre.

« — Mon futur gendre, éloignez-vous; ces dames en sont à une partie du trousseau où votre présence gênerait la pudeur de ma fille. »

Prototype éternel du Mufle, à la solennelle imbécillité, que préférerait le bon sens et la gauloiserie native de cette brave dame, quelque cousine éloignée de Mme Cardinal, douairière, ou de Mme Manchaballe, sa belle-sœur :

« Une Dieppoise entre dans un magasin de bonneterie avec une jeune fille, à qui l'on peut donner comme âge entre dix-huit et vingt ans. Elle demande des pantalons.

« — Pour vous ? lui demande un commis.

« — Non, pour la petite qui va se marier.

« — Ah !... Et quelle ouverture ?

« — Une bonne main d'homme (2). »

(1) *Le Charivari*, 21 mai 1885.

(2) LE DIABLE BOITEUX (*Gil Blas*, 29 octobre 1891).

CES DAMES

Je me méfie toujours des femmes qui portent des caleçons : c'est la pudeur avec une enseigne.

COMMERSON.

La première femme qui mit un pantalon fut tenue pour immodeste : l'immodestie de notre temps consisterait à s'en passer.

ANGÈLE HÉRAUD.



CES DAMES

Si l'usage du pantalon est à peu près général pour les jeunes filles de la bourgeoisie, il en est sensiblement de même pour les femmes. Quelques-unes, une fois mariées, le supprimeront cependant avec plus de facilité, soit l'été, soit même en toutes saisons. Enfin, parmi les bourgeoises, parmi celles d'un certain âge surtout, il en est qui, même aujourd'hui, n'en portent pas et n'en ont presque jamais porté, n'ayant jamais pu s'y habituer.

A parcourir les innombrables catalogues dont nous encombre les magasins de nouveautés, ce serait à croire que toutes en portent et que toutes pourraient dire comme Mme Claire de Chancenay : « Après le corset lacé selon les principes,

nous avons d'abord à mettre notre pantalon, comme les Messieurs (1)... »

Non, car un certain nombre encore, nonobstant la science et les hygiénistes, n'en portent pas et l'on ne saurait croire combien de femmes, parfaitement honnêtes, se dispensent, l'été, de « ces objets-là », les trouvant « chauds et encombrants ».

Dans son *Livre de la femme d'intérieur*, — il ne remonte pas à plus de quinze ans — Ris-Paquot avait encore à insister sur son utilité.

« Le pantalon pour les femmes est un objet de lingerie de première utilité, et, quelque laid et peu gracieux qu'il soit, il n'en rend pas moins de précieux services.

« Qu'il soit en madapolam l'été et en flanelle l'hiver, outre qu'il tient chaud (2), il est d'une utilité incontestable (3). »

Et les médecins donc !

Dès 1816, à l'article *Fille*, le *Dictionnaire des Sciences médicales* croyait devoir « recommander l'emploi des caleçons par les temps froids (4) » et, en 1845, le *Manuel d'Hygiène* du docteur Foy

(1) *Le Figaro-Graphic*, 28 novembre 1891.

(2) C'est bien cela que bon nombre lui reprochent, l'été.

(3) RIS-PACQUOT, *le Livre de la femme d'intérieur*. Paris, Laurens, s. d., pp. 204-206.

(4) T. XV (1816), p. 509, art. *Fille*.

signalait « quelquefois l'usage du caleçon », en cela d'accord avec Napoléon Landais, qui le décrit ainsi dans son *Dictionnaire* :

« Vêtement en forme de culotte, ordinairement d'étoffe légère, que les hommes portent sous le pantalon et quelquefois les femmes sous leurs jupons (1). »

Bescherelle semblait donc exagérer en avançant qu'« en France beaucoup de femmes ont adopté l'usage du caleçon » (2).

Litré, citant Montaigne, se borne à évoquer, sans entrer en de plus amples détails, la « richesse des calessons de la signora Livia (3) » et, au mot *pantalon*, garde à ce sujet le silence d'une réserve plus que prudente.

Le premier *Larousse* généralise davantage encore l'affirmation de Bescherelle : « Vêtement que les femmes portent sous leurs jupons, et qui est analogue au pantalon des hommes, mais plus court (4) ; » et le *Nouveau* est descriptif : « Culotte de lingerie ou de flanelle, fendue ou se bou-

(1) Paris, Didier, 1840, t. I, p. 297.

(2) *Dictionnaire national de la langue française*. Paris, 1845, t. I, p. 315.

(3) *Dictionnaire de la langue française*. Paris, Hachette, 1863, t. I, p. 458.

(4) *Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle*, t. XII, Paris, 1874, p. 125.

tonnant sur les côtés, que les femmes portent sous leurs jupons (1). »

Quant à la *Grande Encyclopédie*, c'est tout juste si, dans le long et consciencieux article qu'elle consacre au Costume (t. XII, pp. 1151-1170), elle fait allusion aux « chausses désignées sous le nom de caleçon » des contemporaines de Charles IX... (2).

En 1877 seulement, tout en ne sachant trop « recommander aux femmes l'usage des caleçons de toile », le docteur Becquerel pouvait constater, avec plaisir, que cet usage « commence très heureusement à se répandre et même à se généraliser » (3).

Non, cependant, sans de nombreuses exceptions. Quinze ans plus tard, le docteur de Soyre devait les signaler avec mélancolie :

« Je sais bien que de nos jours l'habitude est prise par beaucoup de dames de porter des pantalons ; mais, comme j'en connais encore qui n'ont pas souscrit à cette nouvelle mode, je suis obligé de déclarer que toute femme, en temps ordinaire comme pendant sa gros-

(1) *Nouveau Larousse illustré*, t. VI. Paris, librairie Larousse, p. 646.

(2) T. XII. Paris, H. Lamirault et C^{ie}, s. d., p. 1165.

(3) A. BECQUEREL, *Traité élémentaire d'hygiène privée et publique*, 6^e édition, Paris, Germer-Baillière, 1877, p. 499.

sesse, devrait toujours porter un pantalon (1). »

Et, quels terribles hommes ces médecins, et quels affreux tyrans. Il ne leur suffit d'ordonner aux femmes de porter un pantalon, encore faudrait-il qu'il soit en flanelle (2) ou en futaine, ou encore « en tissu anglais, laine et coton » (3), et à cette condition seule ils lui permettraient d'« être fendu largement, comme le pantalon ; seulement comme il s'applique étroitement sur la peau, il maintient la chemise bien croisée en avant » (4). Sans quoi, non contents que la « plupart des femmes, au moins celles des villes, portent aujourd'hui des pantalons (5), » ils voudraient, aussi bien le docteur de Soyre, que le docteur Olivier ou que l'ami Monin (6), que ceux-ci soient fermés, car les pantalons, tels qu'ils sont portés, « étant très largement ouverts, laissent passer l'air et les nombreux microbes qu'il contient » (7).

(1) Docteur DE SOYRE, *Hygiène de la femme enceinte*, pp. 110, 111, 112.

(2) Docteur DE SOYRE ; Docteur A. EMMET. Paris, Lecrosnier et Babé, 1891.

(3) Docteur A. OLIVIER, *Hygiène de la grossesse*. Paris, Baillière, 1892.

(4 et 5) Docteur A. OLIVIER, *Hygiène de la grossesse*.

(6) Docteur E. MONIN, *Hygiène des Sexes*. Paris, Doin, 1890, pp. 53-54.

(7) Docteur A. OLIVIER, *Hygiène de la grossesse*.

Aux résistances rencontrées en Europe par le pantalon pour s'acclimater sous les jupes, il est amusant d'opposer l'enthousiasme dont témoigna pour ce vêtement une reine de l'Inde.

Dans ses *Souvenirs de Birmanie*, lady Dufferin, marquise d'Ava, femme de l'ancien vice-roi des Indes, qui fut, quelque temps, ambassadeur d'Angleterre à Paris, raconte avec le plus grand sérieux cette anecdote.

C'est un des caprices de la reine Soopaya Lât, épouse du roi Theebaw :

« Ces dames (des religieuses françaises) travaillaient aussi beaucoup à l'aiguille pour la reine. Elle découvrait, par exemple, que le pantalon est un vêtement indispensable dans la toilette d'une femme : aussitôt les sœurs se mettaient à l'ouvrage et confectionnaient des pantalons pour toutes les dames de la cour (1). »

Mais, si dans les Indes et dans le camp des hygiénistes le pantalon féminin compte d'aussi chauds protagonistes, en France même, tous ses adversaires n'ont pas désarmé.

Sans aller aussi loin que Commerson, émettant cette pensée philosophique :

« Je me méfie toujours des femmes qui portent

(1) *Dans le palais du roi Theebaw. (Revue politique et littéraire, 26 avril 1896, t. XLV, p. 517.)*

des caleçons : c'est la pudeur avec une enseigne (1). »

Il en est encore de nombreux, et non des moindres par l'esprit.

Pour ce pauvre Dubut de Laforest, c'était « l'odieux inexprimable qui donne à nos Parisiennes des airs de maternité... honteuse » (2).

En 1873, un journal, *le Sport*, faisait presque son procès :

« Le pantalon a parfois sa raison d'être dans l'ordonnance d'une toilette de femme, mais il n'y saurait entrer à titre d'élégance. Il est nécessaire, mais il n'est jamais gracieux.

« En voyage, c'est un détail d'habillement presque indispensable. Il peut l'être aussi au point de vue hygiénique. Le choix de l'étoffe dont il est fait est alors subordonné au goût de la personne elle-même ou à une appréciation thérapeutique. Au bal, le pantalon est utile pour une femme lorsqu'elle aime la valse à trois temps, la belle et poétique valse à trois temps, et qu'elle s'y livre, parce qu'alors, on le sait, les longues robes, dans l'emportement rapide du mouvement de rotation

(1) A. RICARD, *les Femmes, l'Amour et le Mariage*. Paris, Garnier, 1862, p. 453.

(2) DUBUT DE LAFOREST, *Documents humains*. Paris, Dentu, 1888, p. 272.

qui leur est imprimé, finissent par perdre de leur aplomb; elles se relèvent, laissant, dans certains élans, la presque totalité de la jambe à découvert (1).

« Le pantalon, en un mot, est un vêtement d'homme de même que le gilet, et, à cause de cela, les femmes qui ont la véritable intuition de l'élégance de leur sexe s'en abstiendront toujours. »

M. Ernest d'Hervilly se montre moins dogmatique, mais tout aussi catégorique et plus drôle :

« Je ne parle pas des pantalons, je les hais.

« C'est utile, je le sais bien. La poussière, etc. C'est égal, c'est hideux.

« N'en mettez jamais à la campagne. Les femmes s'imaginent que tous les insectes en veulent à leurs charmes. Elles ont tort : leurs charmes n'ont pas une valeur entre-insectes.

« Et un pantalon... oh ! que c'est terrible ! n'est-ce pas, Messieurs ? Le madapolam est une frontière.

« Plus de douanes (2) ! »

(1) Le journal *le Sport* aurait-il donc spécialement étudié la valse au *Moulin de la Galette* ?

(2) ERNEST D'HERVILLY, *Timbale d'histoires à la parisienne*. Paris, Marpon et Flammarion, 1883, pp. 241-242.

Quant à Colombine — Colombine n'avait guère de féminin que son domino — ce fut un véritable réquisitoire, mais combien charmant d'esprit et de forme, que dans le *Gil Blas* elle dressa contre le pantalon. Amis et adversaires de cette coquette inutilité me sauront gré de reproduire, malgré sa longueur apparente, cette chronique dans son entier. Ce sont peut-être les plus jolies pages qui aient été consacrées au pantalon féminin.

PANIERES ET PANTALONS

« Ma spirituelle confrère Étincelle qui possède, comme eût dit Eugène Chapus, *la compétence vestimentaire*, vient d'annoncer une nouvelle qui, pour nous autres femmes, a une importance capitale.

Au risque de plonger dans le désespoir mon excellent ami J.-J. Weiss, dit-elle, je lui apprendrai qu'on va reporter des paniers.

Pour celles d'entre nous qui ne sauraient pas ce que vient faire dans la question le docte normalien, le sous-secrétaire d'État d'Émile Olivier, l'ancien conseiller d'État et le directeur politique de Gambetta, nous leur apprendrons qu'il n'a pas toujours été l'ermite d'aujourd'hui, le philosophe retiré dans sa bibliothèque de Fontainebleau.

Il y a quelques années, J.-J. Weiss était un mondain, il fréquentait le salon de la princesse de Brancovan ; il était assidu des fameux mardis de la baronne Caruel de Saint-Martin et des samedis de la duchesse de Bellune. Là, entouré de jolies femmes qui buvaient ses paroles, il regardait de ses petits yeux, un peu clignotants, le défilé de nos modes.

Or, son idéal, au point de vue de l'esthétique, était le style grec. Une tunique drapée toute simple et à plis tombant droit, laissant le torse libre et accusant les hanches, lui paraissait le costume le mieux fait pour mettre en valeur toutes nos séductions plastiques.

Et voilà pourquoi les paniers vont le désoler, les paniers qui coupent la ligne, défigurent le chef-d'œuvre du Créateur, refont des torsos artificiels et, qui sait, nous ramènent peut-être par des gradations successives à la crinoline, la terrible crinoline de 1860.

Et c'est alors que surgit à nouveau, fatale et inexorable, la question de cet objet de toilette, appelé par nos voisines pudibondes un *inexprès-sible*, et par nous autres, — plus souples et moins prudes — un pantalon.

Nos arrière-grand'mères, ces aimables vieilles, qui firent les beaux jours de l'Empire, même nos

aïeules — ces sexagénaires d'aujourd'hui — ignoraient absolument l'usage du pantalon. Dans ce temps, les jupes tombaient toutes simples sans ficelles, sans complications ; il ne fallait pas hérisser d'obstacles la voie devant des héros qui n'accordaient à l'amour que quelques minutes entre deux campagnes et n'avaient que le temps de passer et de vaincre.

Mais avec la crinoline, avec tout l'imprévu des coups de vent, des montées en voiture, des chutes possibles, etc., il fallut forcément protéger notre... pudeur contre les regards trop indiscrets ; et les maris, goguenards après avoir vu leur épouse se barder de fer, se palissader de baleines et de tissus indéchirables, se mirent à rire dans leur barbe en pensant qu'ils avaient peut-être un peu défendu leur front.

Et ce n'était pas tant l'obstacle matériel qui décourageait les impertinents, mais la suggestion morale n'y était plus. Comme me l'expliquait un jour M. Nisard — encore un directeur politique — autrefois quand on apercevait, ne fut-ce que la cheville d'une femme, l'imagination grimpaît le long de cette cheville jusque dans les réduits mystérieux et touffus où se célèbrent les sacrifices chers à la blonde déesse ; mais alors même qu'on apercevrait la jambe jusqu'au genou, si l'on

sait que ce bas bien tiré aboutit à un entonnoir de batiste, l'inspiration s'envole à tire d'aile.

Je sais bien que nous avons fini par réduire ce pantalon au strict minimum, tellement qu'il n'était plus pour ainsi dire... qu'une expression géographique. Descendant à peine sur la cuisse, formé de tissus délicats et diaphanes, partagé en deux sections par une de ces larges voies stratégiques qui permettent le régime du laissez-faire et du laissez-passer (je ne sais si je me fais bien comprendre), le pantalon était devenu plutôt un ornement qu'une défense proprement dite.

Et pourtant celles d'entre nous qui ont étudié le dix-huitième siècle, qui connaissent *l'Embarquement pour Cythère* de Watteau, *l'Escarpolette* de Fragonard, avec son envollement de jupe zinzolin et ses aperçus polissons, savent bien le charme étrangement attractif produit sur les nerfs exacerbés du mâle par la vue de belles jambes, émergeant blanches et satinées à travers les froufroutements des linons et des dentelles, se profilant au hasard des renversements imprévus, nues et sans obstacle, l'envers du jupon en satin rose, avec une ligne coupée seulement par quelque jarrettière fanfreluchée.

Celles-là étaient dans le vrai; aussi profitant des modes dernières, des costumes tailleurs,

collants et tout simples, des robes fourreaux, beaucoup d'entre nous avaient carrément supprimé le pantalon, au moins du 1^{er} avril au 1^{er} octobre, époque légale pendant laquelle on ne fait pas de feu dans les bureaux des ministères. Cette suppression pouvait indiquer la saison et la température, absolument comme les moines barométriques annoncent le temps probable en coiffant ou en supprimant leur capuchon.

Quelques arrières pourtant tenaient bon même en été, donnant des raisons d'hygiène, de poussière, de chaleur... comme si la bonne eau du bon Dieu n'était pas la grande purificatrice, arguant de promenades en mails avec obligation de monter sur l'échelle de Jacob; mais la masse intelligente — j'en étais — avait bravement aboli cette partie du costume au moins inutile, ce pantalon qui n'empêche pas grand'chose, je le concède, mais qui n'aide rien, ce qui est déjà un grand tort.

Or, si Étincelle a raison — et Étincelle a toujours raison — si les paniers reviennent à la mode, malgré le désespoir de J.-J. Weiss, le pantalon doit rentrer en triomphateur, comme un accompagnement indispensable; ceci amène cela, et en songeant à l'hospitalité écossaise, nous pou-

vons dire : ceci tuera cela, car si l'hospitalité écossaise jouit d'une renommée spéciale, c'est qu'en Écosse le pantalon est aussi inconnu que les brosses à dents en Bretagne ou, pour être plus poétique, que les éperons à Venise.

Je ne sais si nos maris et nos amants sont précisément, en cette fin de siècle, à une de ces époques héroïques où, comme Guzman, on ne connaît pas d'obstacle. Je ne sais s'il est intelligent, s'il est politique de notre part d'accumuler les difficultés, de revenir aux anciennes entraves et de remplacer par le système protecteur celui du libre-échange, qui semblait donner d'excellents résultats. Et cela précisément au moment où M. Lagneau constate, par des rapports éplorés, que la population diminue dans une inquiétante proportion. Ne serait-ce pas au contraire le moment de faire feu sinon des quatre pieds, du moins... des deux jambes et de réveiller les sens endormis par une recrudescence de séductions et d'aperçus cantharidés, par une exhibition suggestive rappelant la belle phrase du divin prophète : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

La femme est charmante en chemise, — on me l'a souvent dit et à vous aussi, mesdames ? Regardez plutôt au musée du Louvre la statue de la jeune Lacédémonienne, vêtue seulement d'un

tissu transparent commençant sous les seins et laissant les jambes entièrement découvertes. Elle conserve, dans ce costume primitif et biblique, toutes les grâces provocantes de son sexe. Un bas à passer, la chevelure à relever, une épingle à ramasser motivent immédiatement des mouvements de Diane au bain, évoquent le souvenir des Muses de Raphaël, des Aurores du Guide, des Grâces de Jean Goujon ou des Nymphes de Carrache. En pantalon, au contraire, la vraie femme, celle qui n'a rien de commun avec la poupée de Jeanneton, qui, en un mot, a des rondeurs, des saillants et des rentrants, paraît toujours basse sur pattes et ridiculement callypige. Le pantalon est difficile à enlever, compliqué à remettre, et, posé sur un fauteuil, produit l'effet le plus piteux. Il faut donc absolument le condamner avant, pendant et après.

Et, quant à moi, je ne serai satisfait que quand J.-J. Weiss pourra chanter triomphalement à Étincelle :

Adieu paniers, vendanges sont faites,
air auquel je répondrai par ce simple vers d'un opéra connu :

Bonsoir, monsieur Pantalon !

COLOMBINE (1). »

(1) *Le Gil Blas*, 13 octobre 1890.

L'on ne saurait mieux dire.

Sans parler de Jo, édictant que « les jours où on met les chaussettes, ces jours-là, petite Lo, on ne met pas de pantalons (1) ! » que d'autres, à l'instar de Colombine, à supprimer, l'été, cet accoutrement : « Il y a tant de Parisiennes, en cette saison, qui se passent de pantalon (2). »

Telle également une héroïne d'Armand Silvestre, Éliane :

« Éliane, qui était une personne vertueuse, portait toujours des pantalons, de jolis pantalons en toile fine avec un frémissement de dentelles sur le rose des jarretières. Mais, ma foi, elle était chez elle, et il faisait une chaleur si étouffante, vraiment, qu'elle avait cru pouvoir supprimer sans inconvénient ce vêtement intime (3). »

Et telles encore, la madame de Ponticello, de Richard Cantinelli, offrant aux yeux de l'innocent Pamphile un tableau d'une simplicité antique :

« Le bruit de ses pas était assourdi par le tapis continu dont les aiguilles tombées des pins couvraient le sol. Il crut entendre un léger murmure de source, il se pencha, regarda et vit rose. Jamais

(1) CATULLE MENDÈS, *les Boudoirs de verre*. Paris, Ollendorff, 1884, p. 4.

(2) BOUGUENAI (le *Fin de siècle*, 24 juin 1891).

(3) ARMAND SILVESTRE, *Dieu vous bénisse*.

fut-ce à Bruxelles, jamais artiste n'avait imaginé un aussi audacieux, réjouissant et troublant motif de fontaine. Mme de Ponticello, qui, ce jour-là, à cause de la chaleur n'avait pas de pantalon, sentit ce regard ardent sur sa nudité d'une minute. Elle tourna la tête, aperçut Pamphile (1)... » ou la bête Marie Belhomme, la camarade de *Claudine à l'école* qui, l'été, « ne portait pas de pantalon, pour sentir ses cuisses « faire doux en marchant » (2). Et ses « gobettes » d'amies, au courant de cette particularité, de lui faire un jour cette « méchante farce » :

« Nous étions quatre, une après-midi, assises sur un banc, dans l'ordre que voici :

« Marie, Anaïs, Luce, Claudine.

« Après s'être fait dûment expliquer mon plan, tout bas, mes deux voisines se lèvent pour se laver les mains, et le milieu du banc reste vide, Marie à un bout, moi à l'autre. Elle dort à moitié sur son arithmétique. Je me lève brusquement ; le banc bascule. Marie, réveillée en sursaut, tombe les jambes en l'air, avec un de ces cris de poule égorgée dont elle a le secret, et nous montre... qu'effectivement elle ne porte pas de pantalon.

* (1) RICHARD CANTINELLI, *Pamphile ou l'été voluptueux*. (*Mer-cure de France*, t. XLI, p. 369.)

(2) WILLY, *Claudine à Paris*. Paris, Ollendorff, 1901.

Des huées, des rires énormes éclatent ; la Directrice veut tonner et ne peut pas, prise elle-même d'un fou rire ; et Aimée Lanthenay préfère s'en aller, pour ne pas offrir à ses élèves le spectacle de ses tortillements de chatte empoisonnée (1). »

Le bien-être aussi que l'on éprouve à passer chez soi la journée sans pantalon :

« On assure que l'eau du bain est parfumée et qu'en sortant elle pourra s'étendre sur un canapé de soie brochée, en peignoir de soie et sans pantalon, bien à l'aise enfin (2)... » Ou, quand on doit passer la nuit en chemin de fer, à le retirer :

« Ces dames, durant ce temps-là, avaient pour moi des regards obliques, lesquels voulaient dire certainement : sans cet animal-là, comme nous retirerions nos pantalons (3) ! »

« Le pantalon est difficile à enlever, compliqué à remettre (4). » Ce sont choses graves, en effet, et il faut qu'une femme fasse preuve d'une réelle habileté pour ne pas côtoyer, alors, le ridicule.

Pour d'autres, et certaines de l'avouer, ce sera, pour se montrer en pantalon, l'appréhension de ce malheureux pan de chemise, qu'elles

(1) VILLY, *Claudine à l'école*. Paris, Ollendorff, 1900, p. 264.

(2) ANGE BÉNIGNE, *A demi-mot*. Paris, Monnier, 1885, p. 95.

(3) ARMAND SILVESTRE, *Chemin faisant*.

(4) COLOMBINE.

ne peuvent empêcher de s'échapper plus ou moins, par derrière.

Qui sait si ce diable de pantalon, qui, quand on le retire, vient toujours à l'envers, n'a point, comme l'a fort bien indiqué Camille Lemonnier, retenu dans l'étroit sentier de la vertu, « à l'austère devoir, pieusement fidèle » plus d'une qui, sans lui, se serait volontiers attardée à grapiller les églantines et les ronces du chemin, « sans l'ennui humiliant de sortir en détail de ses pantalons » (1).

Le mariage, d'ailleurs, change bien des choses. C'est beaucoup de savoir plaire à son seigneur et maître, et pour ce, telles qui n'en portaient pas en accepteront docilement le joug, tandis que d'autres qui, jusque-là, en avaient porté, les supprimeront, non sans quelque gêne tout d'abord (2).

D'autres enfin, ainsi la madame Desnou d'Henri Beauclair, de n'en porter que leurs jours de grande toilette, « aux grandes fêtes et au jour du saint patron de son mari (3), » par exemple.

Exceptions cependant. En général, les femmes de la bourgeoisie portent des pantalons, et toutes

(1) *Le lacet* (le *Gil Blas*, 7 septembre 1892).

(2) *La Vie parisienne. Etudes sur la toilette* (Les Pantalons, février 1891).

(3) HENRI BEAUCLAIR, *le Pantalon de Mme Desnou*. Paris, Tresse et Stock, 1886, pp. 5 et 6.

les fois que l'une d'elles laissera, pour une raison ou une autre, voir jusqu'aux genoux ses jambes, le regard se trouvera arrêté par le poignet ou le sabot du pantalon.

J'emprunte à Edmond de Goncourt cette jolie notation d'un dîner à la campagne précédant une pêche aux écrevisses, qu'il devait plus tard utiliser dans *Chérie* (1) :

(1878) « Samedi 3 août. — Mon cousin Marin a invité les femmes de la magistrature d'ici (Bar-sur-Seine) à une pêche aux écrevisses, à la tombée de la nuit. On doit pêcher au-dessus de Polisot, et la pêche est le prétexte d'un dîner-souper en plein air. On monte en voiture par une pluie battante, et, au bout d'une heure, on est à destination et on se met à table.

« La nuit est venue. Huit torches, fixées à huit piquets, sont allumées, éclairant le repas de leurs lueurs balayées et fuyantes. Un grand feu flambe au milieu du pré, où, de temps en temps, les trois femmes vont sécher les semelles de leurs bottines mouillées, montrant des bas écossais et des pantalons brodés, en se soutenant par la taille, avec des gestes de caresse : groupe au milieu fait par la charmante Mme G..., dans une de ces blanches

(1) EDMOND DE GONCOURT, *Chérie*. Paris, Charpentier, 1884 p. 169.

toilettes anglaises, que Gravelot donne, en ses vignettes, à ses héroïnes de romans (1). »

Les pantalons sont loin cependant, il le faut confesser, de fournir à la Préfecture de police (Bureau des objets perdus) un contingent comparable à celui des corsets. Si dans les fiacres, ces cythères roulantes, « garnis » des petites bourgeoises en mal d'aventure, beaucoup, une fois baissés les stores, retirent leur corset, elles conservent pour l'ordinaire leur pantalon.

Drame ou comédie, il n'est jusqu'à la table des pièces à conviction, — Thémis, à toi la pose ! — où le pantalon ne vienne parfois jeter sa blancheur tragique ou comique. Ainsi (n'eût-on pu épargner cette honte à la pauvre femme qui n'était plus ?), au lendemain de l'inoubliable drame qui, par delà la Méditerranée, passionna à un tel point l'opinion publique, et dont, romancier, M. Paul Bourget ne sut tirer qu'un médiocre parti, put-on voir les dessous de Mme G..., chemise, corset et pantalon, livrés aux regards louches et aux mains pataudes des jurés (2).

Cependant, cela peut arriver de perdre son pantalon, même en plein Concours hippique,

(1) *Journal des Goncourt*, t. VI, Paris, Charpentier, 1892, p. 29.

(2) ALBERT BATAILLE (*Le Figaro*, 2, 9 et 10 novembre 1888).

n'est-ce pas, Nelly (1) ? voire sur le warf de Tanger-la-Bleue, en y débarquant, sans que la présence de Guillaume II ait amené cette rupture... de cordons :

« Une jeune femme, sans rêve, sans passion, une bonne petite bourgeoise d'épouse débarque à Tanger. A son premier pas un crac significatif lui annonce une avarie dans une partie de sa toilette, et soudain, sur ses bottines, son pantalon vient choir. Que faire ? Le remettre en plein warf, il ne fallait pas y songer. Marcher tout de même ? Cela risquait de devenir grotesque. D'un geste sec, la jeune femme arracha la légère batiste et l'envoya par-dessus bord. »

Après avoir narré l'aventure dans le *Gil-Blas*, Mme Hélène du Taillis d'ajouter, plutôt optimiste au sujet de l'imbroglio marocain :

« Toujours des jeunes femmes viendront dans Tanger-la-Bleue, et plus il en viendra, plus on verra des pantalons de fine étoffe s'en aller au long du détroit. »

Si c'est, d'autre part, un mauvais présage, pour une jeune mariée, de sentir craquer son pantalon en montant les marches de la Madeleine (2), que

(1) *Gil Blas*, 17 avril 1894 ; lettre de Mlle Nelly de Byre relatant cet accident.

(2) MAURICE DONNAY, *Le Retour de Jérusalem*.

dire de celles qui l'ayant, pour plus d'aise et plus d'intimité, retiré, oublient de le reprendre.

Plutôt pénible, lorsqu'il est retourné quelques jours plus tard, — la très honnête dame ayant cru devoir faire à son détenteur un appel de fonds par trop professionnel — au mari, chef de bureau d'un de nos ministères, avec, épinglés, deux billets de cinq louis (1).

Il vaut mieux qu'il soit perdu tout à fait, c'est, somme toute, une distraction permise, surtout entre époux. La scène, placée en plein voyage de nocces, est, on le voit, des plus morales.

Après un arrêt long, qu'ils ont mis à profit pour dîner en cabinet particulier, les tourtereaux sont remontés en wagon. Monsieur semble fatigué, Madame est encore très rouge. Le train file. (Auteur du scénario : Auguste Germain.)

« M. OMER (*très tendre*). — Cette fois, j'espère que tu n'as rien oublié ?

ALEXANDRINE. — Oh ! non !

M. OMER. — Tu n'avais plus rien à perdre, d'ailleurs.

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — Tes cartons à chapeaux sont à Paris ; ton sac, ton ombrelle et ton parapluie à

(1) *Le Fin de Siècle*, 2 octobre 1891.

Chartres. Notre voyage se finira tranquillement.

ALEXANDRINE. — Oui.

Mais tout à coup elle s'agite, blêmit, ses yeux deviennent hagards, ses mains tremblent.

M. OMER. — Qu'est-ce que tu as ?

ALEXANDRINE. — Dans le restaurant, à Saintes.

M. OMER. — Quoi ?

ALEXANDRINE. — J'ai oublié mon pantalon (1). »

(1) AUGUSTE GERMAIN, *Distraite*. (*L'Écho de Paris*, 6 septembre 1895.)



A TRAVERS LE ROMAN
CONTEMPORAIN

*Les maîtres de l'archet subtil et titillant dans
l'art de bien exciter et bien dire.*

· JEAN · LORRAIN ·



A TRAVERS LE ROMAN CONTEMPORAIN

LE coude sur la longue planche où elle repassait, il considérait avidement toutes ces affaires de femmes étalées autour de lui, les jupons de basin, les fichus, les collerettes, et les pantalons à coulisses, vastes de hanches et qui se rétrécissaient par le bas (1). »

Cette vision des pantalons d'Emma Bovary, cette délectation morose, pour parler comme les casuistes, du petit Justin devant cet attirail féminin ainsi révélé à sa curiosité, semblent, après Paul de Kock et *le Confessionnal des Jésuites*, constituer les débuts du pantalon dans le roman contemporain.

(1) GUSTAVE FLAUBERT, *Madame Bovary*. Paris, Michel Lévy, 1857, p. 265.

Depuis, quel usage, quel abus pour mieux dire, n'en a-t-on pas fait ?

Accessoire nécessaire des déshabillages prévus, parfois même, il a fourni à lui seul matière à nouvelle, voire même à roman.

Pour Carolus Brio, il sera le thème de deux charmantes nouvelles : *le Pantalon de Luce* et *Flagrant délit* (1); avec Henri Beauclair, ce sera tout un roman, bourgeois et ancillaire à la fois : *le Pantalon de Mme Desnou* (2).

Au moins, la Jeanne d'Adoré Floupette avouait et même péremptoirement démontrait au tribunal qu'elle portait sur elle la culotte brodée de la notairesse.

D'autres sont moins franches et c'est une véritable perquisition, pour le moins intime, que nécessite le corps du délit.

Heureux encore, lorsque la mère de la plaignante, une aubergiste de Solignac, — la scène avait son dénouement, en janvier 1890, devant le tribunal correctionnel de Limoges — promue, par le brigadier de gendarmerie, aux honnêtes fonctions de matrone, avait la chance de retrouver, sous les jupons d'une ribaude de service, la populaire et peu close flanelle de sa progéniture !

(1) *Courrier Français*, 9 octobre 1892, 9 juin 1889.

(2) Paris, Tresse et Stock, 1886.

Hors un cas aussi spécifié, c'est une plaisanterie assez risquée de vouloir, avec nos humoristes nationaux, regarder, à un dîner de noce, si la mariée a un pantalon (1).

Mieux valent, — hantise des dessous — les « souvenirs » ou « visions » du *Gaga*, par lui crayonnées à foison, « corsets », « pantalons blancs », ou « chemises même » (2).

Cette hantise semble poursuivre tous les romanciers contemporains. Pas un n'y échappe. Afféteries poudrerizées de Camille Lemonnier, à ses débuts, alors qu'il préludait aux puissantes hardiesses du *Mâle* et du *Happe-Chair*, par des nouvelles dans le ton de *la Vie Parisienne* et un peu dans la manière de Droz; réalisme brutal de Zola, maturités troublantes de Trézenik, élégances perverses de Maizeroy; c'est toute la gamme; c'est, blanche et rose, la chanson des dessous; « *ce sont les secres des dames* » non plus « *deffendus à révéler* », mais étalés aux yeux, abondamment et comme à plaisir.

Gentil certes, et combien convenable, — entre

(1) X..., *Roman impromptu*, par GEORGES AURIOL, TRISTAN BERNARD, GEORGES COURTELIN, JULES RENARD, PIERRE VEBER. Paris, Flammarion, s. d., p. 274.

(2) DUBUT DE LAFOREST, *Le Gaga*. Paris, Dentu, 1885.

conjointes — ce déshabillage de Camille Lemonnier :

« *Ma femme* (riant). — Devant ! Tu as des idées vraiment ! Devant ! tu n'y penses pas, on aurait l'air... Tiens, prends mes jupons... mais certainement l'air... Attends : je vais te passer mes pantalons... Ah, mon Dieu ! voilà ma jambe qui ne veut pas sortir... (*Elle me jette ses pantalons.*) Enfin ! Attrape (1) ! »

Nous n'en sommes pas encore aux pantalons de *Madame Lupar*, aux « pantalons de transparente batiste, une ondée laiteuse qui coulait pardessus le rose des cuisses jusqu'à l'agrafe d'or de la jarrettière » (2).

Le pantalon affirme et affine son élégance, en effet. Dans sa *Semaine d'Ursule*, l'infortuné Robert Caze nous le montrera, lendemain de bal, traînant sur le tapis « avec sa multitude de volants serrés par les rubans étroits en soie mauve qui se festonnent dans sa longueur » (3).

Et, de Trézenik, ce sera, moite et grisante, bien propre à éveiller et à troubler une virilité d'ado-

(1) CAMILLE LEMONNIER, *Derrière le rideau*. Paris, Casimir Pont, 1875, p. 66.

(2) CAMILLE LEMONNIER, *Madame Lupar*. Paris, Charpentier, 1888, pp. 38-39.

(3) ROBERT CAZE, *la Semaine d'Ursule*. Paris, Tresse, 1885, p. 256.

lescent, cette atmosphère tiède de chambre de femme : « fruit d'automne, aux saveurs souveraines », ayant, parmi les choses, laissé de sa langueur et de son parfum :

« Mme Brière ajouta après une courte hésitation :

« — Tu peux entrer.

« Louis poussa la porte; et sitôt dans la chambre, dont les deux fenêtres étaient fermées ainsi que la porte qui communiquait au dortoir des garçons, il fut pris au cercelet par l'odeur de femelle qui se concentrait dans la pièce ainsi hermétiquement close. Une odeur âpre de blonde, aiguillée du mélange des parfums irritants dont Gabrielle, depuis quelques semaines, aromatisait ses dessous. Et ces dessous faisaient des tas pêle-mêle ; les bas par ci à côté de la chemise qui affaissait son rond blanc sur le parquet, très chiffonnée de mille petits plis fins et mouillée sous les bras, avec un recroquevillement de la dentelle, sur laquelle la robe avait déteint en plusieurs couleurs ; la jupe par là, avec les jupons au centre encore à moitié ballonnés, et le pantalon dégonflé aplatisant ses jambes fripées (1). »

C'est d'une jolie écriture naturaliste, ne fai-

(1) LÉO TRÉZENIK, *Cocquebins*. Paris, Monnier, 1887, p. 56.

sant point même grâce, en l'exactitude de sa notation, de l'arc-en-ciel laissé sur la chemise, par l'humidité alcaline des aisselles, *Goussel des Croquis parisiens*.

En la musique et en la caresse de la phrase: alanguissements d'amour, angoisses de jalousie, profil drôlet de mièvreries modernes, René Maizero-roy, un transfuge du 113^e dans les lettres, où il est passé officier supérieur, ajoutera aux piments du roman les cantharides du verbe et des dessous:

« Au travers du lit, sur la courte-pointe d'un vieux rose éteint, se détache tout chiffonné le pantalon de batiste qu'elle a porté, si léger, si court avec des flots de valenciennes, des fanfreluches de ruban, un de ces pantalons qui ne dépassent pas les jarrettières de dentelles, qui affolent un amant mieux que l'état impudique de la nudité (1). »

Et: « Je me suis jeté sur le pantalon, sur la chemise avec des mains raidies qui vacillaient, je les ai dépliés, je les ai respirés, j'ai cherché dans leurs dentelles, dans leurs radieuses blancheurs une déchirure, le griffonnement des doigts qui s'accrochent, une tache, un indice qui atteste la faute plus qu'un aveu (2). »

(1) RENÉ MAIZEROY, *l'Adorée*. Paris, Havard, 1887, p. 119.

(2) *L'Adorée*, p. 121.

Dans *P'tit Mi*, parmi les greniers de la préfecture, cette silhouette :

« C'était autour de ce corps souple et onduleux dont la grâce féline, les contours indécis d'une affolante sensualité eussent ravi quelque artiste décadent, la tombée successive du peignoir, du corset délacé, des pantalons fanfreluchés qui, un instant, lui donnaient l'air d'un gamin effronté et vicieux (1). »

Aussi comprend-on qu'une femme tienne à conserver le souvenir des dessous qu'elle avait pour un premier adultère, et du pantalon principalement, cette illusoire barrière, condamnée au rôle de témoin.

« Notons bien, pour me la rappeler plus tard, qu'elle était la toilette de mon adultère :

« Ma simple petite robe de drap vert... parce que le corsage en est divinement réussi... et des dessous à m'en émotionner moi-même, une mousse de dentelles enbaumées ! Je m'amusai à me regarder longtemps dans ma glace, en simple pantalon, avant de passer le reste, et ceux qui disent qu'une femme n'est pas charmante en pantalon sont des imbéciles... Je les invite à venir se rendre compte ! Pauvre petit pantalon !... léger, léger, tout court, presque tout en dentelles,

(1) RENÉ MAIZEROT, *P'tit Mi*. Paris, Havard, 1889, p. 196

avec ses hautes échancrures liées par trois flots de ruban, pauvre petit pantalon si joli... il est tout déchiré maintenant (1). »

Si l'Italienne et l'Espagnole en portent rarement, dans le Nord où son usage est constant, les romanciers septentrionaux de ne point échapper à la contagion et d'en faire porter à leurs héroïnes. Ainsi Strindberg, dans sa douloureuse autobiographie, *le Plaidoyer d'un fou*, dont Georges Loiseau nous a donné une excellente révision française :

« Dans le salon tout annonce la dissolution du ménage. Dulingetraîne sur les meubles, des robes, des jupons, des habits. Sur le piano, là, j'aperçois des chemisettes à entre-deux que je connais si bien. Sur le bureau s'élève toute une pile de pantalons de femme et des bas, mon rêve de naguère, mon dégoût d'aujourd'hui. Elle va et vient, remuant, pliant, comptant, sans vergogne, sans honte.

« — Est-ce moi qui l'ai en si peu de temps corrompue ? me dis-je en contemplant cette exhibition des dessous d'une femme honnête.

« Elle examine les hardes et met de côté ce qui peut encore aller au raccommodage. Elle prend un pantalon dont les cordons sont arrachés et le

(1) *Variations sur le même air. (La Vie Parisienne, 28 juillet 1894.)*

pose à part. Tout cela avec un calme parfait (1). »

Et, un peu plus tard, au cours d'une nouvelle de Peter Nansen, *Marie*, traduite par M. Gaudard de Vinci, dans *la Revue Blanche*, après une fine et spirituelle psychologie du déshabillage :

« Les rubans se dénouent et se dégrafent des agrafes, les jupons glissent et le corset sur le plancher. D'où vient cette gentille personne en pantalons se blottir sur ma poitrine.

« Qu'elle est petite en petit garçon, la grande jeune fille de tout à l'heure (2). »

Enfin, le Maître regretté, qui a bien voulu écrire pour ces notes futilles les pages étincelantes de verve et d'esprit servant de liminaire à ce volume, a, encore que le pantalon lui soit un objet d'horreur et d'envie tout ensemble, consacré toute une nouvelle à cette insolente batiste : *le Pantalon d'Héloïse*.

Mais le conte est à lire tout au long. Je t'y renvoie, « hypocrite lecteur ». Pas plus que les larmes, la mousse du champagne ne doit être analysée.

« Larmes, laissez-moi rire ! »

(1) AUGUSTE STRINDBERG, *le Plaidoyer d'un fou*, Paris, Albert Laugen, 1895, pp. 228-229.

(2) PETER NANSEN, *Marie* (*Revue Blanche*, 1^{er} mai 1897, p. 495).

CES DEMOISELLES DE LA DANSE

L'introduction du pantalon dans la toilette féminine a révolutionné la chorégraphie parisienne.

BERTALL.



CES DEMOISELLES DE LA DANSE

VIENS au bal ce soir ? Qu'est-ce qui te manque ?
— Un pantalon (1). »

Mais le temps des débardeurs est passé, et, nonobstant *le bal Gavarni*, dont s'égaya il y a quelques hivers le Moulin Rouge, moins heureux que celui des cerises, ne reviendra pas sans doute.

Aussi le manque de pantalon n'est-il pas pour certaines un empêchement d'aller au bal, ni même d'y lever la jambe plus qu'il ne conviendrait.

A quoi serviraient sans cela le Père la Pudeur et les gardes municipaux ? N'est-ce pas leur raison d'être ?

(1) GAVARNI, *Masques et Visages*. Paris, Paulin et Lechevalier, 1857 (*Le Carnaval*, p. 59).

Il s'agit, bien entendu, des bals où règne « le chahut ». Dans les autres, où la garde ne veille pas, si le pantalon peut paraître utile en cas de chute, il n'est nullement indispensable ; et, femmes honnêtes ou gigolettes, il en est bon nombre que son absence n'empêchera point de bostonner une valse ou, plus prosaïquement, « d'en suer une ».

Quant à ce qu'il fut de mode d'appeler *le quadrille naturaliste*, le pantalon est, pour celles que guette ce genre d'épilepsie, un accessoire non seulement nécessaire, mais obligatoire.

La pudeur et la prudence en conseillent l'usage ; la préfecture de police l'ordonne.

Cette prescription draconienne semble plutôt récente relativement. Le pantalon n'était pas entré dans les mœurs à la belle époque de *la Chaumière* et de *la Closerie des lilas*, et l'on n'aurait su exiger de célébrités chorégraphiques de ces deux temples de se montrer, à ce point de vue particulier, plus royalistes qu'on ne l'était alors généralement aux Tuileries.

Il en fut longtemps ainsi à *Bullier*. En dehors de quelques tristes professionnelles, faisant pour l'ordinaire vis-à-vis à un homme déjà vieux, que des générations successives avaient baptisé « mon oncle », bien avant que ce degré de parenté

fût devenu l'apanage de M. Francisque Sarcey, notre oncle incarné, le pantalon des danseuses n'était, s'il se montrait, nullement clos, et que de fois pouvait-on entendre, aux alentours et au début d'un quadrille, l'une de ces deux phrases :

— J'ai pas : j'ai pas d'pantalon !

Ou celle-ci, plus explicite :

— Non, j'ai pas, j'ai un pantalon ouvert !

Au fond, ce n'était pas une raison. Les timides se rassuraient et les hésitantes ne tardaient guère à se décider. D'où, autour de certains quadrilles, où les pantalons brillaient parfois par leur absence ou laissaient par trop bâiller l'insuffisance de leur hermétisme, une affluence particulière de badauds, étudiants à peine encore inscrits aux cours d'une Faculté et boutiquières des environs, venues là, en famille, pour voir.

Et, si l'une avait trop montré, en gigotant, « troussée jusqu'au ventre », « sous le blanc madapolam de ses culottes », le nu de ses cuisses, c'était, en un coin, ce tableau :

« A l'écart, Ninie rattachait avec des épingles son pantalon dont la fente bâillait, et de larges plaques de sueur couraient sous ses dessous de bras et gagnaient la gorge (1). »

(1) La scène se passe, il est vrai, non à Bullier, mais au bal de la Brasserie Européenne. J.-K. HUYSMANS, *Croquis Parisiens*,

Temps heureux ! âge d'or des pas de caractère et des cavaliers seuls hasardés, postérieur déjà à la longueur des pantalons d'Alice la Provençale, à leur laideur et à leur largeur, récemment exhumées par M. Grand-Carteret (1), et antérieur encore aux tapageuses lingerie de la Goulue et de ses congénères.

« A Bullier, le prix de la danse c'est le plaisir ; danse qui veut, et qui s'estime à ce compte assez payé. Il s'ensuit que les danseuses ont de pauvres dessous ; misère que les plus audacieuses cachent en supprimant les dessous tout à fait (2)... »

Il en fut longtemps un peu de même dans tous les bals, nombre de jolies filles se contentant — cela se faisait encore naguère au *Moulin* — de ramasser et de ramener leurs jupes entre leurs cuisses, pour apporter ainsi, lorsqu'elles levaient la jambe, un complément à l'insuffisance de leurs culottes.

Pour certaines, apparaissait alors l'épingle, fixant à la ceinture le bas des jupes. Mais, comme il est des confidents trompeurs, il est

nouvelle édition, augmentée d'un certain nombre de pièces et d'un portrait. Paris, Léon Vanier, 1889, pp. 30 et 41.

(1) *Rire et galanterie*, recueil hebdomadaire d'images galantes, publié sous la direction de JOHN GRAND-CARTERET, n° 27, 19 décembre 1903, p. 321.

(2) *L'Eclair*, 8 mars 1895.

des épingles traîtresses et des jupes qui se détachent, au moment où elles devraient tenir le mieux.

A l'ancienne *Reine Blanche*, « de Castille non ! » Nini, une célébrité du lieu, en fit l'expérience et dut à cet accident le surnom de la *belle en cuisses*.

Le municipal de service lui tint lieu de parrain et un saladier de vin chaud sans doute de fonts baptismaux :

« Une des filles les plus en réputation de ~~la~~ *Reine Blanche* était Nini, la belle en cuisses; elle n'avait pas de rivale pour marcher sur les mains. Quoique pas républicaine, elle était sans culottes; aussi, pour ne pas offenser la pudeur du municipal, chargé nonobstant de faire respecter la morale, elle ramassait ses jupons entre ses jambes, les fixait à la ceinture avec une épingle, et en avant deux.

« Un soir, les jupons, mal attachés, tombèrent; elle ne s'en aperçut pas et fit la culbute. Oh !... le municipal, qui n'en perdit pas une bouchée, ne put s'empêcher de crier : — N... de D... les *belles cuisses* !

« Le nom lui resta (1). »

(1) CHARLES VIRMAÎTRE, *Paris-Oublié*. Paris, Dentu, 1858, p. 205.

Comme pour les bourgeoises de la Restauration, c'était alors, pour une danseuse, se faire remarquer, ou peu s'en faut, qu'avoir un pantalon. Thomas Graindorge, — le futur académicien M. Taine, s'il vous plaît — entraîné par ses amusantes *Notes sur Paris*, dans un bal public, defaire remarquer, à deux reprises, que Mariette, l'étoile du lieu, portait ce qu'il appelait encore des *caleçons* :

« Teint bistré, une grosse taille, maigre pourtant, mais tout en muscles. Elle lève la jambe au-dessus, elle a des caleçons... »

« Elle danse en relevant ses jupes à pleine poignée. (J'ai dit qu'elle avait des caleçons, mais j'ai besoin de le redire.) (1) »

Les Goncourt ne nous fixent pas sur ce point. Mais c'est une jolie page qu'ils consacraient alors à la notation d'un de ces bals. Très heureusement, elle complète les impressions de M. Taine :

« Contre l'orchestre s'est formé un quadrille, que de suite entoure tout le monde, attiré par la vue de la seule jolie femme du bal, une Juive, une jeune Hérodiade, une fleur de la perversion parisienne, un merveilleux type de ces fillettes

(1) *La Vie Parisienne*, 4 avril 1863.

éhontées qui vendent du papier à lettres dans les rues à la brume. Et pendant qu'elle levait toute droite la jambe et que l'on voyait, un instant, à la hauteur des têtes, une pointe de bottine recourbée et un bas de mollet dans un bas rose, son danseur faisait apparaître, en un cancan forcené, toute la crapulerie de la plèbe du dix-neuvième siècle (1). »

Et puisque nous sommes en veine de digressions, empruntons à Willy — opposant à cet « œil juif et cerné » la merveille des yeux de Mlle Polaire et le poème fou de ses jambes et de leurs gambillements — cette silhouette, à plus de quarante années de distance, de la seule femme qui ait su faire du cake-walk, cette danse de nègres pris de gin, quelque chose d'imprévu et de troublant :

« Polaire, ça vous représente d'immenses yeux fous dans un teint d'épi mûr, une taille invisible, des mollets dans un bouillonnement de dentelles, de la poésie de café-concert ou de la prose de *Claudine à Paris*...

« Oui, par le caractère de sa beauté qui n'est qu'à elle et qu'elle semble avoir inventée, cette petite femme symbolise toutes nos joies et nos

(1) *Journal des Goncourt*, t. II, p. 87 ; 9 février 1863.

rosseries, nos langueurs, nos désirs, nos nostalgies même (1). »

Plaisir d'intellectuels, si l'on veut, bon à nous faire oublier « la crapulerie de la plèbe du dix-neuvième siècle » et la rosserie avant la lettre de Messieurs de Goncourt.

Pour revenir au pantalon, la police commençait à veiller cependant : témoin cette amusante affiche relevée par le dessinateur Randon, au camp de Châlons :

Au bal de Solférino.

Messieurs les cavaliers
sont priés de ne pas fumer
en dansant et de mouche-
ter leurs éperons.

Les dames qui n'ont pas
de pantalons sont priées
de ne pas lever la jambe
plus haut que la cein-
ture (2).

Je n'irai pas jusqu'à certifier l'authenticité de ce document, — je ne suis ni ne veux être expert ! — Mais, la crinoline aidant, c'est bien le moment où, — les croquis de Randon en font foi, — le pantalon gagnait de plus en plus du terrain. Bientôt, un autre maître du crayon, Bertall, pourra joindre ce nota à l'un de ses dessins :

(1) WILLY, *Danseuses*. Paris, Albert Méricant, s. d., pp. 296-297.

(2) *Le Journal Amusant*, 11 août 1866.

« L'introduction du pantalon dans la toilette féminine a révolutionné la chorégraphie parisienne ; il y en a de toutes espèces : brodés, sou-tachés, à guipures, à dentelles, ils n'ont jamais de sous-pieds (1). »

Ou plutôt, ils n'en avaient plus.

Si la pudeur gagne à l'obligation où se trouvent les danseuses de porter des pantalons, ceux-ci, par leur transparence, leurs entre-deux et leurs dentelles, ne sont pas peut-être, tout en sauvegardant les chahuteuses des grands bastringues du regrettable délit d'outrage aux bonnes mœurs, sans ajouter quelque chose de plus à la danse de celles qui les portent.

Ces blancheurs de femmes apparues, si professionnellement qu'elles soient dévêtues, attroupent autour du quadrille où ces enfants, déjà vieilles parfois, s'ébattent et font les folles, des regards que le pantalon attire plus que la danse,

Vrillant tous les yeux au défaut
De son pantalon hermétique (2).

Peut-être n'est-on pas sans attendre l'accident, prévu, dans *la Môme Picrate* du délicieux père de

(1) *Ce que voient MM. les Étrangers à Mabille et au Jardin des Roses. Vie Parisienne*, 31 août 1867.

(2) JEAN AJALBERT, *Paysages de femmes*. Léon Vanier, 1887, p. 69.

Claudine, par une Bretonne, assez estomaquée par la chorégraphie de cette fille de Montmartre :

« — C'est-y possible de danser ainsi, si son linge venait à s'dachirer on y voirait sa nature (1) ! »

Et non seulement les danseuses en montrent autant qu'elles peuvent, souvent plus même qu'elles ne devraient, mais les chanteuses également s'en mêlent, entre autres la rieuse, la gras-souillette Valti :

« Valti, par exemple — fi l'effrontée ! — n'en craint point et ne craint rien. Elle se trousse avec un élan d'habitude ; et si haut, si haut relève ses jupes, que l'on aperçoit les attaches, à la taille, du rose pantalon. Paysage de femme, dirait Jean Ajalbert (1). »

La moralité du pantalon, le bon billet vraiment ! Caprice de vieux ou de provinciaux en bombe, dont, à travers ces rimes légères de Ponchon, on sent arder les sens, autour de ces transparences :

Après un long réquisitoire,
Maître Lagasse éloquent
Parla bien quatre heures sans boire
Et demanda l'acquittement.

(1) WILLY, *la Môme Picrate*. Paris, Albin Michel, s. d., p. 348.

(2) JEAN D'ARC (*Courrier Français*, 22 février 1891).

Sans pénétrer dans l'atmosphère
De ces messieurs ; quand, brusquement,
Il entrevit la scène à faire ;
Il la fit, et voici comment :

Il prit la coupable guenille
A conviction ; — « mets-moi ça » —
Dit-il à cette pauvre fille,
Et la pauvre fille mit ça.

Ça c'était un peu de dentelle
Et de batiste, un souffle, un rien...
— « C'est un *pantalon* », — disait-elle,
Ah ! l'effet sûr, le voilà bien.

L'effet sûr ! Sitôt qu'ils la virent,
La mignonne en son pantalon,
Voici que les vieux tressaillirent
Du cheveu jusques au talon.

Le gros surtout était en fête,
Il en bavait, il en fumait ;
Les yeux lui sortaient de la tête,
Il poussait des cris, s'enrhumait.

Il disait : « Mais elle est divine !
Voyez donc, on ne voit plus rien.
Et cependant tout se devine.
Dites ? N'est-ce pas que c'est bien ?

Quant à moi, Dieu ! qu'elle m'excite !
Il faut nous dépêcher, messieurs,
De déclarer le port licite
De ce *pantalon* gracieux (1)

(1) RAOUL PONCHON, *le Pantalon* (Courrier français, 29 avril 1894).

Toute une journée de carnaval, ce fut le spectacle offert aux promeneurs des boulevards, qui n'avaient rien fait pour mériter ça, de la Goulue et de son pantalon, sur un char réclame.

Le *Gil Blas* de décocher, par la suite, à la future dompteuse le joli *petit bleu* que voici :

A la Goulue.

« Je vous avouerai (comme il y a du monde, je ne me sers pas du tutoiement que vous avez assez facile) que je n'étais pas parmi ceux qui, une après-midi de mi-carême, se précipitaient auprès d'un char, gueulant vive la Goulue, chaque fois que vous leur montriez un bout de pantalon bien endentelé; j'étais même parmi ceux qui trouvaient ce spectacle un peu écœurant et surtout très attristant...

« Il n'y a plus d'erreur possible avec ce système-là, et les Anglais des deux sexes, qui ne trouvent jamais, au Jardin de Paris, les jambes assez levées et les pantalons assez ouverts, sauront où aller, quand ils verront briller sur votre tête les lettres de votre nom (1). »

Et le pauvre et cher Jouy — aucune actualité n'échappait à sa verve — de consacrer, le lende-

1) *Le Gil-Blas*, 24 août 1891.

main de cette exhibition, sa chanson du jour à ce chahutant fait-divers ; j'en détache deux couplets.

Un gosse « fin-de-siècle » parle :

Tout le jour avec les copains,
J'ai suivi d'Montmartre à Montrouge
L'char où c'te dompteuse de lapins
L'vait la jamb', comme au Moulin Rouge,
La pauvr'fill' ! Vrai, c'est épatant
Ce que l'soir a d'vait êtr'moulue !
C'est égal, je suis rien content :
J'ai vu l'pantalon d'la Goulue.

Enfin ! j'suis donc un homm'complet !
La bonne à papa, Joséphine,
Pour voir s'il y reste du lait,
Ne m'pinc'ra plus l'nez d'sa main fine.
Du curieux livre d'Amour,
La premièr'page je l'ai lue.
Aux femmes j'm'en vais faire la cour :
J'ai vu l'pantalon de la Goulue (1).

Jules Jouy a fait beaucoup mieux, et ce serait presque faire injure au chansonnier que citer ces vers, s'ils n'avaient un intérêt documentaire.

Au crayon peut-être trop poussé au noir de la Goulue, tracé par Champsaur, dans son *Amant des Danseuses* (2), le *Gil Blas* a opposé les demi-

(1) *Le Pantalon de la Goulue*. Paris, 15 mars 1890.

(2) Paris, Dentu, 1888, in-12.

tons atténués de cette esquisse. Elle a l'avantage de ne point se montrer dure pour une femme qui, depuis, s'est révélée très brave devant le danger :

« Le piment des Rops comme le charme des Willette réside évidemment dans ces demi-mesures; la Colombine retroussée est plus aguichante que si son anatomie ne disparaissait pas, mystérieuse et inatteinte, sous un fouillis de dentelles, et ce fut aussi la raison du succès jadis de cette désirable créature qui avait un nom bien réaliste : *la Goulue*; les yeux s'allumaient quand, d'un geste rapide de faucheuse, elle ramassait ses jupes et dansait en pantalon, le décolletage de sa gorge attirait moins les regards que l'entre-deux cousu et marqué de sueur (1). »

Laissons donc là ses efforts pour dépouiller cette...culotte de Nessus, soit en la détachant au moment propice, au milieu d'un quadrille, malgré les sévères réprimandes du Père la Pudeur :

« — Mais je te dis, mon petit Père la Pudeur, que c'est un accident (2) ! »

soit, au cours du premier bal des Quat'z'Arts,

(1) SANTILLANE, *Demi-pudeur* (*Gil-Blas*, 4 février 1898).

(2) EDMOND LEROY, *le Père la Pudeur et le théâtre réaliste* (*Gil-Blas*, 1891).

qu'elle offrit, trouvant d'un insuffisant ragout le triomphant cortège auquel Sarah Brown prêtait sa beauté et sa quasi-nudité, de « laisser tomber son pantalon » (1).

Des quadrilles où elle brilla et dont elle fut, si on peut dire, l'âme, les descriptions foisonnent, le *Courrier français* arrivant, on peut le dire, bon premier. Ce serait se répéter que les reproduire toutes.

L'une, entre autres, suffira :

« Ses bras se lèvent, insoucieux des indiscretions de la bretelle tenant lieu de manche, les jambes fléchissent, bringueballent, battent l'air, menacent les chapeaux, entraînant sous les jupons les regards; ces regards voleurs, qui cherchent là l'entrebâillement espéré, mais toujours fuyant, du pantalon brodé.

« Suivant la progression des figures du quadrille, aux provocantes saillies de son ventre, succèdent les déhanchements lascifs de ses reins; ses bouillonnés, lestement enlevés, dévoilent l'écartement des jambes à travers la mousse des plissés, soulignant, en la chute rapide des valenciennes, au-dessus de la jarretière, un petit coin de vraie peau nue. Et de ce morceau de chair

(1) *Courrier français*, 25 juin 1893.

vermeille jaillit, jusqu'aux spectateurs haletants, un rayonnement torride d'acier en fusion. Alors, dans une feinte de délire canaille, la bacchante du ruisseau, brusquement troussée jusqu'au ventre, offre en pâture, au cercle qui s'est resserré sur elle, l'apparition de ses rondeurs si peu voilées par la transparence des entre-deux de dentelles qu'à certain point se révèle, par une tache sombre, la plus intime efflorescence (1). »

Tout finissant en France par des fonctions, sinon par des chansons, la surveillance de ces dessous, trop souvent dévêtus, souvent fautifs et parfois absents, devait donner lieu à nomination. Aux gardes municipaux de service fut adjoint un inspecteur spécial.

Les habitués de l'Élysée-Montmartre où il opérait — et non au Luxembourg — eurent tôt fait de le baptiser le *Père la Pudeur*. Durocher de son vrai nom, comme le barde breton, et photographe à ses moments perdus, le vieil homme, dont je n'ai loisir de tracer ici la silhouette, présentait, « avec ses yeux en boules de loto et ses cheveux blancs, une tête de gendarme terrible et soiffeur » (2).

(1) P. RODRIGUEZ, *les Excentricités de la danse* (le *Gil-Blas*, numéro spécial, 10 mai 1891).

(2) JULES ROQUES (*Courrier français*, 13 novembre 1887).

Il eut son heure de célébrité. Comme tous nos notoires contemporains, il ne savait se dérober à l'interview. Sur la vie, ses aperçus étaient ceux d'un vieillard qui a beaucoup vu, et, sur la question pantalon, ses aphorismes sans pitié.

Tout juste si, au commerce de la plaque sensible, il ne joignait pas — le bord plat de Maugis entrevu, certains soirs, aurait-il de ces influences ? — celui des à-peu-près. Interrogé par un rédacteur de *l'Éclair*, au lendemain de la fermeture de l'Élysée-Montmartre, c'était presque par un mot de la fin qu'il saluait, philosophe, celle du bal, où tant d'irréductibles avaient longtemps redouté son œil investigateur :

« Chaque époque a l'Élysée qu'il mérite. Nous étions joyeux et simples, nous ne jetions pas de bombe, nous avions l'Élysée-Montmartre : nos fils sont mornes et compliqués, ils préparent des mélanges détonants dans des marmites, et ils ont l'Élysée Reclus (1). »

Une appréciation du geste de Vaillant moins grandiloque, et voilà tout.

Non plus à Montmartre, mais en plein Grenelle, quatre petites blanchisseuses, Mlles Vaux,

(1) *L'Éclair*, 5 avril 1894. L'esprit que peut avoir l'inspecteur Durocher, dit le Père la Pudeur — contrairement à tout le monde, il n'en a point davantage que Monsieur de Voltaire

Gibert, Pierre et Picard, apprirent depuis, à leurs dépens, — le Père la Pudeur avait été suppléé en ces parages par quelque vieux monsieur de la Ligue — l'imprudencence qu'il y avait à danser, rue de la Convention, un quadrille dont la hardiesse eût exigé des pantalons clos, alors qu'elles n'en avaient d'aucune sorte.

« — Oh ! Monsieur le Président, ça coûte trop cher ! » répondaient-elles en chœur.

Un gosse de sept ans eut beau réciter la singulière déposition qu'il leur avait « tout vu », — mes compliments à sa famille ! — Comme le commissaire, le tribunal se montra bon enfant. Les quatre écervelées s'en tirèrent avec un mois de prison et... le bénéfice de la loi Béranger (1).

Naturellement !

Là haut, sur les hauteurs sacrées, la vigilance du Père la Pudeur était, pourtant, au dire des meilleurs auteurs, parfois en faute.

Non pas le gendarme, mais les courtiers en danseuses ou réputés tels — une profession dont Priyat d'Anglemont n'avait point prévu le luxe

— ne saurait faire oublier que l'on annonce, en date de ce jour, la mort du grand géographe.

Que sa famille me veuille bien pardonner la sottise de cette citation.

(1) *Figaro*, *Gil-Blas*, *Libre Parole*, *Temps*, *France*, des 21, 22 et 23 juillet 1895.

squameux — pouvaient, en sachant s'y prendre, juger *de visu* :

« Mais une ne veut pas lever les jupes, elle rit à en sangloter et les autres se tordent autour d'elle. Ce n'est pas la pudeur qui la retient, c'est plutôt le Père la Pudeur. Vous comprenez, elle n'en a pas... et, profitant d'une seconde où elle ne se sent pas surveillée, d'un mouvement vif elle se trousse...

« — Oh ! s'écrie le courtier, ébloui (1). »

Les choses se passaient plus simplement au Moulin de la Galette. Nul ne songeait à s'en blesser :

« C'est pourquoi, jalouses de ces pures gloires, des gamines en cheveux, aussi vicieuses déjà que leurs sœurs aînées, y rivalisent entre elles, lèvent la jambe, montrent, dans le retroussis des jupes, le plus qu'elles peuvent de chair blanche, ombrée à l'aine d'un duvet un instant entrevu (2)... »

Fort bien, mais gare le municipal :

« Un rire formidable s'éleva, courut la galerie, de proche en proche. Sabotine n'avait pas de pantalon ; dans sa fureur de danser elle l'avait oublié, lorsque le garde républicain de service se montra,

(1) *Courrier français*, 2 novembre 1890.

(2) RODOLPHE DARZENS, *Nuits à Paris*. Paris, Dentu, 1889, pp. 59-60.

gesticulant, sans pouvoir se faire comprendre. Elle comprit, s'éclipsa subitement (1)... »

Et, sans avoir le laisser-aller lourd et canaille des chahuteuses allemandes si bien rendues par Lossow dans ses croquis berlinois (2), il se faut féliciter que, — moustaches de vieux garde-champêtre ou favoris de serveur — le Père la Pudeur ne s'égare point dans les restaurants de nuit à l'heure où au quadrille officiel succède celui des intimités.

Les mœurs y gagneraient; mais qu'inconsolables seraient les étrangers, de passage à Paris :

« Les danseuses de haute marque, — qui, tout à l'heure, au bal, m'ont appris, par leur trémoussement et leur mimique, que le cancan et le chahut ont été rejoindre les vieilles lunes et m'ont montré — des lunes nouvelles... les danseuses sont presque toutes en possession d'un Sigisbé dont elles semblent peu se soucier. Elles entament des colloques d'un bout de la salle à l'autre; ou bien, prises d'un vertige, elles quittent subitement leur chaise et recommencent leur pas, leur fameux pas, que l'Europe civilisée nous envie, ce pas qui consiste à tenir d'une main le gros orteil

(1) JEAN REIBRACH, *la Gamelle*. Paris, Charpentier, 1890, p. 181.

(2) J. GRAND-CARTERET, *la Femme en Allemagne*.

de leur jambe droite, tandis qu'elles sautent en cadence sur le pied de la jambe gauche. Elles tournent ainsi sur place à la façon des derviches, exhibant le fouillis de leurs dessous de baptiste... Je remarque que certaines, pour ménager les valenciennes authentiques de leurs pantalons officiels, en ont passé un autre et que, *proh pudor !* cet autre est ouvert ! Enfin, il en est qui n'ont pas de pantalon du tout et le prouvent jusqu'à l'évidence !!! J'en demeure consterné. Mon étonnement étonne mes voisins, qui me prennent sûrement pour un provincial.

« A mes côtés, un ménage anglais — un vrai — regarde la scène. Ce cabaret leur a été indiqué par le gérant de leur hôtel, comme un des dix endroits curieux de Paris. Aussi les solides jambes et les pantalons absents ou sans réticences ne les effarouchent pas. L'Anglais sourit aux pyrrhiques réalistes ; l'Anglaise les contemple sérieusement avec son face-à-main... *Shoking perhaps, but amusing certainly* (1). »

Depuis, le bal *Tabarin* semble avoir rénové cet art auquel la Goulue et ses congénères durent le plus clair de leur réputation. La valse lente y règne en maîtresse, mimée plutôt que dansée ;

(1) FRANCUEIL, *le Figaro*, 1^{er} décembre 1890.

et c'est, en ce cadre de lumière et d'élégance, quelque chose d'inédit et de troublant, de charmant et de singulièrement suggestif.

Les *Déshabillés au théâtre*, qu'inaugura Mlle Cavelli à Lyon, pour les reprendre ensuite au *Divan Japonais* — M. Georges Montorgueil leur a consacré un charmant volume qu'illustra joliment Boutet (1) — ont complété ce genre de tableaux.

Rien ne leur manqua. Louise Willy — ce nom qui porte bonheur — prêta à ces exhibitions la grâce de son sourire et de son geste; Angèle Héraud, en querre de sa puce, se révéla parisienne jusqu'aux jarretelles. Le bas commerce des cartes elles-mêmes s'en mêla; illustrées je n'oserais dire, transparentes plutôt.

Au *Coucher de la Mariée*, ce titre fleurant bon le dix-huitième siècle et l'innocence de ses polissonneries à la bergamote, succédèrent celui de la *Môme* et la brutalité de son réalisme.

L'outrecuidance de Lisbonne pour une fois porta juste et eut cette vertu : guéri de ces spectacles, le couple Prudhomme cessa d'y mener sa progéniture.

Des inquiétudes lui étaient venues pour ses fils, quand ils auraient vingt... francs.

(1) Paris, H. Floury, 1896.

LE TUTU

*Un petit jupon de batiste ou de mousseline cousu
au milieu pour détacher les jambes : hauteur 30 cen-
timètres, pas de garniture.*

LA VIE PARISIENNE.



LE TUTU

A CÔTÉ des pantalons de la Goulue, de Rayon d'Or et de Nini-patte-en-l'air, ces étoiles disparues du ciel montmartrois — il est une autre sorte de pantalon, plus court et moins transparent, dont il faut parler, c'est celui des ballerines, ou *tutu*.

Le mot est amusant et drôle, flatte l'oreille et éveille la curiosité. Les démêlés récents de Mlle Sarcy avec les frères Isola, ses directeurs, lui ont donné un regain d'actualité. Je ne crois donc pas inutile d'en dire un mot, d'autant qu'il y a là une équivoque à dissiper ; la plupart des journaux ayant, au cours de cette cause grassouillette, confondu non le contenant et le contenu, mais le dessous et le dessus, le pantalon très réduit, qui, à même le maillot, se porte sous les

jupes de gaze des danseuses, avec ces jupes elles-mêmes.

L'erreur est manifeste. L'objet ne prêtait cependant pas à fausse interprétation. La définition qu'en donne Bertall est péremptoire :

« Les danseuses portent en outre par-dessus le maillot, pour servir d'intermédiaire à la jupe de dessus, un autre petit pantalon, très court, excessivement léger, en délicate mousseline, qui est destiné à tromper le regard et à nuager délicatement les formes au moment des effets de pied et des vertigineuses pirouettes.

« Ce pantalon se nomme un *tutu* (1). »

Note analogue de la part de *la Vie Parisienne* :

« DANSEUSE : Un petit jupon de batiste ou de mousseline cousu au milieu pour détacher les jambes : hauteur, 30 centimètres, pas de garniture (2). »

D'où le nom de *cousu* donné parfois également au *tutu*. Sous ce vocable, Ernest Feydeau en fit même le sujet d'une nouvelle à laquelle ne semble pas étranger le souvenir de la Nina et du comte Ricla.

Je me bornerai donc à la mentionner, lui em-

(1) *La Comédie de notre temps*, p. 132.

(2) *La Vie Parisienne, Etudes sur la toilette. Les Pantalons*.

pruntant cette définition plus complète encore que celle de Bertall :

« Les ordonnances de police, très sévères en ce qui concerne le personnel féminin de l'Opéra, exigent que toute danseuse, en entrant en scène, quel que soit d'ailleurs son costume, porte sous sa courte jupe d'étoffe quatre jupons superposés en mousseline blanche, dont le premier doit être cousu entre les cuisses, d'où le nom de *cousu*, que lui donnent les demoiselles du corps de ballet, pour le distinguer des trois autres.

« Cette précaution, qui est appliquée même aux premiers sujets de la danse, est prise pour éviter que les accidents qui peuvent arriver au pantalon de soie couleur de chair qui s'attache autour de la taille de la danseuse, et dont la couture passe entre ses jambes, n'exposent les charmes les plus intimes de celle-ci à la curiosité du public (1). »

L'on ne retrouve pas dans ces lignes, et pour cause, l'écriture de Flaubert. Par contre il semble flotter entre elles comme un parfum à peine atténué de Casanova et de ce bon Sébastien Mercier.

M. Maurice Magnier, dans une plaquette qu'il illustra avec talent et esprit Guillaumot fils, a, entre autres accessoires de *la Danseuse*, chanté le tutu.

(1) ERNEST FEYDEAU, *le Cousu*.

Une strophe suffira à donner le ton de ces petits poèmes. Ils n'ont rien de commun avec eux de Mallarmé :

Tutu de mousseline blanche,
Ajusté plus bas que la hanche
Pour ne rien perdre du contour
De la taille et de la poitrine,
Tu viens voiler, je m'en chagrine,
Bien des charmes vus tour à tour (1).

Qu'on aille donc après cela, nonobstant la visite d'Alphonse XIII et le baiser de la Muse de l'Alimentation, déclarer qu'il n'y a plus de périnées !

L'utilité du tutu pour la danse ne saurait être discutée.

Sous les courts jupons de gaze, ces courts jupons que tenta de faire allonger, aux jours de la Restauration, le très vertueux M. Sosthène de La Rochefoucauld, tout en substituant au maillot trop collant un pantalon aussi large que clos, le maillot peut sinon craquer et révéler les plus secrètes efflorescences — les bras levés n'en trahissent-ils pas déjà de singulières, lorsque l'épileuse n'y a pas mis bon ordre — du moins plaquer par trop et, malgré l'emmaillotement de

(1) MAURICE MAGNIER, *la Danseuse*. Paris, Marpon et Flammarion, 1885, pp. 31-32.

la chemise très spéciale des danseuses, quand elles ne la suppriment pas, dessiner des sinuosités.

Le tutu est un complément nécessaire du maillot.

Il fait partie de cet ensemble qui constitue le costume de danse classique et n'est pas sans donner à celles qui le portent un faux air d'abat-jour.

Les étoiles peuvent y tenir — la dignité de leur art l'exige, paraît-il ! — mais je n'en saurais dire autant de nos yeux. C'est banal et vieillot ; que je lui préfère les costumes de caractère des ballets modernes, non sans regretter cette innovation qui fut un des succès de l'ancien Eden, les bas noirs et les pantalons brodés d'*Excelsior*.

L'Art et la pudeur sont d'ailleurs choses singulières et facteurs plutôt opposés.

Tandis que l'ex-pensionnaire des frères Isola plaidait contre eux et faisait prononcer par nos tribunaux le droit aux jupes de gaze et au tutu pour un premier sujet de la danse — côté art ! — dix ans plus tôt, une chanteuse plaidait, au Havre, contre sa directrice, celle-ci ayant voulu lui faire, pour chanter *Phryné*, troquer son pantalon contre un maillot, — côté pudeur.

Ce procès eut, par ses à-côté, sa gaité, lui

aussi, *l'Éclair* ayant eu l'heureuse idée d'éclairer le débat de quelques interviews.

L'inoubliable créatrice du rôle de Phryné, Mlle Sybil Sanderson, Mlle Jeanne Harding qui le reprit, Mlle Jeanne Andrée qui le joua à Toulouse et Mlle Subra furent interrogées. Toutes de rire et de hausser les épaules aux prétentions pudibondes de cette Phryné normande.

« Faut de la pudeur, pas trop n'en faut ! » déclarait Mlle Jeanne Andrée, et Mlle Harding d'ajouter avec un triomphant sourire :

« Toutes les femmes ne sauraient le porter. Il ne souffre pas les maigres (1) ! »

Qui sait si ce n'est pas le vrai dessous de cette affaire de dessous. Le pantalon se prêtait mieux peut-être que le maillot aux « petits coissins bien mollets et délicats » que célébrait Messire de Brantôme.

A quoi tient la pudeur.

Le maillot comporte donc — pour les danseuses sinon pour la figuration — le tutu. Aux répétitions, point de maillot, mais un costume spécial, mi de scène, mi de ville ; des bas et de courts jupons ballonnants, sous lesquels le tutu se trouve remplacé par le pantalon de répétition.

(1) *L'Éclair*, 21 avril 1894.

Sauf sa claustration, il ne diffère guère des pantalons ordinaires.

Dès 1844, Albéric Second le décrivait ainsi :

« Le costume des danseurs et des danseuses à la classe ressemble beaucoup à celui de Paul et Virginie, tels du moins que je les ai vus représentés à l'Ambigu-Comique par M. Albert et par Mlle Eugénie Prosper. Les femmes sont coiffées en cheveux et décolletées ; elles ont les bras nus, leur taille est emprisonnée dans un étroit corsage. Un jupon, très court, très bouffant, soit en gaze, soit en mousseline rayée, leur descend jusqu'au genou. Leurs cuisses se dissimulent chastement sous un large caleçon de calicot impénétrable comme un secret d'État (1). »

Plus familier encore aux mystères de l'Opéra, le docteur Véron de ridiculiser, douze ans plus tard, les figurantes qui, pour peu qu'elles aient des prétentions à la danse, s'empantalonnaient comme les premiers sujets.

« Pour peu qu'une figurante ait des prétentions à un avenir de danseuse et qu'elle soit dans une brillante position, elle a même comme les premiers sujets un costume de danse, caleçon en percale, tombant au-dessus du genou, bas de soie blancs,

(1) ALBÉRIC SECOND, *les Petits Mystères de l'Opéra*. Paris, Kugelmann et Bernard. Lotte, 1844, p. 180.

chaussons blancs ou couleur de chair, petite veste d'une coupe élégante en piqué blanc (1). »

Depuis, les pantalons se sont raccourcis et ont perdu de leur largeur. Mais l'ensemble du costume de répétition n'a guère varié.

« Dès neuf heures, Mlle Adelina Théodore commence sa leçon sous la coupole au neuvième étage. Les petites sont en tenue de travail : corsage de nansouk blanc, trois jupons de tarlatane blanche, ceinture en satin bleu, rose ou mauve, suivant la fantaisie de la fillette. Pantalon de percale roulé dans les jarretières pour bien laisser voir les genoux ; bas et souliers roses (2). »

Pantalons retenus dans les bas ou dans la jarretière, que nous ont rendus familiers les nouvelles de Carolus Brio (3), les reproductions des journaux illustrés, et mieux encore les belles planches du maître aqua-fortiste Renouard.

Maillot et tutu à la scène, pantalon à la classe ou aux répétitions, *impedimenta* dont, — fut-ce une gageure ou le scandale cherché pour imposer son nom et sa tapageuse personnalité au Tout-

(1) Le docteur L. VÉRON, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*. Paris, Librairie Nouvelle, 1856, t. III, p. 219.

(2) RICHARD O'MONROY, *la Journée d'une danseuse*. *Revue illustrée*, 1^{er} décembre 1893.

(3) CAROLUS BRIO, *A huis clos*. Paris, Rouveyre et Blond. 1882, p. 21. *Miss Farfadet*. *Courrier français*, 26 août 1888.

Paris de l'époque ? — se débarrassa Lola Montès devant la rampe de la porte Saint-Martin, préludant ainsi à ses coups de cravache et à ses excentricités au pays où Louis II devait vivre plus tard son rêve Wagnérien.

Prudhommesque un peu et oubliant, en la circonstance, le décolleté qui était de règle au *Théâtre de la rue de la Santé*, dont il fut un des auteurs et l'historiographe, Alfred Delvau a commémoré comme il suit cette manifestation d'art (?) assez imprévue :

« L'année 1841-1842 ne fut pas précisément une année calme : de grosses tempêtes politiques la bouleversèrent d'un bout à l'autre et empêchèrent qu'on ne prît au fretin des événements l'intérêt qu'on a l'habitude d'y prendre à Paris, où les petites choses occupent plus que les grandes, où l'on s'occupe plus de l'apparition d'un clown que d'une déclaration de guerre à l'Autriche. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'accueil relativement tiède que les Parisiens de cette époque firent à une danseuse excentrique de la Porte Saint-Martin, — dont l'excentricité consistait surtout à danser sans maillot.

« Sans maillot ! *Proh pudor !* O dieux immortels ! Qu'aurait dit le très vertueux M. de La Rochefoucauld, lui qui faisait rallonger d'un

pieu les jupes des danseuses de l'Opéra? Ce qu'il aurait dit, je n'en sais rien; d'ailleurs, s'il avait été directeur du théâtre de l'Opéra, il n'était pas directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, — et c'est à la Porte-Saint-Martin qu'avait eu lieu cette contravention aux règlements de police et aux plus simples lois de la décence (1). »

L'exhibition semble avoir eu le résultat qu'en attendait l'artiste :

« On parla pendant quelques jours de cette révolutionnaire du corps de ballet, on se passionna pour et contre elle, tant et si bien que son nom, inconnu la veille, franchit la rampe, puis la salle, et rebondit comme un volant sur toutes les raquettes du boulevard. C'était sans doute tout ce que voulait Mlle Lola Montès (2). »

« Chiqué! » d'ailleurs comme avaient accoutumé de clamer les habitués des Folies-Bergère, qui, les joies innocentes et tarifées du promenoir leur paraissant d'un insuffisant ragoût, allaient demander à Constant le Boucher ou à Raoul le Beaucairois le petit frisson de longtemps aboli.

Si elle n'avait pas de maillot, Lola Montès

(1-2) ALFRED DELVAU, *les Lions du jour. Physionomies parisiennes*. Paris, Dentu, 1867.

portait, au dire des survivants de ces inglorieuses journées, un pantalon.

Ce qu'eût dit M. Sosthène de La Rochefoucauld ?

Mais, il est à croire, sa joie eût été ineffable. M. de La Rochefoucauld eut retrouvé, sous les jupes de cette excentrique, le caleçon qu'il rêvait, jadis, d'imposer aux ballerines soumises à sa surintendance.



QUESTIONS DE FORMES

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermee.

A. DE MUSSET.



QUESTIONS DE FORMES

SOUDAIN, harmonieuse et plaintive comme la vibration chevrotante d'une chanterelle qui se brise, une voix murmura :

— J'étais la pudeur des femmes et j'étais la sauvegarde des maris qui savaient leur honneur suffisamment cadenassé dans la prison de ma baptiste. Toutes les agaceries des bas chavireurs de vertu et des jupons semeurs de désirs venaient piteusement échouer devant le « tu n'iras pas plus loin » de ma citadelle inexpugnable. Le canapé lui-même ne pouvait rien contre moi. Il fallait la complicité du Lit pour me vaincre. Le Lit ! c'est-à-dire la chute préméditée et résolue, c'est-à-dire cette décision qui n'habite jamais l'esprit flottant des femmes *la première fois*. Mais, un jour, une

perverse survint qui, d'un large coup de ciseaux, troua mon bouclier.

Et la femme fut perdue :

— Qui donc es-tu, toi qui te lamentes ? s'enquit le Canapé qui ne ricanait plus...

Et la voix répondit, plaintive et mélodieuse comme la vibration chevrotante d'une chanteuse qui se brise :

— Je suis l'âme du pantalon fermé (1).

Cette légende, contée par Trézenik, est charmante, comme toutes les légendes.

Mais, comme toutes les légendes aussi, il y a chance pour qu'elle s'éloigne de la vérité, plutôt qu'elle ne l'évoque.

Sans remonter aux temps de Charles IX ou de Notre-Dame de Thermidor, le pantalon, même à ses débuts, fut le plus généralement ouvert. Les patrons que me fournissent à ce sujet la *Lingère parisienne* (1853-1854) et la *Mode illustrée* en font foi. Il l'était même terriblement.

Les petites fentes latérales, qui permirent ou de limiter la fente, ou de les porter fermés, n'apparurent que plus tard. Ils étaient au commencement du second Empire — et c'est leur seul point de ressemblance avec ceux d'aujourd'hui — entièrement ouverts par derrière.

(1) LÉO TRÉZENIK, *Proses décadentes*, Paris, 1886, pp. 134-5

La marquise de C..., se rendant à un rendez-vous avec un pantalon fermé, fut et restera l'exception.

L'inexpressible avait déjà assez de peine à se faire admettre dans la toilette des dames, pour ne pas aller les indisposer davantage encore contre lui par la gêne qu'il présente quand il est fermé.

Bien peu eussent alors consenti à s'en embarasser. Même aujourd'hui, combien préféreraient s'en passer, plutôt que supporter sa tyrannie.

Si sa clôture est utile sous les jupes courtes des fillettes — et de règle dans certains couvents, elle disparaît à mesure que s'allongent les jupes. Elles n'attendent pas, à notre époque, avec moins d'impatience la venue du jour béni où il leur sera permis de porter, comme leurs grandes sœurs et leurs mamans, des pantalons ouverts, que jadis celui où il leur serait loisible de n'en plus porter.

Car, c'est terriblement incommode, paraît-il, et la plupart d'en conserver un souvenir plutôt désagréable...

Le temps n'est plus où Bertall pouvait écrire :
« Le pantalon s'attache sur le corset, soit à l'aide d'un ruban-ceinture, soit à l'aide de boutons disposés pour cela (1). »

(1) *La Comédie de notre temps*, p. 130.

Le pantalon, monté sur biais, n'a plus de ceinture, « les fentes de côté, les boutons et les boutonsnières sont supprimés » (1). Beaucoup, si elles sont un peu fortes, le portent, pour s'amincir la taille, sous le corset, voire sous la chemise.

Comment voudrait-on qu'un pantalon soit fermé dans ces conditions ?

Nul, au surplus, de se faire illusion.

« Est-ce un retour à la vertu ? Je voudrais le croire, mais j'en doute, et notre questionneur me paraît bien ignorant de la forme de ces pantalons, s'il croit qu'ils apportent le moindre obstacle aux surprises des sens ; les porteuses y ont mis bon ordre, car (comme disait à cette occasion certaine grande dame) on ne sait pas ce qui peut arriver (2). »

Ce sont toujours, à la devanture des lingères, ou sur les cordes, au bord de l'eau : les « pantalons de femme en faisceaux légers, demi-transparents, si drôles avec leur longue, longue fente qui n'en finit plus » (3).

Ouverts, plus que raison même, sous leurs jupons courts de « jeunes bergères d'Arcadie »,

(1) *La Mode pratique*, mai 1893.

(2) *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 25 mars 1879.

(3) F. HAULNOI, *la Chaussette (le Chat Noir*, 24 novembre 1888).

les pantalons des serveuses de l'ancienne « Brasserie du Divorce (1) » ; ouverts également ceux de la petite Augusta ou de Cyprienne de Marc Stéphane, un transfuge de la littérature dans le fait-divers (2). Il en est de même de celui de la grande Virginie, lors de la fessée classique de *l'Assommoir* (3), ou de celui de *Nana*, avec le naturalisme de ce détail : « Par derrière, son pantalon laissait passer encore un bout de sa chemise (4). »

« Le fameux pan (5), » si difficile à éviter, et dont l'existence est pour certaines une préoccupation tandis que de trop nombreuses le laissent pendre, sans même prendre la peine de le rentrer, quand elles en ont occasion.

Courtes et passagères, les heures où une fillette peut encore déclarer à sa mère, au moment de cabrioler sur l'herbe et de faire des « tour-niboiles », comme les garçons :

— « Mais ! maman, on ne verra rien, j'ai un pantalon fermé (6). »

(1) ALBERT BATAILLE, *le Figaro*, février 1891. — JEAN LORRAIN, 20 *Femmes*, p. 115.

(2) *A toute volée*. Paris, A. Savine, 1891.

(3) E. ZOLA, *l'Assommoir*, pp. 34-35.

(4) E. ZOLA, *Nana*, p. 154.

(5) *Vie Parisienne*, février 1891.

(6) LÉO TRÉZENIK, *Cocquebins*. Paris, Monnier, 1887, p. 24.

Plus fréquentes les réponses dans le genre de celle de Mlle Balthy, refusant, dans un salon du faubourg Saint-Germain, « de dire la fameuse ronde du *Moulin de la Galette*, cette cachucha chantée où l'artiste se révéla si impayable; à quoi la chanteuse requise, tout à trac : « Mon pas espagnol, ici, impossible, mon p'tit; j'n'ai pas de pantalon fermé (1). »

Ouvert, le pantalon de cette jeune femme, dont la présence n'est pas sans causer à son cavalier des appréhensions qu'ignorait le Balafré, ce pendant que sa main ascensionne sous ses jupes :

« On entendit un léger bruit étouffé presque aussitôt; le nom de Raoul prononcé plusieurs fois; puis cette énergique exclamation :

— Ah sacrebleu ! un pantalon !

Un silence suivit... une petite voix le rompit en murmurant ces mots :

— Il est fendu (2) ! »

Ouvert également, celui de cette grande dame, dont la situation rappelle de près celle de Marthe, à Bayreuth, sur les genoux de Maugis, avec ses « petits pieds vernis qui pointent à droite et

(1) RAITIF DE LA BRETONNE (JEAN LORRAIN), *Écho de Paris*, 28 février 1895.

(2) LOUIS-B. RICHARDIÈRE, *Les Péchés de Marguerite*, Paris, Arnould, 1887, p. 62.

à gauche, écartés comme ceux d'un homme qui monte sans étriers » (1) :

« ... Ils en étaient passés à l'action ! Et Maucroix tenait la duchesse sur ses genoux, la duchesse qui avait jeté tous ses vêtements, et qui grasse, en pantalon, les fesses débordantes dans un balancement, toute la peau à nu presque, écrasait ses belles chairs laiteuses contre cet homme, lequel commençait à frémir, à s'énervier, à tâter de tout cela d'un air éperdu (2) ».

Situation voisine, sinon semblable : Virginie Chômél, dont la dentelle des culottes n'avait pas été sans choquer, quelque temps auparavant, la receveuse des postes, qui s'était trouvée « seule avec elle dans un endroit intime », assez fâcheusement surprise dans le cabinet de toilette de M. Le Vergier des Combes :

« Je n'ai, d'abord, vu que de jolis petits pieds chaussés de bas à côte et ajourés qui montraient des talons hauts et des semelles fines, posés gentiment, comme à confesse, dans un énorme encadrement de chemises, de jupes bordées de dentelles et de culottes, bâillant juste assez pour offrir à l'air un double croissant de peau rose, le

(1) WILLY, *Claudine s'en va*, p. 228.

(2) SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, *Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle*. Paris, Fasquelle, 1902, p. 214.

tout coiffé, couronné de cheveux châtons répandus en boucles, en mèches, en touffes, en queue, — crinière de cavale plutôt que chevelure de fille, sur laquelle une main sèche et autoritaire comme un sceptre s'appuyait avec royauté (1). »

Non moins, et plus forcément ouverts, ces pantalons bâtards, tenant à la fois du pantalon et de la chemise qu'ils remplacent, qui nous sont revenus d'Amérique sous le nom de *Combinaisons*.

Dès 1866, *la Mode illustrée* — à qui l'on devait déjà, en 1862, l'ignominie d'un pantalon formant tablier par devant pour masquer la fente (2) — donnait à ses lectrices un modèle de *chemise-pantalon*, qu'elle croyait devoir accompagner de cette glose :

« Nous cherchons toujours à donner à nos abonnées, outre les objets pour ainsi dire *classiques*, ceux qui nous semblent concilier le progrès avec l'utilité. Nous plaçons par conséquent sur notre planche, consacrée au linge et à la lingerie, un modèle encore inconnu, mais destiné à obtenir, croyons-nous, un véritable succès; nous l'appelons la chemise-pantalon, parce qu'il

(1) HUGUES REBELL, *La femme qui a connu l'Empereur. Mercure de France*, t. XXV, pp. 194-195.

(2) *Mode illustrée*, 31 mars 1862.

résume ces deux objets, jusqu'ici distincts l'un de l'autre (1). »

Ce n'était pas joli, joli, et je doute que cette nouveauté ait alors obtenu le succès que lui prédisait la *Mode illustrée*, qui, non contente de la lancer, y joignait un modèle de *chemise de nuit-pantalon*.

Pourquoi pas la chemise à trou ?

Les Américaines et les Anglaises, très portées à supprimer, comme les Merveilleuses du Directoire, la chemise : — « un juste bien fait perdait de sa grâce et de sa précision par les plis ondulants et maladroits de ce vêtement antique... Voilà plus de deux mille ans que les femmes portaient des chemises, cela était d'une vétusté à périr (2) » — eurent tôt fait d'adopter la chemise-pantalon, devenue pour elles la *combinaison*, lorsque vint la mode des jupes collantes.

Elle sévit jusque dans les pensions de jeunes filles, où celles qui portent cet hybride dessous sont seules dispensées, pour recevoir la vieille cinglade britannique, d'avoir à baisser leur pantalon (3).

(1) *La Mode illustrée*, 4 mars 1866.

(2) Paris, décembre 1796 (RACINET, *France, dix-huitième siècle*. Types de la mode à l'époque du Directoire).

(3) *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*

« Un pantalon comme tous les autres, blanc, en fin calicot, avec une petite bordure de fausse dentelle en bas. Il cachait la jarretière, mais laissait découvert un mollet bien dodu tout habillé de bleu. Un drôle de petit tire-bouchon, comme aux polissons qui vont à l'école, frémissait par derrière.

« Certes, si miss Nelly eût soupçonné que des regards indiscrets s'arrêtaient sur son inexprimable, elle eût rentré bien vite ce bout de vêtement intime (1)... »

Le pan de chemise ne se montre pas, on le voit, que dans *Nana*.

La combinaison n'a pas été, cependant, sans rencontrer à son tour, en France, des résistances non moins vives que celles contre lesquelles le pantalon avait eu à lutter lui-même. En 1885, Violette, dans son *Art de la toilette*, croyait pouvoir porter sur elle un jugement sans appel :

« Je n'ai point voulu parler de cette sorte de maillot de batiste qui réunit en une seule pièce la chemise et le pantalon, sous prétexte de ne point grossir la taille sous le corset. On a tenté cela ; mais, échoué dans le quart du monde, ce ballon mort-né, frappé à l'avance d'une piqure

(1) HECTOR FRANCE, *la Pudique Albion*. Paris, 1885, pp. 199-200.

fatale, n'a pu s'élever dans les sphères d'une élégance plus pure : cela manquait à la fois de grâce et de chasteté (1). »

Malgré la justesse de ces considérants, ne serait-ce pas là une de ces erreurs judiciaires dont le législateur prévoyant permet aujourd'hui la revision ?

Cela se pourrait fort, à en juger par le terrain que semble, depuis vingt ans, avoir gagné la combinaison.

La mode et l'américanisme aidant, malgré la concurrence de « la petite culotte Louis XV (2) » c'est — après le *pantalon-cuirasse*, dont Mme de Chancenay vantait, en 1891, les avantages aux lectrices du *Figaro* (3) — à la combinaison qu'ont semblé devoir aboutir, à un moment, les conclusions tant de *la Mode pratique* que de quelques autres de ses confrères.

L'article consacré par Mme de Broutelles à cette sorte de vêtement est trop long pour que je le puisse reproduire en son entier. A l'économie de blanchissage, représentée par la combinaison et qu'elle prend soin d'indiquer, je crois préférable de substituer, ici, les amusantes indiscre-

(1) *L'Art de la toilette*, pp. 48-49.

(2) *Vie Parisienne*, 23 octobre 1897.

(3) *Figaro-Graphic*, 28 novembre 1891.

tions qu'elle commet, à l'égard des Américaines, et sur leur façon de porter leur chemise... quand elles en portent :

« Les Américaines qui ont voyagé en Europe portent assez volontiers une chemise, mais sans renoncer pour cela à leur petit tricot qu'elles appellent en français un « veston » ! Celui-ci se porte directement sur la peau, par-dessus elles agraffent directement leur corset, mettent leur pantalon, et c'est après tout cela qu'elles endossent une chemise, qui tient lieu à la fois de corsage de dessous et de petit jupon ; une chemise qui est une sorte de robe de dessous (1). »

C'est là une manière de s'habiller et non plus une combinaison. D'autres que les *Transatlantiques* portent le pantalon sous la chemise. Mais, revenant à son sujet, Mme de Broutelles a tôt fait de décrire quelques combinaisons et d'en dire les avantages. Quelques semaines plus tard, la *Nouvelle Mode* suivait cet exemple, y joignant des considérations, non plus d'économie domestique, mais d'hygiène (2).

Je n'ai point à prendre parti dans le débat, et si Violette s'est trompée, je préfère partager son erreur. Tout serait dit sur la combinaison, si, à

(1) *La Mode pratique*, 11 décembre 1897.

(2) *La Nouvelle Mode*, 9 janvier 1898.

ce sujet, l'Allemagne ne nous offrait quelques mots composés, ce qui, sur les bords de la Sprée, remplace les chansons, à Montmartre.

L'on sait l'inélégance des dessous de la femme allemande, « des jupons de flanelle, des pantalons de flanelle rouge, des corsets en coutil mal faits, des chemises bien hautes en grosse toile, des bas tricotés bien courts, finissant au-dessous du genou. » (1)

M. J. Grand-Carteret a beau, après cette citation, crier à l'exagération, cette description semble, à vrai dire, n'avoir rien d'exagéré.

Sans compter les clientes de l'abbé Kneipp, l'usage du pantalon leur est interdit par hygiène; biendes Allemandes, dans la classe moyenne, n'en portent pas, l'été du moins; et quand elles en portent, longs, larges et tombant à mi-mollet, alors apparaissent, en dehors du madapolam : le croisé, le molleton, la flanelle, rouge et plus souvent grise — c'est moins salissant — voire le feutre noir, qui offre à l'économie allemande la supériorité de servir toute une saison, avant d'être envoyé chez le dégraisseur.

Tels sont les Damen-Beinkleider des modèles les plus courants.

(1) J. GRAND-CARTERET, *la Femme en Allemagne*, p. 60.

A côté des grandes élégantes, le haut persil berlinois, qui, sous la jupetailleur, enfilent la *culotte abbé Louis XV*, de satin ou de surah noirs, doublée de libertyclair, collant des hanches et serrée au genou par une boucle d'acier ou d'argent, qui leur tient lieu de jupons de dessous, voici venir les systèmes et les utopies allemands, et ils sont légion.

Tout d'abord, le *système normal* — combien breveté et non moins contrefait du docteur Jøeger. Fait en tricot, l'objet, qui descend jusqu'au pied et sur lequel se met la chaussure — élastique et tirettes — offre la forme ou d'un pantalon, ou d'une combinaison.

Sous trois formes et en deux qualités au moins, la combinaison apparaît ensuite dans les magasins de confection allemands : Hemd-Rock-Beinkleid (chemise-jupon-pantalon) ; Hemd-Beinkleid (chemise-pantalon, la combinaison proprement dite) et Untertaille, Rock u. Beinkleid (cache-corset, jupon et pantalon).

La qualité supérieure n'est pas seulement plus soignée, plus élégante et plus courte de jambes. Un perfectionnement lui a été apporté, qui fait qu'aucune Parisienne n'en voudrait jamais sans doute affronter le ridicule : elle est à pont. La figure du catalogue que j'ai sous les yeux d'indiquer et

avec quel soin ce détail. C'est grotesque et inconvenant à la fois, et l'on ne peut pas sans rire songer à la gymnastique à laquelle doivent se livrer les porteuses de cette lingerie pour baisser ou rattacher leur pont !

Enfin, comme pour faire suite à l'amusant volume de M. Grand-Carteret, dont le nom a été, au cours de ces pages, si souvent cité, *la Femme en culotte* (1), voici les Reform beinkleider ou pantalons réformés, sortes de culottes cyclistes portées sous la jupe, où elles tiennent lieu de jupon. Bouffantes le plus souvent, se boutonnant sur les côtés et se serrant au genou par un élastique, elles sont, satin de laine, molleton foncé ou flanelle rayée, laides et populacières d'aspect. C'est bien là encore un article fait pour plaire à la femme allemande, si parfaite ménagère et si parcimonieuse de ses deniers lorsqu'il s'agit de blanchissage.

Ces pauvretés, comme la somptuosité le plus souvent impayée de certains dessous, semblent peu faites pour inspirer à de véritables amants les baisers qu'ils doivent à la Femme, lorsqu'elle a, pour eux, dépouillé la vanité de cet attirail.

Messire Pierre de Bourdeilles, qui s'y connais-

(1) Paris, Ernest Flammarion, s. d.

sait, célébrait, en ses vieilles années, la belle jambe et la vertu qu'elle a (1). Vaut-il pas mieux, négligeant la jambe et les caleçons, qu'ils soient de toile d'or ou d'argent, aller, par le parc solitaire, chercher, dans son coin le plus mystérieux, le temple, dont la coupole s'érige parmi les rocailles et la mousse, et dont le vent de l'autre soir n'a pu jeter bas l'Amour ?

(1) Et quel gré ne doit-on pas savoir à Willy et à M. Curnonsky de l'amusante et documentée *Défense et illustration du mollet féminin*, qu'ils viennent — évoquant eux aussi Brantôme et ses héroïnes — de publier, chez l'éditeur Garnier, sous le titre de *Chaussettes pour Dames*.

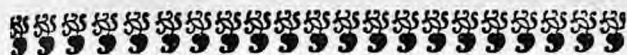
Puissent nos deux livres souvent voisiner sur des rayons amis.



INDEX ALPHABÉTIQUE

ET

ANALYTIQUE



INDEX ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

A

ABBÉ (L') C... : Le pantalon est un vêtement que les femmes ne devraient jamais quitter, surtout en hiver, 148.

Abbé (L') *Pantalon*, par MARCEL PRÉVOST, 7, 115, 209.

Acrobates (Les), les actrices des mimodrames et les ballerines étaient tenues, à Rome, d'être munies d'un subligat (ou caleçon), 5.

Actéon dévoré par ses chiens (*L'Ovide bouffon*), 62.

Actrice (L') en voyage : Mlle JENNY VERTPRÉ, 122.

Actrices (Les) et les danseuses ne portent pas de pantalon, même à la scène, aux dix-septième et dix-huitième siècles, 79-80.

LA CAMARGO, 80-82.

Une ordonnance de police leur en rend l'usage obligatoire, 82-86.

ADAM (PAUL), *Soi*. « Les pantalons angulaires », 213.

Les demoiselles Goubert (en collaboration avec JEAN MORÉAS) : « Les pantalons angulaires », 201.

- A demi-mot*, par ANGE BÉNIGNO, 234.
Adorée (L'), par RENÉ MAIZEROT, 248.
Adultère (De l'), conseils pratiques, par COLOMBINE, 114.
A huis clos, par CAROLUS BRIO, 286.
Ailleurs (œuvres posthumes), par G.-ALBERT AURIER, 203-204.
 AJALBERT (JEAN), *En amour*: les pantalons de Marcelle, 186.
 Paysages de femmes, 263.
 ALBERT, par LOUIS DUMUR, 198.
 ALBERT (M.), *de l'Ambigu*, 285.
 ALICE LA PROVENCALE : ses pantalons, 258.
 ALLARD (Mlle), danseuse, citée par *l'Espion anglais*, 87.
Amant (L') des danseuses, par FÉLICIEN CHAMPSAUR, 267.
Amateur (L') de mollets (RICHEPIN, TRÉZENIK), 195.
 Amazones. En 1821, elles ne portent pas de pantalons.
 Comment elles les remplacent. Pantalon de peau et bottines noires. De l'utilité du pantalon pour monter à cheval ou à âne (LA MÉSANGÈRE), 118, 122, 123.
 Ambigu (Paul et Virginie au théâtre de l'), 285.
 ANCRE (Assassinat du maréchal d'), 51-52.
 ANDRÉE (Mlle JEANNE). Un interview de *l'Éclair* : « Faut de la pudeur, pas trop n'en faut », 284.
 Anvers-sur-Oise. Une jeune cycliste qui y pédale en pantalon... ouvert, 179.
Aphrodite, par PIERRE LOUYS, 5.
 ARC (JEAN d') : La façon de se trousseur de Mlle VALTI, 264.
Archives (Les) de la Sérénissime République de Venise, par ARMAND BASCHET, 45.
 Archives de Loir-et-Cher. Extrait d'un inventaire, 53.
 ARETINO (PIETRO). Avant-propos de M. ALCIDE BONNEAU, aux *Ragionamenti* (édition de 1882), 39 en note.
 Thèse de doctorat de M. PIERRE GAUTHIEZ, sur L'ARÉTIN, 39.
 Le fils de l'Arétin, de M. le VICOMTE DE BORNIER, 39.

Le pantalon dans les *Ragionamenti* : *L'éducation de la Pippa*, 40.

La Ruffiannerie, 41.

ARNOULD (SOPHIE), comme ses contemporaines, ne portait pas de pantalon. Ce qu'une chute d'âne lui fit montrer, 64-65.

Le COMTE DE CAYLUS compose son épithalame, 65.

Art (L') de la toilette chez la femme, par VIOLETTE, 111, 117, 147, 302-303.

ARTOIS (La culotte de peau de Mgr LE COMTE D'), 103.

Assommoir, par EMILE ZOLA, 171-172, 297.

Athalie, par JEAN RACINE, 85.

A toute volée, par MARC STÉPHANE, 208, 297.

ATYS. Une statuette provenant de la nécropole de Myrina, au musée du Louvre. Ses caleçons descendant jusqu'à la cheville, 7.

AUBERT (CHARLES), *Nouvelles Amoureuses* : Un aphorisme d'une bourgeoise, 210.

AUBIGNÉ (AGRIPPA D') : *Les Aventures du baron de Fæneste*, 37.

AURIER (G.-ALBERT), *Vieux* : Bertha ne porte généralement pas de pantalon. Son engagement, 161.

Une partie de campagne mouvementée, des culbutes qui trahissent l'absence de ce vêtement, 203-204.

Ailleurs (œuvres posthumes). L'héroïne de cette nouvelle confesse n'en pas porter; pour quelles raisons, 203.

AURIOL (GEORGES); voir X..., roman impromptu.

Aurore (L'), de GUIDE, 231.

Auteur (Un) fêté du second Empire. Sa haine des pantalons, 159-160.

Autour d'elles (Les Modèles), par HENRI BOUTET, 189.

Aventures (Les) du baron de Fæneste, par AGRIPPA D'AUBIGNÉ, 37.

B

BACHAUMONT : La sévérité de son jugement sur le *Caleçon des Coquettes du jour*, 73.

Se montre moins prude quand il raconte la chute de Mlle de MAISONNEUVE et la façon dont le public a fêté le c... de l'actrice, 79-80.

Bains de mer : à Dieppe, sous la Restauration, on se baignait en robe de serge, sans pantalon, 126.

BALTHY (Mlle). N'ose dans un salon du faubourg Saint-Germain chanter et danser la ronde du *Moulin de las Galettas*, son pantalon étant ouvert, 298.

BARBEY D'AUREVILLY, *Une vieille Maîtresse* ; le pantalon de la Vellini, 128.

BARBIER ne nomme pas l'auteur du *Confessionnal des Jésuites*, 139.

Barcelone (La NINA au théâtre de). Sa rebaltade, 90-92.

Bar-sur-Seine (Une partie de pêche aux écrevisses à). Les femmes de la magistrature du lieu. Leurs pantalons. (*Journal des Goncourt*), 236-237.

Bas. Les Gallo-Romaines n'en portaient pas et leurs jarretières servaient à fixer autour du genou le bas du pantalon, 7.

Le luxe des bas sous la Restauration, 121-124.

BASCHET (ARMAND), *Les Archives de la Sérénissime République de Venise : les proveditori alle pompe*, 45.

BATAILLE (ALBERT). Le pantalon de Mme G..., 237.

Les pantalons peu clos de la *Brasserie du Divorce*, 296-297.

BAUDELAIRE (CHARLES), 32, 71.

BAYARD (Le peintre) : Un singulier bouillon, 191-192.

BEAUCLAIR (HENRI), *Le pantalon de Madame Desnou*. La brave dame ne le portait qu' « aux grandes fêtes et à celle du saint patron de son mari », 235, 241.

- BEAUMINARD (Mlle), confondue par VICTOR FOURNEL avec Mlles de MAISONNEUVE et BELLECOUR, 80.
- BECCEREL (Le docteur) constate avec plaisir que l'usage du pantalon « commence très heureusement à se répandre et même à se généraliser » (1877), 220.
- BELGES (LA FILLE DE LA REINE DES) ne porte pas de pantalon en 1844, bien qu'encore fillette. Son portrait peint par WINTERHALTER en témoigne, 137.
- BELLECOUR (Mme), dite Gogo, vient, à la suite de la chute de Mlle de MAISONNEUVE, dans la *Gouvernante*, rabaisser ses jupes et recouvrir son derrière, 79.
- BELLUNE (La duchesse de); ses samedis, 226.
- BÉNIGNE (ANGE), *La Comédie parisienne*, une exposition de trousseau, 213.
- A demi-mot* : « en peignoir de soie et sans pantalon, bien à l'aise enfin... », 234.
- BÉRÉNICE (La reine) : Ses « caleçons fendus », 5.
- BÉRENGER (Monsieur), 4.
- Ses victimes, les premières à profiter de la loi qui porte son nom, 272.
- BERNARD (TRISTAN) ; voir X..., roman impromptu.
- BÉROALDE DE VERVILLE : l'origine qu'il donne au pantalon des dames, 19-20.
- BERTALL (Le dessinateur), *La Comédie de notre temps* : l'usage du pantalon ne remonte pas haut, 4.
- Le pantalon, conséquence de la crinoline, 153.
- Il se met sur le corset, 295.
- La tristesse du Pont-Royal, 165.
- Le *Tutu*, 280.
- Vie parisienne* : le pantalon et la chorégraphie parisienne, 262-263.
- BERTELLI donne un exemple typique de l'usage que faisaient du pantalon les courtisanes de Venise, 26.
- BESCHERELLE, *Dictionnaire national de la langue française*, 219.

- BESNARD (ADRIEN), héritier de JEANNE MOREAU, de Villebarou, 51 en note.
- BEULÉ, *Le Drame du Vésuve*. De l'utilité et de l'existence du pantalon sous les voiles de la femme dans l'antiquité, 5-6.
- BEVER (Ad. VAN), *Les Conteurs libertins du dix-huitième siècle*, 88-89.
- Bibliothèque nationale (Le grand livre de LEROY, à la), 8, 116-117.
- Bicyclette (La) et le pantalon féminin. La culotte et la jupe, 177.
- La culotte petit-pont*, 178.
- De l'inconvénient de monter en jupe et sans pantalon, 180-181.
- La mésaventure de Mlle Lanjallée, 181.
- Le nu à bicyclette* (chronique de M. A. MÉNARD), 181.
- Une indépendante, 179.
- Leurs sales bicyclettes* (nouvelle de C. BRIO), 179-180.
- Bibliographie GAY* (*Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Amour, aux Femmes et au Mariage*), 40 en note.
- Bigarrures (Les) et Touches* du Seigneur DES ACCORDS, 22-23.
- BILLON (FRANÇOIS DU) fait remonter à SÉMIRAMIS l'usage des caleçons, 25.
- Block-Notes (Le) de Falstaff*, dans le *Fin de siècle*, 176-177, 181.
- BOIS (JULES), *La Douleur d'aimer*. Le véritable petit lapin blanc, 211.
- Bombe (En)*, par WILLY, 204.
- Bon Genre (Le)*, recueil de caricatures publié par LA MÉ-SANGÈRE (1817), 117.
- Bon Marché* (Les magasins du), 174.
- BONNEAU (ALCIDE), *Curiosa*, essais critiques de littérature ancienne, ignorée ou mal connue, 39 en note.

Son avant-propos à l'édition de 1882 des *Ragionamenti* de PIETRO ARETINO, 39 en note.

BORGHÈSE (PAULINE), sa réponse connue, 103.

BORNIER (Le vicomte de), son *Fils de l'Arétin*, 39-40.

BOSSE (ABRAHAM) : d'après ses gravures, l'usage du pantalon ne s'était pas propagé parmi les courtisanes du nord de l'Europe, 26-27.

BOUCHOT (HENRI), son édition des *Sept discours touchant les Dames galantes du sieur de Brantôme*, 32 en note.

Un passage amphibologique de BRANTÔME, 36.

Les femmes de Brantôme : Les femmes auraient adopté l'usage des caleçons, moins par pudeur que par coquetterie, 25.

La Toilette à la cour de Napoléon : les pantalons de LA REINE HORTENSE ; leur élégance. Elle est à peu près seule à en porter, 116.

Le luxe français : la Restauration. Les pantalons ne sont guère portés par les jeunes filles, que pour leurs leçons de gymnastique, 112.

Leur absence dans le trousseau de Mlle de LUXEMBOURG, 117-118.

La blouse, qui a la vogue entre 1822 et 1830, « comporte le pantalon de percale tombant sur la chaussure, brodé et festonné », 120-121.

Boudoirs (Les) de verre, par CATULLE MENDÈS, 232.

BOUGUENAI (Fin de siècle) : Le nombre de Parisiennes qui se passent de pantalon l'été, 232.

Bourgeoisie. L'usage généralisé du pantalon dans la bourgeoisie, 217.

Les exceptions, 217, 235.

Celles qui les suppriment l'été, 228-229, 232-233.

BOURGET (PAUL) (*Mensonges*) : le corset noir de Mme Moraines, 185.

BOUTER (Le dessinateur HENRI), ses illustrations des *Déshabillés au théâtre*, de M. GEORGES MONTORGUEIL, 276.

Autour d'elles (Les modèles), 189.

Braies : Les braies « fermées » du *Roman du Renard*, 9.

Les dames portaient au moyen âge des chausses et non des braies, 10.

BRANDIMBOURG (GEORGES), *Suzanne... on essaie*, 197.

BRANTÔME (PIERRE DE BOURDEILLES, seigneur de). Nombre de ses *dames galantes* portaient des caleçons et en faisaient volontiers montre, 31.

C'était cependant une mode nouvelle. Étranges privautés dont jouissait une grande dame auprès de ses filles d'honneur, 35.

Certaines les supprimaient l'été, 35-36.

Des caleçons de toile d'or et d'argent qui ne semblent pas faits pour être cachés, 38.

Une leçon de choses offerte par deux grandes dames à un écolier, 32.

Une Espagnole... mal équilibrée qui ne voulait se laisser toucher qu'à travers son pantalon, 32-33.

Le caleçon avantageux : il supplée et rembourre. Illusions d'amants, 33.

Un coin de fenêtre mouvementé, ou un cavalier va-leureux, 34.

« Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », 33-34.

BRIO (CAROLUS), *le Pantalon de Luce*, 244.

« Cette chose compliquée, hypocrite et charmante qui s'appelle un pantalon brodé. » (*Flagrant délit*), 244.

Leurs sales bicyclettes, 179-180.

A huis clos; miss Farfadet : Le pantalon de répétition, 286.

BRUNET, *les Courtisanes et la police des mœurs à Venise*. — Les édits des « provéditeurs », 45-46.

Bullier, Le luxe des dessous du Moulin-Rouge et du Jardin de Paris y est généralement inconnu. Les pantalons y sont souvent ouverts et parfois absents, 256-257, 258.

BUSSY-RABUTIN, *Histoire amoureuse des Gaules*. Une

chute de cheval qui met en gaité Mlle DE FONTANGE.
Les dames ne s'étaient pas, ce jour-là, munies de caleçons, 37-38.

BYRE (Mlle NELLY DE) perd son pantalon en plein concours hippique. Elle en fait part au DIABLE BOITEUX, 238.

C

CABARRUS (THÉRÈSE) (Mme TALLIEN). Ses maillots couleur chair, 104.

Caleçon (Le mot créé au xvi^e siècle pour désigner son pantalon féminin), 22-23.

Caleçon (Le) *des coquettes du jour* (1763). Sévérité de BACHAUMONT à... l'endroit de ce pauvre poème, 73.

Analyse et extraits, 74-79.

Calzone. Le mot « caleçon » viendrait de l'italien « calzone », 22.

CAMARGO (Mlle DE). Elle fut la première à danser à l'Opéra en jupes courtes, 80.

Elle aurait eu soin de se pourvoir d'un caleçon, 80.

Controverse à ce sujet, 81-82.

Une amusante lettre de GRIMM, 83-84.

Campagne (Le pantalon généralement inconnu à la), 169.

Son utilité en parties de campagne, 156.

Certaines de la cour de l'Impératrice EUGÉNIE prenaient soin de s'en munir ces jours-là, 157.

Des théâtreuses qui ne suivent pas leur exemple, 204.

Cantilènes (Les), par JEAN MORÉAS, 201.

CANTINELLI (RICHARD), *Pamphile ou l'Été voluptueux*.

La vision antique qu'a le jeune Pamphile de Mme de Ponticello. Un « troublant motif de fontaine », 232-233.

CAPDEVILLE (M.) Linger de la belle OTÉRO, 31.

C... (La marquise de) commet la lourde faute de conserver un pantalon fermé pour se rendre à un premier rendez-vous (janvier 1851). Ce qu'il n'en advint pas, 145.

Cardinal (Mme) et son amie Mme *Manchaballe*, 214.

CARRACHE (Les nymphes de), 231.

Leurs estampes reproduites par MARC ANTOINE, 39 et note.

CARUEL DE SAINT-MARTIN (La baronne). Ses mardis, 226.

CASANOVA DE SEINGALT.

On lui soutient, à l'Opéra, que la CAMARGO ne portait pas de caleçons, 81-82.

La « rebaltade » de la NINA. Comment elle évita le lendemain de se faire infliger une amende en ne laissant point voir ses caleçons, 90-92.

Une comédienne qui n'en aurait point : les indiscretions d'un camarade, 92-93.

Les culottes de velours que portent, pour patiner, les jeunes Hollandaises, sous leurs jupes courtes, 86.

Des servantes qui pensent à tout, 86-87.

Catalogue des ouvrages, écrits et dessins poursuivis, supprimés ou condamnés, depuis le 21 octobre 1814, jusqu'au 31 juillet 1877, par FERNAND DRUJON, 40 et note.

CATHERINE DE MÉDICIS semble avoir été pour beaucoup dans l'introduction du pantalon dans la toilette des dames tant par les « vertugades » qu'elle importait d'Italie que par l'habitude qu'elle fit prendre aux femmes de chevaucher en mettant la jambe dans l'arçon, 21.

Etranges privautés dont elle jouissait auprès de ses filles d'honneur, 35.

Lacuriosité qu'elle avait d'entretenir sa jambe belle, 35.

CAVELLI (Mlle), créatrice à Lyon, puis au Divan japonais des *Déshabillés au théâtre*, 276.

CAYLUS (Comte de), sa verve un peu « mouquette », 6.

Le plaisir de voir tomber d'âne de jolies promeneuses son *Portefeuille*, 69-70.

L'épithalame de SOPHIE ARNOULD, 65.

Sa juste indignation contre celles qui veulent s'assurer contre ses regards et contre ses vers. La condition qu'il y met, 69-70.

AZE (ROBERT), *la Semaine d'Ursule*. — Le désordre d'une chambre de bourgeois un lendemain de bal. Le pantalon de Madame, 246.

ELLARIUS (Le chansonnier A.), *Le Petit Modèle* ; ses pantalons fermés, 190.

entenaire (Le) de la toilette. (Supplément littéraire du *Figaro*), 110.

HALLAMEL (AUGUSTIN), *Histoire de la mode en France*. Les jarrettières et les caleçons des Gallo-Romaines, 7.

Le pantalon féminin d'un usage restreint, à son avis, au seizième siècle, 28.

nâlons (Camp de). — Un avis relevé au « bal de Solferino », par le dessinateur RANDON. Ces demoiselles, dessinées par le même, 262.

HAMPSAUR (FÉLICIEN), *l'Amant des danseuses*, 267.

HANCENAY (Mme CLAIRE DE). Le pantalon, partie intégrante du costume de nos contemporaines, 217-218.

Le pantalon-cuirasse, 303.

HAPUS (EUGÈNE), cité par COLOMBINE, 225.

harivari (Le journal *le*), 214.

HARLES IX. « Les vertugades » et les « caleçons » des dames à sa cour, 21.

HARLES-QUINT. La crainte qu'avaient les femmes de ses soldats leur aurait fait adopter les « brides à fesses » ou caleçons. (BÉROALDE DE VERVILLE), 19-20.

nateaubriand (L'hôtel) à Saint-Malo. Un vieux vaudevilliste paillard et une servante dans un sac, 99.

HATEAUNEUF (M. de) : Son récit de la mort de MARIE STUART, 38.

at-Noir (Le), hostellerie, journal et théâtre, 110.

naumière (La). Le pantalon était à peu près inconnu

des danseuses de « la Chaumière » et de la « Closerie des Lilas », 256.

Chaussette (La), par F. HAULNOI, 296.

Chaussettes (Des) en 1829.

Une théorie de « Jo » sur les chaussettes : « ces jours-là, on ne met pas de pantalons », 232.

Chaussettes pour Dames, par WILLY et CURNONSKY, 308 en note.

Chemin faisant, par ARMAND SILVESTRE, 234.

Chérie, par EDMOND DE GONCOURT, 236.

Cheval. L'habitude qu'avaient les femmes de monter à cheval et leur mode de chevaucher peuvent ne pas avoir été étrangers à l'adoption du pantalon sous leurs jupes, à la fin du moyen âge. (M. le professeur NARDI, M. ALFRED FRANKLIN, M. A. VIGNOLA), 11-12, 10, 11.

De même, CATHERINE DE MÉDICIS, en leur faisant prendre l'habitude de passer la jambe dans l'arçon (BRANTÔME), contribua à en faire adopter l'usage, 27.

D'après le supplément de l'*Encyclopédie* (1776), presque toutes les bourgeoises qui allaient souvent à la campagne, à cheval, portaient des caleçons, 86.

Durant la Restauration, nombre d'amazones ne portaient pas de pantalons. Comment elles suppléaient à leur absence, 118, 123.

Celles qui en portaient. Ce qu'ils étaient. De l'utilité du pantalon pour aller à cheval ou à âne (LA MÉSANGÈRE.), 122-123.

Cheval (Chutes de). — Voir : Chutes de cheval, d'âne, etc.

Choix de testaments anciens et modernes remarquables par leur importance, leur singularité ou leur bizarrerie avec des détails et des notes, par PEIGNOT, 38.

Chronique amusante (La), 190.

CHURCHILL (Mlle), sa chute de cheval, à la chasse. Comment, laide de visage, elle conquiert, n'ayant point de

pantalon, le duc, par la beauté de son derrière, 59.
Chutes de cheval, d'âne et autres.

De la nécessité pour une femme d'avoir un pantalon pour monter à cheval. Opinion de M. le professeur NARDI, 11-12.

« Ils empêchent (les caleçons) qu'en tombant de cheval ou autrement elles ne montrent ce qu'il faut cacher » (HENRI ESTIENNE), 24.

Ce que, n'en ayant pas, laissa voir Mlle PAULET, le carrosse où elle se trouvait ayant versé à la campagne. Enthousiasme et stances de VOITURE, 55-57.

Une chute de cheval à une chasse du Grand Roi. Gaité de Mlle de FONTANGE; ce jour-là, les dames n'en avaient pas davantage (BUSSY-RABUTIN), 58.

Chute analogue de Mlle CHURCHILL: ses conséquences heureuses (*Mémoires de Grammont*), 59.

Un accident de cette nature amène une fille pauvre à un mariage inespéré (LOUIS GUYON, sieur de LA NAUCHE), 60-61.

Mlle LAMBERCIER étale tout en plein son derrière en tombant devant le ROI DE SARDAIGNE (J.-J. ROUSSEAU, *Confessions*), 64.

Celui de SOPHIE ARNOULD. Les amusements du comte de CAYLUS. Comment il célébrait ces chutes heureuses. Un épithalame motivé, 64-65.

Ses protestations contre celles qui ne se prêtent pas à ce petit jeu, 70.

Mlle de MAISONNEUVE n'en montre pas moins, en tombant sur la scène de la Comédie-Française, le jour de ses débuts (BACHAUMONT), 79-80.

Sous la Restauration, quelques femmes seulement en portent. Elles sont « assurées » dans ce cas. La plupart de n'en point avoir, 122, 125.

Une dégringolade de voiture à Epsom: tout le monde a des pantalons (MARCELIN), 155.

Les culottes de velours des jeunes Hollandaises pour patiner (CASANOVA), 86.

CLADEL (LÉON), *Mademoiselle L'Homme* : son pantalon de flanelle rouge, 187.

Claudine à l'école, Claudine à Paris, par WILLY. Les pantalons fermés de Claudine, 9 en note.

Marie Belhomme les supprime l'été pour sentir ses cuisses « faire doux » en marchant. On le lui fait prouver jusqu'à l'évidence, 233-234.

Claudine s'en va, par WILLY : Marthe, ce qui semble douteux, les porterait fermés, à ce que prétend Henry Maugis, 9 en note.

La fâcheuse posture en laquelle elle se laisse surprendre sur les genoux de ce personnage, 9, 298-299.

Clénor (LOUIS DU BUISSON, écuyer, seigneur de Clénor). Sa femme, LÉONOR PÉGORIER, y meurt le 14 mai 1615 : son inventaire, ses « canesons », 53.

Closmesnil à l'encan (A. TISSERAND), 196.

Cocquebins, par LÉO TRÉZENIK, 247, 297.

Collier (Le) des jours, par JUDITH GAUTIER, 131.

COLOMBINE (du *Gil Blas*) ; une spirituelle ennemie du pantalon, 35.

Un réquisitoire qui fait plaisir à reproduire, 225-231, 234.

Ignorance dans laquelle les femmes du premier Empire vivaient de ce vêtement, 114, 226-227.

Combinaison (Combination).

Dès 1866, la *Mode illustrée* donnait des modèles de chemise-pantalon et de chemise de nuit-pantalon, 300-301.

Sévérité de VIOLETTE pour ce vêtement, 302-303.

Vogue de la combinaison en Amérique et en Angleterre, 301.

La vieille cinglade britannique, 301-302.

La combinaison semble avoir gagné du terrain, même en France, 303.

Sa vogue a gagné l'Allemagne, 306-307.

Le « corsage-pantalon » et le « pantalon-cuirasse », 303.

Comédie (La) de notre temps, par BERTALL, 4, 153, 165, 280, 295.

Comédie (La) parisienne, par ANGE BÉNIGNE, 213.

COMMERSON : ce qu'il pensait des femmes qui portaient des caleçons, 222-223.

Communiantes (Premières) : le pantalon considéré comme indécent sous les jupes d'une petite fille, le jour où elle accomplit l'acte le plus auguste de la religion. (*Journal des Demoiselles*, 1838), 129-130.

Complainte (La) de M. le Cul contre les inventeurs de vertugalles. Ce qu'elles laissaient voir, à défaut de pantalon, 21.

CONDÉ (La princesse Louise de) : son étonnement en présence des premières culottes, 112-113.

Confessionnal (Le) des Jésuites, les pantalons d'une dévote et la jalousie d'un mari, 139-141, 243.

Conseils aux premières communiantes (PAUL DOLLFUS), 196.

Conseils (Les) d'une mère, 201.

Contes de PAUL-PHILIPPE GUDIN, précédés de recherches sur l'origine des contes, pour servir à l'histoire de la poésie et des ouvrages d'imagination, 12.

Conteurs (Les) libertins du dix-huitième siècle, par AD. VAN BEVER, 88-89.

Convenance (De la) ou de l'inconvenance du pantalon.

Le pantalon considéré au dix-huitième siècle comme signe de mœurs équivoques (QUICHERAT), 62-63.

Comme indécent, par la supérieure d'un couvent du « Bon Pasteur » à Orléans, dans la première partie du dix-neuvième, 75.

Comme un excitant par l'*Espion anglais*, 87-88.

Amende à laquelle était soumise, à Barcelone, une danseuse qui laissait apercevoir ses caleçons. La NINA et sa « rebaltade » (CASANOVA), 90-92.

Les filles seules ont osé adopter ce vêtement (LA MÉSANGÈRE, 1817), 117.

Il en est de même en 1822. (ED. TEXIER), 1852), 121.

Son indécence sous les jupes d'une première communiant (Journal des Demoiselles, 1838), 129-130.

Pourquoi ce qui est très bien porté au-dessous de quatorze ans, est-il réputé immodeste ensuite ? (Mme DEXTER), 143.

Convention (Un quadrille par trop risqué, rue de la), 271-272.

CORONA (Le recueil manuscrit de) : *Le Monastère de l'Archange*. Singuliers effets des caleçons de laine, 42.

Correspondance complète de Madame, duchesse d'Orléans, née princesse Palatine, mère du Régent (Traduction G. BRUNET), 61.

Correspondance littéraire, philosophique et critique, adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1770 jusqu'en 1782, par le baron de GRIMM et par DIDEROT, 83-84.

Corset.

Le pantalon est généralement porté sur le corset. Longtemps même, il ne fut jamais porté autrement, 295.

De nos jours, un certain nombre de femmes le portent, pour s'amincir la taille, soit sous le corset, soit même sous la chemise, 296.

Nécessité de le porter ouvert, s'il est mis sous le corset, 296.

Corset noir (Le) de Mme Moraines, 185.

Corsets de couleur : leur apparition condamnée dans le *Moniteur de la mode*, 142.

Costume historique (Le), par RACINET, 26-27.

Costume rationnel (La campagne de Mme Dexter en faveur du), 142-143.

Costumes à la grecque (Les), 100-105.

Costumes parisiens, par LA MÉSANGÈRE, 19.

Coucher d'Yvette (Le) à Lyon et au *Divan japonais*, 275.

Coucher de la Mariée (Le), Mlle LOUISE WILLY, 275-276.
Coup de vent sur la j-tée (Un) (L'Illustration, 1844),
 138-139.

Courrier français (Le), 179-180, 195, 196, 197, 244, 264-
 265, 268, 269-270, 273.

*Cours de médecine en français, contenant le miroir de
 beauté et santé corporelle*, par M. LOUYS GUYON, Dolois,
 sieur de la NAUCHE, 59-61.

COURTELINE (GEORGES). *Les Femmes d'amis*, 200.

Voir X..., roman impromptu.

Courtier en danseuses ! (Courrier français) : Celles qui
 n'en ont pas, 273.

Courtisanes romaines et vénitiennes. Leurs caleçons. Ils
 se rapprochaient beaucoup de la culotte des hommes.
 Leur richesse. Elles aimaient à se produire en ce cos-
 tume, 39-48.

Les édits des provéditeurs, 45-46.

Celles du nord de l'Europe n'en portaient pas, par
 contre, 26-27.

Courtisanes et Bouffons, par E. RODOCANACHI, 39, 47-48.

Courtisanes (Les) et la Police des mœurs à Venise, par
 BRUNET, 45-46.

Cousu (Le) ou tutu, 279, 284.

Cousu (Le), nouvelle d'ERNEST FEYDEAU, 280-281.

Crinoline (La), comme jadis les vertugades, a amené les
 femmes à adopter, sous leurs jupes ballonnantes, l'usage
 des pantalons et en a assuré le triomphe, 109-110, 148,
 150, 153-163.

Croquis parisiens, par J.-K. HUYSMANS, 248, 257.

Culotte cycliste et « culotte petit-pont », 177-178.

Culottes « marinesques, provençales, gréguesques, bra-
 guesques », portées par les courtisanes vénitiennes, 44.

Curiosa, par ALCIDE BONNEAU, 39 en note.

Curiosités théâtrales, par VICTOR FOURNEL, 80.

D

« Damenbeinkleider », 305.

Dames (Les) portaient des pantalons à la fin du moyen âge, aussi bien pour danser que pour monter à cheval (VIOLETT-LE-DUC, A. FRANKLIN, VIGNOLA), 9-11.

Elles en portent, à la cour, au seizième siècle, sous leurs vertugades, 19-38.

Elles en oublient l'usage aux dix-septième et dix-huitième siècles, 51.

Il a fallu, au dix-neuvième, la crinoline pour le leur faire reprendre, 109-110, 148-150, 153-163.

Il est aujourd'hui général, 217.

Dames galantes (*Les sept discours touchant les*) du sieur de BRANTOME, 31-38.

Dans le palais du roi Theebaw, souvenirs de Birmanie, par lady DUFFERIN, marquise d'AVA, 222.

Danseuse (*La*), par MAURICE MAGNIER, 281-282.

Danseuses, par WILLY, 261-262.

Danseuses antiques : les caleçons de Salomé, 5.

Danseuses de ballet : LA CAMARGO, ses jupes courtes et son caleçon, 80.

L'accident de Mlle MARIETTE, 82.

— Une ordonnance de police qui a prêté à controverses, 82.

Le caleçon des danseuses, jugé par l'*Espion anglais*, 87-88, par ROBBÉ DE BEAUVESET, 88-89.

Amende à laquelle elles étaient soumises, à Barcelone, si elles le laissaient apercevoir. LA NINA, 90, 92.

Danseuses modernes, maillots et tutus, 279-289.

LOLA MONTÈS danse sans maillot à la Porte-Saint-Martin, 286-289.

Les bas noirs et les pantalons brodés d'*Excelsior*, 283.

Le pantalon de répétition, 284-286.

Danseuses de bals publics.

Ignorance dans laquelle vivaient, des pantalons, les habituées de la Chaumière et de la Closerie des Lilas, 256.

A Bullier, ils sont souvent ouverts et parfois absents. Ce n'est pas toujours une raison pour ne pas lever la jambe, 256-257, 258.

Un avis du bal Solférino, 262.

NINI LA BELLE EN CUISSÉS, 259.

Le quadrille de la rue de la Convention, 271-272.

Ces dames au sortir du bal, 274-275.

Le bal de la Brasserie Européenne, 257.

Les caleçons de Mlle MARIETTE (1863), 260.

Les pantalons d'ALICE LA PROVENÇALE, 258.

Le quadrille naturaliste, 256.

La lingerie de LA GOULUE, 258, 279.

LE PÈRE LA PUDEUR, 270-271, 272.

DARZENS (RODOLPHE), *Nuits à Paris*. Au Moulin de la Galette : les fillettes s'en mêlent, 273.

DAUDET (ALPHONSE), *Sapho*. Les pantalons à manchettes de Fanny Legrand, 200.

Décolleté (Le) et le retroussé à travers les âges, par J. GRAND-CARTERET, 149-150.

Dégout (Le), par MONTFERMEIL, 199-200.

Dégringolade de trois demi-vierges sur les dunes du Pouldu, 212.

Demoiselles (Les) Goubert, par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM, 201.

De rebus gestis serenissimæ principis Mariæ Scotorum reginæ, Franciæ dotariæ, 38.

Dernière (La) des Condé, par PIERRE DE SÉGUR, 113.

Derrière le rideau, par CAMILLE LEMONNIER, 246.

Déshabillés (Les) au théâtre, par GEORGES MONTORGUEIL, 276.

Déshabillés au théâtre (Les) complètent les indiscretions

- du quadrille naturaliste. De LOUISE WILLY à MAXIME LISBONNE, 276.
- DESESSARTZ (Le docteur), l'un des rares partisans du pantalon féminin au commencement du dix-neuvième siècle, 7-8.
- Deux dialogues du nouveau Langage Français italianisé et autrement desguizé principalement entre les courtisans de ce temps*, par HENRI ESTIENNE, 23-24, 112.
- Deux siècles à l'Opéra*, par NERÉE DESABRES, 80, 82.
- DEXTER (Mme). Sa croisade pour la réforme du costume. Un argument en faveur du pantalon, 143.
- DIABLE (Le) BOITEUX (*Gil-Blas*) : le pantalon de Mlle GIVERNY, 197.
- La réponse d'une Dieppoise, 214.
- Une confidence de Mlle NELLY DE BYRE, 237-238.
- Dictionnaire des antiquités romaines*, par ANTHONY RICH : le « subligat », 5.
- Dictionnaire des cas de conscience (Encyclopédie Migne)* : la femme pêche-t-elle véniellement ou mortellement en empruntant à l'autre sexe tout ou partie de son costume ? 42-43.
- Dictionnaire général et grammatical des Dictionnaires Français*, par NAPOLEON LANDAIS, 219.
- Dictionnaire national de la langue française*, de BESCHERELLE, 219.
- Dictionnaire de la langue française*, de LITTRÉ, 219.
- Dictionnaire (Grand) universel du dix-neuvième siècle*, de LAROUSSE, 80, 219.
- Dictionnaire du Mobilier*, de VIOLLET-LE-DUC, 9-10.
- Dictionnaire des Proverbes français*, par PIERRE DE LAMÉSANGÈRE, 111-112, 118.
- Dictionnaire des Sciences médicales*, 99-100, 218.
- Dieppe : on se baigne à Dieppe, sous la Restauration, en robe de serge et sans pantalon, 126.
- Dieppoise (La réponse d'une), 214.
- Dieu vous bénisse*, par ARMAND SILVESTRE, 232.

- Directoire (Le)*, portefeuille d'un Incroyable, par ROGER DE PARNES, 104.
- « Dispositions » (Ce que les directeurs appellent des), 239-240.
- Divan Japonais (Le)*. Mlle CAVELLI y crée à Paris : *Le cou-cher d'Yvette*, 276.
- MAXIME LISBONNE y monte : *Fais dodo, la même*, 276.
- Divorce (La brasserie du). Les bergères d'Arcadie et leurs pantalons nullement clos, 296-297.
- Documents humains*, par DUBUT DE LAFOREST, 223.
- DOLLFUS (PAUL) : *Modèles d'artistes*, 191-192.
- Conseils aux premières communiantes*, 196.
- DONNAY (MAURICE) : *Le retour de Jérusalem*. Mauvais pré-sage pour une mariée de son pantalon qui craque en montant les marches de la Madeleine, 238.
- Douleur (La) d'aimer*, par JULES BOIS, 211.
- DROZ (GUSTAVE), 245.
- DRUJON (FERNAND), *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins poursuivis, supprimés ou condamnés, depuis le 21 octobre 1814 jusqu'au 31 juillet 1877*, 40 en note.
- DUBUT DE LAFOREST : Les visions du GAGA, 245.
- Documents humains*, 223.
- DUFFERIN (Lady), marquise d'Ava : le beau zèle de la reine SOOPAYA-LAT, elle fait confectionner des pantalons à toutes les dames de la cour du roi THEEBAW (Birmanie), 222.
- DUMUR (LOUIS), *Albert*. — L'initiatrice, 197-198.
- DUPIN (Monsieur). Sa lutte contre le luxe. Un quatrain vengeur, 150.
- DUPRÈS ; CASANOVA préfère sa danse à celle de la CAMARGO, 81.
- DURANTON (M.). Le commissaire est galant homme, 171.
- DUROCHER (L'inspecteur), autrement dit LE PÈRE LA PU-DEUR, 240.

E

Echo (L') de Paris, 181, 240.

Eclair (L'). L'âge d'or du quadrille à Bullier, 258.

Des interviews au sujet du maillot de *Phryné*, 283-284.

Le pantalon coffre-fort, 174.

Eden (L'ancien), *Excelsior*, 283.

Education (L') de la Pippa, par PIETRO ARETINO, 40.

ELISA (Cette pauvre) : Une fessée en pleine rue de Maubuee, 171.

Elysée (L') des arts : Silhouette de danseuse, 260-261.

Elysée (L') Montmartre, 270-271.

Embarquement (L') pour Cythère, 228.

EMILIENNE D'ALENÇON (Mlle). Une indiscretion (?) de FALSTAFF, 203.

EMMET (Docteur A.). *La Pratique des maladies des femmes*. Un protagoniste des pantalons de flanelle... en Amérique, 221.

En Amour, par JEAN AJALBERT, 186.

Encyclopédie (Supplément à l') ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers : le caleçon à la fin du dix-huitième siècle, 86.

Epigrammes de MARTIAL, 5.

Epsom (Une dégringolade à), 155.

Espion (L') anglais, ou *Correspondance secrète entre Milord All'eye et Milord Allé'ar* (1779). Les caleçons des ballerines, 87-88.

Essais (Les) de MONTAIGNE, 41.

ESTIENNE (HENRI) : *Deux dialogues du nouveau langage italianisé*. Le pour et le contre des caleçons, 23-24, 112.

ESTOILE (PIERRE DE L'), *Mémoires-journaux*. Quelques vers satiriques sur les modes qui ont cours, 31.

Eté (L'), nombre de femmes suppriment, pour sa chaleur, le pantalon, 204, 229, 232-234.

Il en était déjà ainsi du temps de BRANTÔME, 35-36.

ETINCELLE, citée par COLOMBINE, 225, 229, 230.

Événement (Journal d'), 196.

Excelsior (Le ballet d') à l'Eden, bas noirs et pantalons brodés, 283.

Excentricités (Les) de la danse. Texte de M. V. RODRIGUES, dessins de M. LOUIS LEGRAND, 269-270.

F

Fais dodo, la môme, au Divan japonais, 276.

FALSTAFF. Son Block-Notes. (Fin de siècle), 176-177, 181-182.

Farces amères, par HENRI ROCHEFORT, 208.

Fautes (Les), par ALBERT TINCHANT, 187.

FAYETTE (Mlle de LA). Sa défaillance à la cour de Louis XIII, 53.

Femme (La) en Allemagne, par J. GRAND-CARTERET, 274.

Femme (La) en culotte, par J. GRAND-CARTERET, 307.

Femme-enfant (La), par CATULLE MENDÈS, 192-193.

Femmes grecques : leurs pantalons, d'après les docteurs DESESSARTZ et de SAINT-URSIN, 7-8.

Femmes romaines (Les) en portaient également. Les mou-
lages de M. FIORELLI à Pompéi, 5-6.

Femmes (Les) de Brantôme, par HENRI BOUCHOT, 25.

Femmes à la mer, par La JOLIE FILLE, 201-202.

Femmes (Les) d'amis, par GEORGES COURTELINE, 200.

Femmes (Les), l'amour et le mariage, par A. RICARD, 222-223.

Ferdinand le Noceur (Le pantalon de Mlle GIVERNY, dans), 197.

Fermé (Le pantalon). Il a toujours été, est et restera l'exception, 4, 294-295.

Sa légende, d'après TRÉZENIK, 293-294.

Un valeureux assaillant célébré par BRANTOME, 34.

Le pantalon fermé de la marquise de C... à un premier rendez-vous, 145.

La grande colère de M. VEINARD et le pantalon fermé de l'institutrice d'Olivet, 172-173.

Petites filles et danseuses de bals publics, 295, 263, 271.

Le PÈRE LA PUDEUR, 270-271, 272.

L'embarras de Mlle BALTHY, 298.

Fessées (Quelques) : CATHERINE DE MÉDICIS et ses filles d'honneur, 35.

Les fessées patriotiques, THÉROIGNE DE MÉRICOURT, 97.

La fille ELISA et la grande Virginie, 171-172.

L'institutrice d'Olivet, 172-173.

La vieille cinglade britannique, 301-302.

FÉYDEAU (Ernest), *Le Cousu* (nouvelle), 281.

Figaro (Le), 110, 116, 157, 159, 172-173, 207-208, 274-275, 303.

Fin-de-siècle (Le), 177, 181, 232, 239.

FIGORELLI (M.). Ses moulages opérés à Pompéi décèlent l'existence du caleçon sous les voiles de femmes, même du peuple, 5-5.

FIZELIÈRE (De LA), *Histoire de la crinoline au temps passé*, 109-110.

Flagrant délit, par CAROLUS BRIO, 244.

FLAUBERT (GUSTAVE). Les caleçons noirs semés de mandragores de Salomé, 5.

Les petits pantalons brodés de Virginie, 207.

Les pantalons d'Emma Bovary (1857), 243.

Foire (La) *Saint-Germain*, par SCARRON, 62.

FONTANGE (Mlle DE). Sa gaîté, à la suite d'une chute de cheval d'une dame de la cour et du spectacle qu'elle avait ainsi donné, 58.

FOURNEL (VICTOR), *Curiosités théâtrales*. Une confusion

- entre Mlles de MAISONNEUVE, BELLECOUR et BEAUMINARD, 80.
- FOY (I: docteur), *Manuel d'hygiène*. Le pantalon féminin vêtement d'exception (1845), 218-219.
- FRAGONARD, 228.
- FRANCE (ANATOLE), Les pantalons et les théories sur le linge de *Mademoiselle de Clavelin*, 209.
- FRANCE (HECTOR) : *La pudique Albion*. La vieille cinglade britannique. L'inexpressible de miss Nelly, 302.
- France (La)* (Journal), 272.
- France élégante (La)* ne semble pas faite, même en 1857, à l'intrusion du pantalon parmi les dessous de la femme, 150.
- Sa simplicité en 1856, 148.
- FRANKLIN (ALFRED), *La Vie privée d'autrefois*. Le pantalon féminin au seizième siècle, 10-11.
- Il reparait en 1809, 111.
- FRANCUEIL. Après le bal. Ces demoiselles des quadrilles ont quitté leurs pantalons officiels, 274-275.
- FROISSARD (Une expression de), 58.

G

- Gaga (Le)*, par DUBUT DE LAFOREST, 245.
- Galbe. De l'inconvénient pour une jeune personne qui cherche un engagement d'avoir un pantalon si elle veut faire « voir... plus haut » à un directeur qu'elle a du *galbe*. N'en ayant pas, on montre mieux ses *dispositions*, 161.
- GALIGAI (Le calson de frise rouge de la Signora), 51-52.
- Gallo-Romaines : leurs pantalons, 7.
- GAMBETTA, nommé par COLOMBINE, 225.
- Gamelle (La)*, par JEAN REIBRACH, 273-274.
- GAUGUIN (Le peintre PAUL), 211.
- GAUSSIN (Mlle), 79.

- GAUTHIEZ (M. PIERRE). Sathèse de doctorat sur l'ARETIN, 40.
- GAUTIER (JUDITH), *Le Collier des jours*. La hîdeur de son trousseau de couvent. Ses pantalons, 131.
- GAVARNI (Une légende de), 255.
- Gens (Les) qui s'amuse*nt, par LÉO TRÉZENIK, 187.
- GERMAIN (AUGUSTE), *Distraite*. Ce qu'une jeune mariée, en voyage de noce, après avoir semé chapeaux et ombrelles un peu partout, oublie dans un cabinet particulier, 239-240.
- GIBERT (Mlle). Une jeune personne qui apprend à ses dépens que, pour lever la jambe en public, il convient d'avoir un pantalon, 271-272.
- GIFFARD (PIERRE), *Les Grands Bazars*. Le pantalon recéleur, 175.
- Gil-Blas* (Le Journal), 114, 115, 196, 214, 225, 231, 235, 238, 266, 268, 269-270.
- GIVERNY (Mlle). Son pantalon dans *Ferdinand le Noceur*. L'offre d'un Russe enthousiaste. Le contenu lui fait refuser le contenant, 197.
- GOGO (Mlle BELLECOUR, dite) rabaisse pudiquement les jupes de Mlle de MAISONNEUVE, après la chute qui, pour ses débuts, avait fait montrer à cette artiste son derrière aux spectateurs, 79.
- GONCOURT (EDMOND et JULES DE), *Journal des Goncourt*, une servante dans un sac, 99.
- Une partie de pêche à Bar-sur-Seine. Les pantalons brodés des femmes de la magistrature du lieu (1878), 236-237.
- Silhouette de danseuse à « l'Elysée des Arts », 260-261.
- GONCOURT (EDMOND DE), *Chérie*, 236.
- GOIJON (Les Grâces de JEAN), 231.
- GOULUE (LA). Deux portraits de la GOULUE, 267-268.
- Ses pantalons, 258, 279.
- Sa science de les détacher au bon moment. Explications avec le PÈRE LA PUDEUR, 268.

Elle offre, pour corser le spectacle, de les « laisser tomber » au bal des *Quat'z'Arts*. La faveur de cette exhibition lui est refusée, 268-269.

Le pantalon de la Goulue (JULES JOUY), 267.

Gouvernante (La), pièce de début de Mlle de MAISON-NEUVE. Son accident (1763), 79.

GRAINDORGE (THOMAS); (M. TAINE). Les caleçons de Mlle MARIETTE (*Notes sur Paris*), 260.

GRAMMONT (Mlle ANDRÉE de) interviewée par FALSTAFF, 179.

GRAND-CARTERET (JOHN): La crinoline et le pantalon; *Les Mœurs et la Caricature en France*, 154.

Le Décolleté et le Retroussé à travers les âges, 149-150.

Rire et Galanterie; les pantalons d'ALICE LA PROVENÇALE, 258.

Les Mœurs et la Caricature en Allemagne; Les chahuteuses de LOSSOW, 274.

La Femme en Allemagne, les pantalons de flanelle de la femme allemande, 305.

La Femme en culotte, 307.

Grande Encyclopédie (La), 220.

Grands Bâzars (Les), par PIERRE GIFFARD, 175.

GRAVELOT, 237.

GRÉVIN (Deux légendes de), 160-161.

G... (Le pantalon de Mme), 237.

GRIMM (Une lettre amusante du baron de). Les jupes courtes de la CAMARGO. Un schisme à l'Opéra, 83-84.

GUDIN, *Recherches sur l'origine des Contes*; comment le chevalier de LA TOUR-LANDRY comprenait l'éducation de ses filles, 12.

Guêtres. A défaut de pantalon, le bas du jupon des amazones fixé à un des boutons des guêtres, 123.

Les guêtres tiennent lieu pour les dames de pantalons, 124.

GUIDE (L'Aurore de), 231.

GUYON (LOUYS), Dolois, sieur de LA NAUCHE: *Cours de*

Médecine en français, contenant le miroir de beauté et santé corporelle : les conséquences matrimoniales d'une chute de cheval, 59-61.

H

H... (Pauline). Où et comment cette enfant cachait sous ses jupes la lingerie qu'elle s'était indûment appropriée, 175.

Habiti antichi et moderni di tutto il mondo, di CESARE VECELLIO, 43.

HACQUEVILLE (ANDRÉ DE), père, sans doute, de Mlle de SAINTE-BEUVE, 37.

HALLIER (Le sieur Du), capitaine des gardes, pousse un peu loin ses investigations et ce qu'il voit du « calson » de la Signora GALIGAI, 51-52.

HAMILTON, *Mémoires de Grammont*. La chute heureuse de Mlle CHURCHILL, 59.

HANCKE (Docteur), de Berlin. Sa proposition de rendre le pantalon obligatoire aux femmes qui désirent monter sur les impériales d'omnibus, 177.

HANNON (THÉODORE), *Au pays du Manneken-Pis*. Les trottins bruxellois ; leurs pantalons, 186.

HANOVRE (L'ELECTRICE DE) : Sa correspondance scatologique avec la DUCHESSE D'ORLÉANS (1694), 61.

Happe-Chair (Le), par CAMILLE LEMONNIER, 245.

HARDING (Mlle JEANNE) interviewée au sujet du maillot de Phryné. Un aperçu intéressant sur un dessous de cette affaire de dessous. Le maillot « ne souffre pas les maigres », 284.

HAULNOI (F.), *La Chaussette*. La fente qui n'en finit pas des pantalons de femmes, 296.

HEINEL (Mlle), danseuse, citée par l'*Espion anglais*, 87.

Helyett (Miss). Sa chute si connue, 212.

- « Hemd-Beinkleid », « Hemd-Rock-Beinkleid », combinaisons allemandes, 306-307.
- Hermite (L') rôdeur* (1824). Ce qu'il pense des culottes des femmes, 124-125.
- Herodias (Trois Contes)*, par GUSTAVE FLAUBERT, 5.
- HERVILLY (ERNEST D'), *Timbale d'histoires à la parisienne*. Un plaisant réquisitoire contre le pantalon, 224.
- Histoire amoureuse des Gaules*, par BUSSY-RABUTIN, 58.
- Histoire de la crinoline au temps passé*, par M. de la FIZELIÈRE, 109-110.
- Histoire de la mode en France*, par AUGUSTIN CHALLAMEL, 7, 28.
- Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle*, par SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, 299.
- Histoire du costume en France*, par QUICHERAT, 22, 62-63.
- HORTENSE (La reine) est à peu près seule à porter des pantalons à la cour impériale. Leur élégance, 8, 116-117.
- Huis clos* (A), par CAROLUS BRIO, 286.
- HUYSMANS (J.-K.) *Les sœurs Vatard* : L'importance d'un pantalon déchiré dans un fait-divers, 207-208.
- Croquis parisiens* : Ninie, après avoir dansé, épingle la fente béante de son pantalon, 257.
- Hygiène des femmes enceintes*, par le docteur de SOYRE, 220-221.
- Hygiène de la grossesse*, par le docteur OLIVIER, 221.
- Hygiène des sexes*, par le docteur E. MONIN, 221.

I

- Illustration* (Le Journal l'). *Un coup de vent sur la jetée* (28 septembre 1844), 138-139.
- Impératrice (L') Eugénie*, par PIERRE DE LANO, 157.
- Impériale (L') des omnibus et le pantalon féminin*, 175-177.

Une proposition du docteur HANCKE, à Berlin, tendant à n'y laisser monter que les femmes munies de pantalons, 176-177.

Interview, à ce sujet, de Mlle ANDRÉE DE GRAMMONT et de Mme LIANE DE POUGY, 177.

« Indispensable (L') » nom donné, à une époque, par les prudes, au pantalon, 154.

On disait également dans le même sens : l'inexprès-sible, l'inexprimable, l'innommable, 154-155, 163.

Et dans certains couvents, des « tuyaux de modestie », ou des « tiroirs », 130.

Institutrice Olivet (La fessée mémorable de l'). Son pantalon fermé, 172-173.

Intermédiaire (L') des Chercheurs et Curieux, souvent mis à contribution pour la partie historique de ce volume. Que ses correspondants soient ici remerciés, 11, 12, 98, 115, 296, 301.

Intransigeant (Le journal l'), 171.

Iphigénie (L') de JEAN MORÉAS : La tournée triomphale de M. et de Mme SILVAIN en Grèce, 201.

ISOLA (Les frères) : leurs démêlés avec Mlle SERCY, 279, 283. Italie. Le pantalon semble originaire d'Italie, 39.

Etymologie du mot caleçon, 22.

Son emploi à Rome et à Venise, aux quinzième et seizième siècles, 39-48.

J

JØGER (Le système normal du docteur), 306.

Jardin de Paris (Le), 195.

Jarretelles : des jarretelles en 1829, 128.

Jarretières : Les jarretières des Gallo-Romaines, 7.

Les jarretières des dames aux quatorzième et quinzième siècles, 9-11.

- Leur élégance, elles sont destinées à être montrées,
10-11.
- JOLIE FILLE (LA), *Femmes à la mer*. Une pudeur im-
prévue et vite expliquée : « Mon pantalon était sale ! »,
201-202.
- JOSÉPHINE (Mlle), rue d'Allemagne : le pantalon coffre-fort,
174.
- Journal* (Le), 173.
- Journal amusant* (Le), 262.
- Journal des dames* (Le), 118, 119, 120, 124, 125, 126, 127,
128, 129.
- Journal des Débats* (Le) : Un article de M. JOHN LEMOINE
sur la réforme du costume féminin prêchée par
Mme DEXTER, 143.
- Journal des Demoiselles* (Le). Ce qu'il pense du panta-
lon pour une première communiant (1838), 129-130.
- Journal des femmes* (Le), 129.
- Journal des Goncourt*, 99, 260-261.
- Journal des inspecteurs de Monsieur de Sartines*, 83.
- Journal des jeunes personnes* (Le), 130.
- Journal des modes* (Le), 115, 118, 123, 124, 126.
- Journal* (Le) et les *Journalistes*, par EDMOND TEXIER, 157.
- JOUY (JULES), *Le Pantalon de la Goulue*, 267.

K

- KNEIPP (L'abbé), interdit, par raison d'hygiène, le panta-
lon à ses clientes, 305.
- KOCK (PAUL DE), *La Pucelle de Belleville*, ses pantalons.
Nouveauté de ce vêtement, 135-137, 243.
- Malheureusement pour sa pudeur, la *laitière de
Montfermeil* n'en portait pas, 137.

L

- L... (BERTHE), amie et complice de PAULINE H... Ce n'est

pas toujours devant un « michet » qu'on a à se déshabiller, 175.

LABORDE (Comte de), *Le Palais Mazarin*. Une défaillance de Mlle de LA FAYETTE, 54 en note.

Lacet (*Le*), par CAMILLE LEMONNIER, 235.

LACROIX (PAUL). Son interprétation du *Moyen de parvenir*, 20.

LAGASSE (M^e), cité par RAOUL PONCHON, 264.

LAGNEAU (M.) : Ses rapports sur la dépopulation, 234.

Laitière (*La*) de Montfermeil, par PAUL DE KOCK, 37.

LAMBERCIER (Mlle) : Son derrière étalé tout en plein, par une malheureuse culbute, devant le roi de Sardaigne, 63-64.

LAMÉSANGÈRE (PIERRE DE), *Le Bon Genre*, 117.

Dictionnaire des proverbes français, 112, 119, 207.

Gêne des premières parisiennes qui sortirent avec des pantalons, 111-112.

« Les filles seules ont osé adopter ce vêtement » (1817), 117.

De l'utilité du pantalon pour aller à cheval, à âne ou se risquer sur une balançoire, 123.

LANDAIS (NAPOLÉON) *Dictionnaire général et grammatical des Dictionnaires français*, 219.

LANJALLÉE (Mlle). La sévérité des agents de M. Lépine pour une cycliste dépourvue de pantalon, 180-181.

LANO (PIERRE DE) : *L'Impératrice Eugénie*, une promenade à la campagne, en jupes courtes, 157.

La Cour de Napoléon III, une conversation de Mme de M... et de VICTOR-EMMANUEL. Animosité du roi contre les pantalons et celles qui en portent. Des questions trop précises auxquelles son interlocutrice ne peut échapper, 158-159.

Lanterne (*Le journal la*), 181.

LAROUSSE : *Grand dictionnaire universel du dix-neuvième siècle*, 80, 219.

- LEMOINE (JOHN) : La réforme du costume préconisée par Mme DEXTER, 143.
- LEMONNIER (CAMILLE), *Derrière le rideau*. Une jambe qui ne veut pas sortir d'un pantalon, 246.
Le Mâle, 245.
Le Happe-chair, 245.
 Les pantalons de *Madame Lupar*, 246.
Le Lacet : « l'ennui humiliant de sortir en détail de ses pantalons », 235.
- LENOBLE (M^e), défenseur de Mlle LANJALLÉE, cette victime des acolytes de M. Lépine, 181.
- LÉPINE (M.), successeur de M. de Sartines. La sévérité de ses agents, 48.
- LEROY (Le couturier) : Son grand livre conservé à la Bibliothèque Nationale. Les pantalons de la reine HORTENSE, 8, 116-117.
- LEROY (EDMOND) : Son interview du PÈRE LA PUDEUR, 268.
- Lesbia*, par CATULLE MENDÈS, 107.
- LESGUILLON, *Le contrat n'est pas encore signé* (1856). Une grande fillette qui voudrait déjà ne plus porter de pantalons, 130-131.
- Libre Parole* (Le journal *la*), 272.
- Lingère parisienne* (*La*) : Ses patrons de pantalons pour dames, 142, 147-148.
- Lions du jour* (*Les*), par ALFRED DELVAU, 287-288.
- LITTRÉ : *Dictionnaire de la langue française*, 219.
- LIVIA (La signora) : la richesse de ses caleçons, 41.
- Livre* (*Le*) *de la femme d'intérieur*, par RIS-PAQUOT, 218.
- Livre* (*Le*) *du chevalier de LA TOUR LANDRY pour l'enseignement de ses filles*, 12-14.
- LOISEAU (GEORGES) : Sa revision du *Plaidoyer d'un fou*, d'AUGUSTE STRINDBERG, 250.
- LORRAIN (JEAN) : La hantise des dessous, 195.
Où viole-t-on ? 195-196.

- Le pantalon ouvert de Mlle BALTHY, 298.
 20 femmes : La brasserie du Divorce, 296-297.
 LOSSOW (Le dessinateur) : Ses croquis de cascadeuses, 274.
 LOUIS XIII. Son *flirt* avec Mlle de La Fayette, 53.
 Louvre (Atys, statuette provenant des fouilles de Myrina, au musée du), 7.
 Louvre (Les grands magasins du), 174.
 LOUYS (PIERRE) : *Aphrodite*, « les caleçons fendus de la reine Bérénice », 5.
 Luxe (Le) français, la Restauration, par HENRI BOUCHOT, 112, 117-118, 120-121.
 LUXEMBOURG (Mlle de) ; Son trousseau ne comporte pas de pantalons, 117-118.
 LUYNES (ALBERT DE), favori de LOUIS XIII, 52.

M

- Mabille (Le bal et le jardin), 263.
 Madame Bovary, par GUSTAVE FLAUBERT, 243.
 Madame Lupa, par CAMILLE LEMONNIER, 246.
 Mademoiselle de Clavelin, par ANATOLE FRANCE, 209.
 Mademoiselle L'Homme, par LÉON CLADEL, 187.
 Magasins (Les) de nouveautés (La vie privée d'autrefois), par ALFRED FRANKLIN, 10-11, 111.
 MAGNIER (MAURICE), *La Danseuse*. (Le tutu), 281-282.
 MAISONNEUVE (Mlle de). Ses débuts dans la *Gouvernante* (1763), sa chute. Le public fête fort « le c. » de l'actrice, dont la modeste Gogo vient rabaisser les jupes, 79-80.
 Maîtresse d'esthètes, par WILLY, 9.
 MAIZEROT (RENÉ), Les pantalons de l'Adorée, 248.
 P'tit Mi, Mme la Préfète en « gamin effronté et vicieux », 249.
 M... (Mme de) : Une conversation risquée aux Tuileries. Les théories et les questions de VICTOR-EMMANUEL. Mme de M... déclare porter des pantalons, 158-159.

- Mâle (Le)*, par CAMILLE LEMONNIER, 245.
- Manuel d'Hygiène*, par le docteur FOY, 218-219.
- MARC ANTOINE : Ses planches d'après les CARRACHE, 39 en note.
- MARCELIN : Une dégringolade de voiture à Epsom, 155.
- Marie*, par PETER NANSEN, 251.
- MARIETTE (Mlle), de l'Opéra. Ses jupes courtes accrochées par les aspérités d'un portant, elle pose pour l'antique, devant l'orchestre, 82.
- MARIETTE, célébrité chorégraphique du second Empire. Ses caleçons, 260.
- MARIN (M.), cousin d'EDMOND et de JULES DE GONCOURT, 236.
- MARTIAL (Le poète) fait porter des caleçons à une de ses héroïnes pour jouer à la balle, 5.
- Masques et visages, le Carnaval*, par GAVARNI, 255.
- MAUREPAS (*Recueil de*), 53 en note.
- Médée et Jason* (ballet) cité par l'*Espion anglais*, 87.
- Mémoires de CASANOVA* DE SEINGALT, 80-81, 86, 86-87, 90-92, 92-93.
- Mémoires de M. de LA PORTE, premier valet de chambre de Louis XIV, contenant plusieurs particularités sur les règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, 53.
- Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, par le docteur VÉRON, 285-286.
- Mémoires du comte HORACE DE VIEL-CASTEL*, 145.
- Mémoires de Grammont* (HAMILTON), 59.
- Mémoires d'un mari*, par EMILE BRUNI, 139.
- Mémoires-journaux* de PIERRE DE L'ESTOILE : les modes du jour, 31.
- Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France* (BACHAUMONT), 73, 79-80.
- MÉNARD (A.), *Le nu à bicyclette*. A propos de la mésaventure de Mlle LANJALLÉE, 181.
- MENDÈS (CATULLE), *La Femme-enfant*. Les candidates à la figuration, 192-193.

Robe montante : le tort de quelques-unes de conserver leurs pantalons à l'heure des abandons suprêmes, 197.

Lesbia : « ce travesti sous la jupe qui trouble, désorientée », 198.

Les Boudoirs de verre, une théorie de Jo sur les chaussettes, 232.

Les trois chansons : la vision que donne Bérengère « de presque toute une nymphe nue », 210.

Mensonges, par PAUL BOURGET, 185.

MERCIER, *Tableau de Paris*. L'ordonnance de police rendant le caleçon obligatoire pour toutes les femmes qui paraissent sur la scène, 84-85.

Il est à regretter, au point de vue hygiénique, que toutes les Parisiennes n'en portent pas, 85.

Nouveau tableau de Paris : Le pantalon couleur-chair sous les costumes à la grecque et « à la Sauvage », 102-103.

Mercure (Le) de France (série ancienne). Les débuts de Mlle de MAISONNEUVE. Pas un mot de sa chute, 80.

Mercure (Le) de France (série moderne), 163, 233, 300.

MÉRICOURT (THÉROIGNE DE). La fessée dont elle fut victime sur la terrasse des Feuillants et qui semble avoir été une des causes de sa folie, 97.

MÉROPE, forcée de porter un caleçon, 85.

Mesdames nos aïeules, par ROBIDA, 27-28, 104.

METTERNICH (Mme de), instigatrice d'une promenade en jupes courtes à Fontainebleau. Les dames « s'étaient munies en conséquence », 156-157.

MIREPOIX (Mme de), La maison de retraite qu'elle tenait à Rodney-Hall et où s'était retirée *la dernière des Condé*, 113.

Miss Farfadet, par CAROLUS BRIO, 286 en note.

Mode illustrée (La), 300, 301.

Mode pratique (La), 296, 304.

Modèles (Les) et le pantalon, 187-191.

Chez le peintre BAYARD. Un singulier bouillon, 191-192.

Modèles d'artistes, par PAUL DOLLFUS, 192.

Mœurs (Les) et la Caricature en France, par JOHN GRAND-CARTERET, 154.

Mœurs (Les) et la Caricature en Allemagne, par JOHN GRAND-CARTERET, 274.

Môme (La) Picrate, par WILLY, 264.

Moniteur de la Mode (Le), 137, 138, 141-142, 143, 146.

MONTAIGLON (A. de) : Son édition du *Livre du Chevalier de LA TOUR-LANDRY*, 13-14.

MONTAIGNE : « La richesse des calessons de la Signora Livia », 41.

MONTÉGUT (MAURICE), *Le Passé d'Augustine* : la liberté du verbe... et des cuisses, 203.

MONTÈS (LOLA) danse sans maillot à la Porte-Saint-Martin, 286-289.

MONTFERMEIL, *Le Dégoût*. Un petit lever plutôt pâteux, 199-200.

MONTORGUEIL (Georges), *L'Année féminine. Les déshabillés au théâtre*, 276.

MORÉAS (Le poète JEAN) écrit en collaboration avec PAUL ADAM : *les Demoiselles Goubert*. Les « pantalons argu-laires » d'une de ces enfants, 201.

La beauté de son œuvre, 201.

MOREAU (JEANNE), femme de Denis Drouet de Villebarou, 52 en note.

Moulin (Le) de la Galette, le chahut n'attend pas le nombre des années, 273.

Le journal *le Sport* y aurait-il spécialement étudié la valse ? 224.

Moulin (Le) Rouge, 195, 255, 258.

Moyen (Le) de parvenir, par BÉROALDE DE VERVILLE, 19-20.

Muses (Les) de Raphaël, 231.

Myrina (Les statuettes de) au musée du Louvre, 7.

N

Nana, par ÉMILE ZOLA, 297.

NANSEN (PETER) : *Marie*, en pantalon, 251.

Naples. Les maillots verts des danseuses à Naples, 90.

NAPLES (LA REINE DE). S2s costumes de chasse, 116.

NARDI (M. le professeur) : Les origines du pantalon féminin.

L'étymologie du mot caleçon, 22.

Un conte tiré du *Recueil de Corona*, 42.

Nécropole (La) de Myrina, par EDMOND POTTIER et SALOMON REINACH, 7.

NEMOURS (LA DUCHESSE), les jeunes personnes formant sa suite se font faire des pantalons pour l'accompagner dans les Pyrénées (1846), 141.

NÉRÉE DESARBRES, *Deux siècles à l'Opéra*. Les jupes courtes et le caleçon de la CAMARGO, 80.

L'accident de Mlle MARIETTE, 82.

L'ordonnance de police réparatrice, 82.

NICOLET (Utilité du caleçon pour la saltimbanque de chez), 85.

NINA (La danseuse), maîtresse du comte RICLA, sa « rebalade » et ses caleçons. Comment le lendemain elle évita l'amende et conquiert l'amant, 90-92.

NINI LA BELLE EN CUISSÉS, ou le parrainage d'un garde-municipal, 259.

NINI PATTE EN L'AIR, ancienne étoile du ciel de Montmartre, 279.

NISARD (M.), cité par COLOMBINE, 227.

Nouveau (Le) Larousse illustré, 219.

Nouvelles amoureuses, par CHARLES AUBERT, 210.

Nu (Le) à bicyclette, chronique de M. A. MÉNARD, 181.

Nuits à Paris, par RODOLPHE DARZENS, 273.

Nymphes (Les) de CARRACHE, 231.

O

- Observations sur les modes et les usages de Paris, pour servir d'explication aux caricatures publiées sous le titre de Bon Genre, depuis le commencement du dix-neuvième siècle* (LA MÉSANGÈRE, 1817), 117.
- Olivet (L'institutrice d'), son pantalon fermé et la fessée qu'elle reçut de M. VEINARD, 172-173.
- OLIVIER (Le docteur), *Hygiène de la grossesse*. Les femmes portent bien des pantalons (1892), mais ils sont si largement ouverts ! 221.
- OLIVIER (EMILE), 225.
- O'MONROY (RICHARD), *La Journée d'une danseuse*. Le pantalon de classe, 286.
- Origines (Les) de la France contemporaine*, par TAINE, 97-98.
- ORLÉANS (LA DUCHESSE), mère du Régent, semblerait, d'après sa correspondance scatologique avec l'ÉLECTRICE DE HANOVRE, avoir conservé l'usage des caleçons, 61.
- OTÉRO (La belle), 31.
- Ouvert... ce qu'est généralement un pantalon de femme, 294-300.
- OUVREUSE (L'), ses pantalons fermés... et WILLY doit être bien renseigné, 9 en note.
- Ovide (L') *bouffon, ou les Métamorphoses travesties en vers burlesques*, le bain de Diane et de ses nymphes, 62.

P

- Palais (Le) Mazarin*, par le comte de LABORDE, 54 en note.
- Pamphile ou l'Été voluptueux*, par RICHARD CANTINELLI, 232-233.
- Pan (Le) de chemise de Nana... et de quelques autres, 235-236, 297, 302.

Paniers et pantalons, chronique de COLOMBINE, 225-231.

Pantalon (Le) féminin, les origines ; les caleçons de Salomé et de la reine Bérénice. Le « subligat » et les mou-
lages de M. FIORELLI à Pompéi. Les Gallo-Romaines, 4-8.

La fin du moyen âge, 9-15.

Les pantalons aux quinzième et seizième siècles, les
héroïnes de BRANTÔME, 19-38.

Courtisanes romaines et vénitiennes, 39-48.

MARIE STUART et la signora GALIGAI, 38-39, 52.

Son abandon aux dix-septième et dix-huitième siècles.

Chutes et culbutes, 51-80.

Le caleçon des danseuses, 80-92.

Les maillots du Directoire, 102-105.

Les pantalons de la reine HORTENSE, 8, 116-117.

La mauvaise volonté des femmes de la Restauration
et de la monarchie de juillet, 109-131.

La crinoline, 135.

« L'indispensable », 153-165.

Trottins et midinettes, 169-182.

Le grand et le petit trottoir, 185-204.

Vierges et demi-vierges, 207-214.

Ces dames, 217-240.

Nos contemporaines, 169-276.

Ces demoiselles de la danse, 255-276.

Questions de formes ; la combinaison, 293-308.

Pantalon (Le), par RAOUL PONCHON, 264.

Pantalon (Le) d'Héloïse, par ARMAND SILVESTRE, 251.

Pantalon (Le) de la Goulue, par JULES JOUY, 267.

Pantalon de Luce (Le), nouvelle de CAROLUS BRIO, 244.

Pantalon (Le) de Madame Desnou, par HENRI BEAUCLAIR,
235, 241.

Pantalon (Le) de répétition, 284, 286.

Paris (Le journal), 267.

Paris-caprice, 161.

Paris-galant, par CHARLES VIRMAÎTRE, 194.

- Paris-oublié*, par CHARLES VIRMAÎTRE, 259.
- PARNES (ROGER DE) (M. EDOUARD ROUYEYRE), *Le Directoire*. Le pantalon couleur chair, 104.
- Patinage : Les culottes de velours des jeunes Hollandaises, au dix-huitième siècle, pour patiner, 85.
- Sous la Restauration quelques femmes mettaient des pantalons pour patiner. Elles étaient « assurées », 122-124.
- On s'en passait le plus souvent, 125.
- Parterre (Le) des dames et des demoiselles*, 148.
- Passé (Le) d'Augustine*, par M. MAURICE MONTÉGUT, 203.
- Passe-temps (Le) royal ou les amours de Mademoiselle de Fontange*, 58.
- Patron de « calleson rectifié » (1806), 115.
- Patrons de pantalons (1851, 1855), 142.
- PATRU accompagne CASANOVA à l'Opéra, où il voit danser le CAMARGO, 81.
- PAULET (Mlle). Sa chute, son derrière et l'enthousiasme de M. de VOITURE, 54-57.
- Paysages de femmes*, par JEAN AJALBERT, 263.
- Pays (Au) du Manneken-Pis*, par THÉODORE HANNON, 186.
- PEARL (CORA). Une célébrité d'antan. Ses pantalons angulaires.
- Péchés de Marguerite (Les)*, par L.-B. RICHARDIÈRE, 298.
- PEIGNOT, *Choix de testamens anciens et modernes, remarquables par leur importance, leur singularité ou leur bizarrerie, avec des détails et des notes*. Les dessous de MARIE STUART, le jour de son exécution, son pantalon en futaine, 38.
- PÉGRIER (LÉONOR), femme de LOUIS DU BUISSON, écuyer, seigneur de Clénor, ses « cannesons de fustine » (1615), 53.
- Pèlerin (Le) passionné*, par JEAN MORÉAS, 201.
- PERCY (Le docteur) : Les religieuses d'un couvent de Bavière et la crainte de nos soldats, 99-100.

- PÈRE (Le) LA PUDEUR, le vrai, celui de l'ancien Elysée-Montmartre, 268, 270-271, 273-274.
- PESLIN (Mlle), danseuse, citée par l'*Espion anglais*, 87.
- Petits mystères de l'Opéra (Les)*, par ALBÉRIC SECOND, 285.
- PHRYNÉ (Le pantalon de), ou la pudeur d'une chanteuse normande, 283-284.
- PICARD (Mlle), l'une des jeunes danseuses de la rue de la Convention, 271-272.
- PIERRE (Mlle). L'une de ses co-prévenues, 271-272.
- Plaidoyer (Le) d'un fou*, par AUGUSTE STRINDBERG, 139.
- POLAIRE (Mlle), sa silhouette, par WILLY, 261-262.
- POMPÉI (Les fouilles et les moulages de M. FIORELLI à). Les victimes du Vésuve. Les pantalons des femmes, 5-6.
- PONCHON (RAOUL), *Le Pantalon*, 264-265.
- Pont-Royal (La grande tristesse du), 165.
- POPELIN-DUCARRE (Mme), ses chroniques dans le *Moniteur de la Mode*, 138.
- PORTE (M. de LA), premier valet de chambre de Louis XIV : *Mémoires contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*. La défaillance de Mlle de LA FAYETTE, 53.
- Portefeuille (Le) du comte de Caylus*, 64-70.
- Porte Saint-Martin* (Théâtre de la). LOLA MONTÈS y danse sans maillot, 286-289.
- POTTIER (EDMOND) et SALOMON REINACH : *La Nécropole de Myrina*, 7.
- Pouldu (Le). Les enfants s'amuse, 212.
- Pratique des maladies des femmes*, par le docteur TH. EMMET, 221.
- PRÉVOST (MARCEL), *L'Abbé Pantalon*, les pantalons des pensionnaires des « Dames bleues », 115, 209.
- PRIVAT D'ANGLEMONT. (Une industrie inconnue de) : le courtier en danseuses, 272.
- Proses décadentes*, par LÉO TRÉZENIK, 293-294.

- Proveditori alle pompe (Les), magistrats vénitiens dont se serait réjoui le cœur de M. Dupin, 45.
- « Providence » (L'usage du pantalon interdit aux pensionnaires dans les couvents de « la »), 130.
- Prud'homme (M. Joseph), son épouse, son futur gendre et les pantalons de sa demoiselle, 213-214.
- P'tit Mi*, par RENÉ MAIZEROT, 249.
- Pucelle de Belleville (La)*, par PAUL DE KOCK, 135-137, 243.
- Pudique Albion (La)*, par HECTOR FRANCE, 302.
- Pyrénées. Les jeunes personnes qui forment la suite de la duchesse de NEMOURS se font faire des pantalons pour l'accompagner dans les Pyrénées (1846), 141.

Q

- Quat'z'Arts* (Une proposition de la GOULUE au bal des), 269.
- QUÉRARD ne donne pas le nom de l'auteur du *Confessionnal des Jésuites*, 139.
- QUICHERAT, *Histoire du costume en France*. Les femmes amenées par la mode des vertugades à porter des pantalons sous leurs jupes. Le « caleçon », 22.
- Le pantalon considéré au dix-huitième siècle comme un signe de mœurs équivoques, 62-63.
- QUICHERAT cité par RACINET, 44.

R

- RACINET, *Le Costume historique*. Le caleçon tel qu'il était porté sous les vertugades se rapprochait beaucoup de la culotte des hommes, sa richesse, 26, 44-45.
- Déshabillés vénitiens, 26-27.
- Cette mode ne s'était pas propagée parmi les courtisanes du nord de l'Europe, 26-27.
- CATHERINE DE MÉDICIS et l'habitude qu'elle fit prendre aux femmes de passer la jambe dans l'arçon, 27.

Ragionamenti (Les), de PIETRO ARETINO, 39-41.

Avant-propos de M. ALCIDE BONNEAU en tête de l'édition de 1882, 39 en note.

Dans l'*Education de la Pippa* et dans la *Ruffianerie*, l'ARÉTIN fait intervenir le pantalon, 40-41.

Le bel effet d'un caleçon bleu, 41.

RAITIF DE LA BRETONNE, voir LORRAIN (JEAN).

RANDON (Le dessinateur) : Un avis au bal de Solférino (camp de Châlons), 262.

La moyenne gruerie au camp, 262.

RAPHAEL : Les Muses, 231.

« Rebalade » (La), figure de danse. La rebaltade de la NINA, 90-92.

REBELL (HUGUES), *La Femme qui a connu l'Empereur*.

Fâcheuse posture en laquelle se laisse surprendre Virginie Chômel dans le cabinet de toilette d'un vieux Monsieur. Ses pantalons, leurs dentelles et le « double croissant de peau rose » qu'ils offrent à l'air, 299.

RECLUS (ÉLISÉE), Un mauvais à peu-près du PÈRE LA PUDEUR, 271.

Recueils divers bigarrés du grave et du facélieux, du bon et du mauvais suivant le temps, faisant suite aux mémoires-journaux de PIERRE DE L'ESTOILE, 31.

« Reformbeinkleider », le pantalon réformé. Ça se porte à Berlin, 307.

REIBRACH (JEAN), *La Gamelle*. Sabotine oubliée avant de « chahuter » qu'elle n'a pas de pantalon, 273-274.

REINACH (SALOMON) et EDMOND POTTIER, *La nécropole de Myrina*. Une statuette d'Atys, 7.

Reine Blanche (Le bal de la) : NINI LA BELLE EN CUISSÉS. Comment elle fut ainsi baptisée, 259.

REINE DE NAPLES (Richesse des costumes de chasse de la) d'après le grand-livre de LEROY, 116.

Relation exacte de ce qui s'est passé à la mort du maréchal d'Ancre, 52.

Religieuses (Les) ne portent pas de pantalons et il leur est généralement interdit, 42-43.

« Esprits viraux » ou cas de conscience, 42.

Le pantalon, considéré par une supérieure du « Bon Pasteur » comme une indécence dans un trousseau de mariée, 75.

Celles d'un couvent isolé de Bavière s'en confectio-
tionnent à la hâte à l'approche des troupes françaises, 20,
99-100.

*Remarques sur l'Inventaire des Livres trouvés en
la Bibliothèque de Maître Guillaume*, 37.

RENAN (ARY) : *Le Costume en France*, 26.

RENARD (JULES), voir X..., roman impromptu.

RENEVILLE (Mme la VICOMTESSE DE), ses chroniques
dans le *Moniteur de la Mode*, 138-141.

RENOUARD (L'aqua-fortiste). Ses petites de la danse. Le
pantalon de classe, 286.

Retour de Jérusalem (Le), par MAURICE DONNAY, 238.

Revue blanche (La), 251.

Revue bleue (La) (Revue politique et littéraire), 222.

Revue des Deux Mondes (La), 5-6, 113.

Revue illustrée (La), 286.

RICARD (A.), *Les Femmes, l'amour et le mariage*, 223.

RICH (ANTHONY), *Dictionnaire des antiquités romaines*.
Le « Subligat », 5.

RICHARD (Le caricaturiste) : Un coup de vent sur la jetée
d'Ostende (1844), 138-139.

RICHARDIÈRE (L.-B.), *Les Péchés de Marguerite* : « Il est
fendu ! », 298.

RICHEPIN (Le poète JEAN) : M. DE VOITURE n'attend pas sa
venue pour appeler certaines choses par leur nom, 54.

L'amateur de mollets, 195.

RICLA (Le comte), amant de la NINA, comment il fut
conquis, et comment elle évita, dans sa « rebaltade »
de laisser voir son caleçon, 90-92.

RICORD (Le professeur). L'un de ses mots rappelé au sujet du *Recueil de Corona*, 42.

Rire et Galanterie, recueil hebdomadaire d'images galantes, publié sous la direction de M. JOHN GRAND-CARRET, 258.

RIS-PAQUOT : *Le livre de la femme d'intérieur*. L'utilité incontestable du pantalon, 218.

RISTELHUBER (M.-P.), son édition des *Deux Dialogues du nouveau langage français italianisé* d'HENRI ESTIENNE, 22-21.

ROBBÉ DE BEAUVESET, poète vendômois. *Ses œuvres badines : L'origine des caleçons*, 88-89.

Robe montante, par CATULLE MENDÈS, 197.

ROBIDA : *Mesdames nos aïeules* : le pantalon féminin au seizième siècle ; la jambe dans l'arçon, 28-29.

Le maillot couleur chair de Mme TALLIEN, 104.

ROCHEFORT (HENRI) : *Farces amères*, pantalons de pensionnaires, 208.

ROCHEFOUCAULD (M. SOSTHÈNE DE LA), fait, sous la Restauration, allonger les jupes des danseuses et substituer le pantalon au maillot, 282, 287-288.

RODAYS (M. FERNAND DE) : La fessée et le pantalon fermé de l'institutrice d'Olivet, 172-173.

RODOCANACHI (E.), *Courtisans et Bouffons*. L'inventaire de TULLIA D'ARAGONA (avril 1556), ses « onze pantalons de coton », 39.

La manie qu'avaient les courtisanes de sortir dans la rue et de se rendre aux offices en culotte. Edits et amendes, 46-48.

RODRIGUES (M.-P.), son étude sur *les Excentricités de la danse*. Le quadrille naturaliste, 269-270.

Roman du Renard (Deux vers du). Des braies fermées, 9.

Rome (Les acrobates munies à) du *subligat* pour leurs exercices et les femmes du caleçon, pour jouer à la balle, 5.

- ROPS (Le grand artiste FÉLICIEN), 268.
 ROQUES (JULES), son portrait du PÈRE LA PUDEUR, 270.
 ROUSSEAU (J.-J.), *Confessions*, le derrière de Mlle LAMBERCIER étalé tout en plein par une malheureuse culbute devant le roi de Sardaigne, 63-64.
 ROUYEYRE (EDOUARD) ; voir PARNES (ROGER DE).
Ruffiannerie (La), par PIETRO ARETINO, 41.

S

- Sac (Une servante dans un), 99.
 Sacré-Cœur (Couvents du) : les pantalons longtemps désignés sous le nom de « tuyaux de modestie », 130.
 SAINT-URSIN (Docteur de), voir DESESSARTZ (Docteur).
 Saint-Georges de Bouhélier : Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle. Une Allemande « grasse, en pantalon, les fesses débordantes », sur les genoux d'un joli garçon, 299.
 Saint-Jean-en-Grève : Singulier déshabillé de Mlle de SAINTE-BEUVE, à une procession en cette église, 37.
 Salomé, ses caleçons noirs semés de mandragores (G. FLAUBERT), 5.
 SANDERSON (Mlle SYBIL), créatrice du rôle de *Phryné*. Les prétentions au pantalon d'une chanteuse havraise pour ce rôle, 284.
 SAPHO (La grande), 32.
Sapho, par ALPHONSE DAUDET, 200.
 SARDAIGNE (LE ROI DE) : Le derrière de Mlle LAMBERCIER étalé tout en plein devant lui, 63-64.
 SARTINES (M. de), lieutenant général de police. *Journal des Inspecteurs de M. de Sartines*, 83.
 SATAN (Une légende du dessinateur), 190.
Satire Ménippée (Notes sur la), 37.
 SCARRON, *La foire Saint-Germain*. Risque que courent

les femmes de s'y crotter si elles n'ont pas de caleçons sous leurs cottes, 62.

SECOND (ALBÉRIC), *Les petits mystères de l'Opéra*. Costume et pantalons de répétition, 285.

SÉGUIN (Le peintre ARMAND), 211.

SÉGUR (M. PIERRE DE), *La dernière des Condé*; les pantalons que commencent à porter les jeunes filles durant l'émigration, ne sont pas sans l'étonner, 113.

Semaine d'Ursule (La), par ROBERT CAZE, 246.

Sept (Les) Discours touchant les dames galantes de Brantôme, 31-38.

SERCY (Mlle): « Tutu or not tutu ». Ses démêlés avec les frères ISOLA, 279, 283.

Si femoralia (Le bref): son adaptation par ROBBÉ DE BEAUVESET, 88.

SILVAIN (M. et Mme) font applaudir à Athènes l'*Iphigénie* de JEAN MORÉAS, 201.

SILVESTRE (ARMAND): La préface dont il a bien voulu honorer ce volume, i-vii.

Le pantalon dans nombre de ses nouvelles: *Chemin faisant*, 234.

Dieu vous bénisse, 232.

Le pantalon d'Héloïse, 251.

Sœurs Vatard (Les), par J.-K. HUYSMANS, 207-208.

Soi, par PAUL ADAM, 213.

Solférino (Le bal de) au camp de Châlons, 262.

SOMMERARD (Une plaisante anecdote racontée par M. DU), 60.

SOOPAYA LÂT (La reine), épouse du roi THEEBAW (Birmanie). L'enthousiasme dont elle se prend pour les pantalons. Elle en fait confectionner à toutes les dames de sa cour, 222.

SOYRE (Le docteur), *Hygiène des femmes enceintes*. Déploie que beaucoup de femmes n'aient pas encore souscrit à la mode des pantalons (1891), 220-221.

- Le pantalon devrait être porté fermé, sinon en flanelle, 221.
- Sport* (Le journal *le*), l'un des derniers adversaires du pantalon (1873), 223-224.
- Stances* (*Les*), par JEAN MORÉAS, 201.
- Stances sur une dame dont sa jupe fut retroussée en versant dans un carrosse à la campagne* (VOITURE), 55-57.
- STÉPHANE (MARC), *A toute volée*. Les pantalons — diversement ouverts — d'Augusta et de Cyprienne, 208, 207.
- STRINDBERG (AUGUSTE), *Le plaidoyer d'un fou*, 139.
- Le pantalon dans le roman étranger, 250.
- STUART (MARIE), ses pantalons de « Ollande » ou de futaine, 38-39.
- Subligat (Le), ou caleçon dans l'antiquité romaine, 5.
- SUBRA (Mlle) : maillot ou pantalon. Les pudeurs d'une Havraise, 284.
- Suzanne. *On essaie* (GEORGES BRANDIMBOURG), 197.
- Syrtes* (*Les*), par JEAN MORÉAS, 201.

T

- TABARANT (AUGUSTE), *Virus d'amour*. Alphonsine en pantalon, ou les dessous d'une petite grue du quartier latin, il y a vingt ans, 198-199.
- Tabarin (le bal), 275.
- Tableau de Paris*, par MERCIER, 84-85.
- Tableau de Paris* (Nouveau), par MERCIER, 102-103.
- Tableau de Paris*, par E. TEXIER (1852), 121, 147.
- TABOUREAU DES ACCORDS, *Les Bigarrures et Touches*. Nouveauté du caleçon et du mot. Une étymologie plutôt scabreuse, 22-23.
- TAILLIS (HÉLÈNE DU) : *Tanger-la-Bleue*. Une jeune femme sent en débarquant sur le warf son pantalon lui tomber dans les jambes. Ce qu'elle en fait (*Gil-Blas*, 1905), 238.
- TAINE, *Les Origines de la France contemporaine*. Les

fessées. Comment les dames suppléaient au manque de pantalon. La chemise cousue, 97-98.

Ses *Notes sur Paris* (Sous le pseudonyme de TH. GRAINDORGE). La danseuse MARIETTE et ses caleçons, 260.
TALLIEN (Mme) (THÉRÈSE CABARRUS). Ses maillots couleur chair, 104.

Temps (Le journal le), 272.

TEXIER (E), *Tableau de Paris* (1852). Comment le pantalon avait été porté en 1822, 121.

Son usage s'est imposé cependant, 147.

Le journal et les journalistes (1868), les petits tableaux risqués qui avaient alors la vogue, 157.

THÉO-CRITT, *Le Treizième Cuirassiers*. Les surprises d'une inspection, 202.

Théâtre (Le) de la rue de la Santé, 287.

THÉODORE (Mme ADELINA), son cours de danse, 286.

THIBAUT (ADRIEN). Un testament de paysanne, à la fin du XVI^e siècle, à Villebarou (Loir-et-Cher) mentionne des chausses de serge, 51-52 en note.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT : La fessée qu'elle reçut sur la terrasse des Feuillants (31 mai 1793) n'est pas étrangère à sa folie, 97.

Timbale d'histoires à la parisienne, par ERNEST D'HERVILLY, 224.

TINCHANT (ALBERT), *Les Fautes* ; un déshabillé, 187.

Tiroirs, c'est ainsi que sont désignés les pantalons dans les pensionnats tenus par les « Ursulines », 130.

TISSERAND (A.), *Closmesnil à l'encan*, 196.

Toilette à la cour de Napoléon (La), par HENRI BOUCHOT, 115.

TOUR-LANDRY (Le chevalier de LA). Son *Livre pour l'enseignement de ses filles*. Les braies du prieur et celles de deux commères, 13-14.

Traité élémentaire d'hygiène privée et publique, par le docteur BECQUEREL, 220.

- Treizième Cuirassiers (Le)*, par THÉO-CRITT, 202.
- TRÉZENIK (LÉO) : La jarrettière et le feston d'un pantalon.
(*Les gens qui s'amuse*nt), 187.
- L'amateur de mollets, 195.
- Proses décadentes* : La légende du pantalon fermé, 293-294.
- Cocquebins* : Le pantalon dégonflé de Mme Brière, 247.
- Les pantalons fermés d'Hyacinthe, 297.
- Trois Chansons (Les)*, par CATULLE MENDÈS, 210-211.
- Trois Contes*, par GUSTAVE FLAUBERT. *Herodias*, « les caleçons noirs semés de mandragores » de Salomé, 5.
- Un cœur simple* : Les petits pantalons brodés de Virginie, 207.
- Trousseaux. Jusqu'en 1845, et même 1850, on ne voit que rarement des pantalons figurer dans les trousseaux, 117-118, 130, 141, 155.
- TULLIA D'ARAGONA, ses pantalons de coton, 39.
- Tutu (Le)*, pantalon des ballerines, 279-284.
- Tuyaux de modestie ; euphémisme employé pour désigner ce vêtement intime, dans les couvents du « Sacré-Cœur », 130.

U

- « Untertaille, Rock u. Beinkleid », combinaison allemande réunissant ensemble le cache-corset, le jupon et le pantalon, 306.
- Ursulines ; le pantalon ignoré en 1845, dans les trousseaux des élèves des Ursulines, y est obligatoire aujourd'hui. Ce sont les « tiroirs », 130.

V

- VALLET (Le dessinateur) : Le pantalon à la fin du règne de Charles X. Les résistances qu'il rencontra tout d'abord, 110

- La misogynie à l'égard des descentes d'omnibus, 176.
- VALTI (Mlle), sa façon de se trousseur pour « chahuter », 264.
- VAUX (Mlle), l'une des petites blanchisseuses dépourvues de pantalon, lors de leur quadrille plus que naturaliste de la rue de la Convention, 271-272.
- VEBER (PIERRE) : voir X..., roman impromptu.
- VECELLIO, *Habiti antichi et moderni di tutto il mondo*. Les pantalons des prostituées à Venise, 43.
- VEINARD (M.), pharmacien à Olivet. Sa grande colère contre l'institutrice du lieu et la fessée qui en résulta. Le providentiel pantalon fermé de la victime, 172-173.
- Vélo (Journal le), 179.
- Vengeance de mauvais goût (*Fin de siècle*), 239.
- VÉRON (Le docteur), *Mémoires d'un bourgeois de Paris*. Les pantalons de répétition, 285-286.
- VERTPRÉ (Mlle JENNY) : Sa blouse et son pantalon dans *l'Actrice en voyage*, 122.
- Vertugades (Les), ancêtres de la crinoline. Ce qu'elles laissaient voir en écartant au loin les jupes, 22.
- Elles firent adopter, à la cour, au seizième siècle, l'usage des caleçons, 21.
- Vésuve (*Le drame, les victimes du*), par M. BEULÉ. Les moulages de M. FIORELLI, 5-6.
- Victor-Emmanuel (Le roi). L'animosité dont il témoignait pour les pantalons. Une déclaration de principes et des questions plutôt indiscrètes, 158-159.
- Vie Parisienne (*La*), souvent citée.
- La femme en pantalon apparaît dans ses dessins, dès la première année, 155.
- Un dessin et une légende de HADOL (1863), 155.
- Souvenirs d'Epsom* : Une dégringolade de voiture, 155.
- Une partie de campagne*, 156.
- A la campagne*, 156.
- Les études sur la toilette, 235, 297.

- Dessous d'adultère, 249-250.
 Le Cousu, 280.
Notes sur Paris, de TH. GRAINDORGE, 260.
 Le pantalon et la chorégraphie parisienne (BERTALL), 263.
Etudes sur la toilette à travers les âges, de VIGNOLA, 7-11.
Vie privée d'autrefois (La), (*Les magasins de nouveautés*), par ALFRED FRANKLIN, 10-11, 111.
 VIEL-CASTEL (*Mémoires du comte HORACE DE*). L'imprévoyance de la marquise de C... : un pantalon fermé à un premier rendez-vous, 145.
Vieille Maîtresse (Une), par J. BARBEY D'AUREVILLY, 128.
 VIENNE (Mlle DE), de la Comédie Française. La modestie de son compte chez LEROY, 116.
Vieux, par G.-ALBERT AURIER, 161, 203-204.
 VIGENÈRE (BLAISE DE), cité par RACINET, 44.
 VIGNOLA (Le dessinateur), ses *Etudes sur la toilette à travers les âges*. Les caleçons de la femme romaine, 7.
 Les culottes à crevés des châtelaines, à la fin du moyen âge, 11.
 VIOLETTE : *L'Art de la toilette chez la femme*. L'« inexpressible » considéré comme absolument contemporain, 111.
 La combinaison sévèrement et... justement jugée, 302-303.
 VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire du Mobilier*. Les pantalons, ne dépassant pas le genou, que les dames portaient, à la fin du moyen âge, sous leurs jupes, pour danser, 9-10.
 VIRMAÎTRE (CHARLES) : *Paris-galant* ; le coup de l'allumage, 194.
Paris-oublié ; l'accident et le baptême de NINI LA BELLE EN CUISSÉS, 259.
Virus d'amour, par A. TABARANT, 198-199.
 VOISENON (L'abbé de), 79.

VOITURE : *Stances sur une dame dont sa jupe fut retroussée en versant dans un carrosse à la campagne*, 55-57.

W

WATTEAU : L'embarquement pour Cythère, 228.

WEISS (J.-J.) : Son amour de la draperie grecque, 225-226.

WILLY : Sous les espèces de « L'Ouvreuse », le spirituel écrivain porte des pantalons fermés, 9 en note.

« C'est plus distingué ! » (*Maîtresse d'esthètes*), 9.

Presque toutes ses héroïnes, Claudine en tête, les portent ainsi. (*Claudine à l'école*, *Claudine à Paris*), 9 en note.

Marie Belhomme n'en porte pas l'été, et ses camarades de le lui faire prouver jusqu'à l'évidence. (*Claudine à l'école*, *Claudine à Paris*), 233-234.

Marthe surprise, à Bayreuth, et dans quelle position ! sur les genoux de Maugis, 9 en note, 298-299.

Ce qu'« on voit » de *La Môme Picrate*, « si son linge v'nait à s'dachirer », 264.

Mlle Benediksen, sculpteur suédoise, n'en embarrasse pas ses dessous (*En Bombe*), 204.

Une silhouette, entre autres, de Mlle POLAIRE (*Danseuses*), 261-262.

WILLY et CURNONSKY, *Chaussettes pour Dames. Défense et illustration du mollet féminin*, 308 en noté.

WILLY (Mlle LOUISE), après Mlle CAVELLI, et sans avoir été égalée par aucune, prête sa grâce aux déshabillés au théâtre, 276.

WILLETTE (Le bon peintre ADOLPHE), né PIERROT, 268.

WINTERHALTER (Le peintre) : son portrait de la fille de la reine des Belges. Il ne lui fait pas porter de pantalon, 137.

X

X..., roman impromptu, par GEORGES AURIOL, TRISTAN BERNARD, GEORGES COURTELINE, JULES RENARD, PIERRE VEBER. Une noce mouvementée. Il est de mauvais goût de vouloir vérifier si la mariée a ou n'a pas un pantalon, 245.

Z

Zénéide (pièce de début, avec *la Gouvernante*, de Mlle DE MAISONNEUVE, 79.

ZOLA (EMILE) : *La fessée de l'Assommoir*. Le pantalon de la grande Virginie, 172, 297.

Nana, en train de faire son maquillage, reçoit dans sa loge, entre deux actes, en pantalon. Son pan de chemise, 297.





TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE D'ARMAND SILVESTRE	
I. Les origines	3
II. Le pantalon féminin au xvi ^e siècle.	19
III. Les héroïnes de Brantôme. — Les courtisanes de Venise et de Rome.	31
IV. Dix-septième et dix-huitième siècles.	51
V. Le caleçon des coquettes du jour.	73
VI. Les costumes à la grecque	97
VII. L'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet.	109
VIII. La crinoline.	135
IX. L' « Indispensable ».	153
X. Trottins et Midinettes.	169
XI. Le grand et le petit trottoir.	185
XII. Vierges et demi-vierges	207
XIII. Ces dames.	217
XIV. A travers le roman contemporain.	243
XV. Ces demoiselles de la danse.	255
XVI. Le Tutu.	279
XVII. Questions de formes.	293
INDEX ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE	311

2-6-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

CHARLES CARRINGTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, rue du Faubourg-Montmartre, Paris-IX^e

Brantôme. *Les Vies des Dames Galantes.* Édition de luxe imprimée sur hollandaise, 2 volumes in-8° ornés de cinquante dessins aquarellés. 60 fr.

Journal du Capitaine François (1792-1830). Guerres de la Révolution et de l'Empire. — Préface de Jules Claretie, de l'Académie Française, 2 v. in-8° ornés de gravures. 15 fr.

Les Quatrains d'Omar Khayyam. Traduits du persan, publiés avec une introduction et des notes par CHARLES GROLEAU, un volume petit in-4°. 10 fr.

Laurent Tailhade. *Omar Khayyam et les Poisons de l'Intelligence.* Un volume in-8°. 5 fr.

John Fiske. *La Destinée de l'Homme.* Un vol. in-8°. 4 fr.

Tortures et Tourments des Martyrs Chrétiens, par ANT. GALLONIO, un volume in-4° orné de gravures hors texte 20 fr.

Oscar Wilde. *Intentions.* Traduction française de HUGUES REBELL, un volume in-8°. 6 fr.

Oscar Wilde. *Poèmes en prose.* Traduction française de CHARLES GROLEAU, un volume in-8°. 3 fr. 50

Oscar Wilde. *Le Portrait de Dorian Gray.* Traduction nouvelle, un volume in-18 jésus. 3 fr. 50

Châtiments de Jadis. — Histoire de la Torture et des punitions corporelles en Angleterre par W. ANDREWS, un volume in-8°. 20 fr.

Étude sur la Bestialité, par G. DUBOIS-DESAULLE, un volume in-8°. 30 fr.

Al Ma'arri, le Poète aveugle. Extraits de ses Poèmes et de ses lettres traduits de l'Arabe par GEORGES SALMON, un volume petit in-4°. 10 fr.

Catalogue franco sur demande

1-6-05. — Tours. — Imp. E. ARRAULT et C^{ie}.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ ΠΟΛΙΤΙΣΜΟΥ ΚΑΙ ΕΠΙΣΤΗΜΩΝ

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

